T. XLI — N° 3 25 Mars 1936

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Trahison des chrétiens ?*

PAUL CLAUDEL. *Le livre de Tobie.*

« Quel plaisir, nous dit Paul Claudel, de caresser de nouveau avec un infini respect le texte sacré, et, prélevant quelque phrase, quelque lambeau, de fermer les yeux et d'écouter ce que l'ange explicateur à ma gauche a à causer... » Et nous, nous aimons suivre l'auteur des *Cinq grandes Odes,* dont l'inspiration de poëte rejoint en quelque sorte l'inspiration de l'auteur sacré. Dégageant sous le récit littéral le sens spirituel, qui nous importe au premier chef, il retrouve comme d'instinct l'authentique manière des premiers Pères de l'Église : Tobie, c'est notre Rédempteur — et Sara, l'âme humaine qui attend son divin Époux. Reconnaissons, en cette première lecture, les démons qui la tyrannisent : les sept péchés capitaux.

BERNARD FAŸ. *La situation du Catholicisme aux États-Unis en 1936.*
Professeur au Collège de France.

Ses progrès magnifiques, — les obstacles qu'il lui faudra surmonter : Un des Français qui connaissent le mieux les États-Unis fait le point.

M. GASNIER, O. P. *Sur les routes du bonheur.*

En écoutant le P. Dieux...

A travers les revues :

Chrétiens et incroyants.

Billet de Christianus

Trahison des chrétiens ?

Ainsi donc Locarno est rompu, de solennelles promesses violées, l'honneur allemand triomphant et la France anxieuse. Comme l'écrivait L'Osservatore Romano, « *aujourd'hui le nationalisme germanique resurgit, imprime aux constructions juridiques et contractuelles une secousse qu'Hitler considère comme décisive dans la lutte pour l'égalité des droits de l'Allemagne... Est-ce donc le chemin qui conduit à la reconstruction de la « famille européenne », annoncée par Hitler ?* »

Cette question, beaucoup se la posent, avec une tristesse et une déception profondes, parmi les catholiques de France qui ont lutté depuis tant d'années pour une organisation de la paix, pour une compréhension des peuples, pour le règne enfin d'une véritable charité internationale.

Et voici que l'Europe est ébranlée plus que jamais et que le catholicisme lui-même, subissant, comme il est inévitable, le contre-coup des événements, apparaît profondément divisé par les nationalismes.

Déjà les déclarations des évêques italiens pour la campagne d'Éthiopie avaient étonné et meurtri ceux qui pensent que — selon le mot d'un évêque allemand — « l'Église plane au-dessus de tout nationalisme ».

Voici qu'aujourd'hui l'archevêque de Cologne, les évêques de Munster, Aix-la-Chapelle, Spire et Trèves, se félicitent publiquement de « cette heure mémorable où l'armée du Reich

entre de nouveau dans la Rhénanie allemande comme gardienne de la paix et de l'ordre » (Cardinal Schulte).

Et les cardinaux et archevêques de France, de leur côté, affirment en toute objectivité et en exprimant la pensée unanime de leurs fidèles, que « tout en professant avec sincérité la volonté pacifique qui l'anime, la France sera forte, respectée, digne de son histoire et de sa responsabilité devant le monde ».

Il ne faut point nous étonner. Les évêques de chaque nation ne font que mettre en pratique, pour leur peuple, ce que les évêques français viennent de définir : « Tout ce que ressent le peuple français, nous le ressentons; tout ce dont il souffre, nous en souffrons avec lui. »

Encore une fois, cela est naturel — très naturel. L'homme est un être de chair, enraciné dans sa terre natale qu'il aime, qu'il veut libre, et le patriotisme est pour lui, au regard de la doctrine catholique, un devoir et une vertu.

Mais le chrétien est aussi membre d'une Église universelle, du Corps mystique de Jésus-Christ et frère de tous les hommes. Comme il doit pratiquer la vertu de patriotisme, de même il est tenu, et tout aussi strictement, à cette autre vertu, plus rare, qu'est la charité internationale.

Ce devoir, Pie XI, au lendemain de la guerre, le proclamait dans l'encyclique « Ubi Arcano » *:*

La tâche qui s'impose avant toute autre, c'est la pacification des esprits. Il y a très peu à attendre d'une paix artificielle et extérieure qui règle et commande les rapports réciproques des hommes comme ferait un code de politesse; ce qu'il faut, c'est une paix qui pénètre les cœurs, les apaise et les ouvre peu à peu à des sentiments réciproques de charité fraternelle.

Des sentiments réciproques de charité fraternelle... Ils furent bien faibles et bien rares, en cette période d'après-guerre. Du moins est-ce la satisfaction de quelques catholiques — une poignée — d'avoir essayé de les maintenir et de les développer à l'encontre de ceux qui ne voyaient dans la paix qu'une œuvre de justice — ce qu'elle est — et non point aussi une œuvre de charité. Car « cette justice, dit encore Pie XI, ne doit pas adopter une brutale inflexibilité de fer; il faut qu'elle soit dans une égale mesure tempérée par la charité, cette vertu qui est essentiellement destinée à établir la paix entre les hommes ».

De là, des deux côtés de la frontière, ces tentatives pour se comprendre et pour s'aider. De là, chez nous, ces messes pour la paix, chaque mois, à Notre-Dame des Victoires, où des Allemands venaient prier à nos côtés. De là ces réunions d'études franco-allemandes, ce Congrès de l'A.C.J.F. sur la paix. Toutes ces tentatives aujourd'hui brisées, mais qui n'étaient que l'accomplissement d'un devoir chrétien.

En Allemagne aussi des efforts parallèles — et trop peu connus — avaient lieu. C'est Mgr Schreiber, évêque de Berlin, qui, en 1931, au Congrès des Catholiques Allemands pour la paix, énumérait les conditions d'une guerre juste et osait conclure : « Ces conditions sont-elles encore réalisables ? J'en doute absolument. » C'est lui encore qui disait :

En face de la misère de l'Europe et de la crise mondiale, n'est-il pas nécessaire de collaborer avec la meilleure volonté, au prix même de sacrifices et de renoncements, à rétablir et à assurer la paix entre les nations ? De travailler aussi à la reconstruction et au rapprochement entre l'Allemagne et la France ?

Et, à propos des préjugés entretenus qui s'opposaient à cette réconciliation, il disait : « La presse a une responsabilité effroyable. »

De son côté, le cardinal Faulhaber faisait tout pour favoriser ce désarmement moral :

L'auréole qui nimbait l'uniforme et les parades militaires a pâli, disait-il. Les vieux chants de guerre peuvent aller paisiblement, comme d'antiques ferrailles, se remiser dans le musée de l'armée. L'héroïsme militaire n'est pas la seule forme d'une existence héroïque...

... Dans le passé, il était plus facile d'être de bonne foi et de penser que la guerre était juste non moins qu'inéluctable. De nos jours, avant qu'on se mette en campagne, tout doit être tenté pour résoudre un conflit, prévenir une guerre.

Et encore :

Le vieux proverbe : « Si tu veux la paix, prépare la guerre », doit être déboulonné comme un vieux bâtiment de guerre.

On pourrait citer avec mélancolie tous ces sages avertissements, ces courageux efforts de redressement de l'opinion catholique dans les deux pays.

Ils ne furent point écoutés. Des deux côtés, il se trouva de

nos frères dans la foi pour crier à la trahison. Et ce sont ceux-là qui aujourd'hui relèvent la tête et crient victoire — comme si cette victoire n'était pas la défaite la plus humiliante de l'idéal chrétien !

Du moins reste-t-il acquis que dans toute cette période d'après-guerre, en Allemagne comme en France, les évêques de l'Église catholique soumis au Pape et à ses directives n'ont pas trahi leur mission. Des deux côtés de la frontière, ils ont enseigné la doctrine éternelle de l'Église sur la paix et la guerre. Ils ont été des pacificateurs, ils ont favorisé de toutes leurs forces le désarmement moral. Ceux qui ont trahi l'esprit de l'Évangile, ce sont ceux qui, en France comme en Allemagne, se sont dressés contre les paroles les plus solennelles du Saint-Siège et de ses représentants dans le monde, ceux qui ont cru de leur devoir envers la Patrie d'entretenir les méfiances et les suspicions, qui ont déformé les intentions, interprété toujours en mauvais sens les initiatives, qui se sont fait une gloire de faire passer le souci de leur nation avant la vérité de l'Évangile, bref, qui ont été des partisans de l'égoïsme sacré avant d'être, comme c'était leur devoir de chrétiens, les porteurs du message du Christ et de son Ministre de Rome.

Et aujourd'hui, devant cette œuvre effondrée, faut-il se décourager ? Non, la vérité demeure ! Quoi qu'il arrive, nous ferons en sorte que l'Église, par-delà les frontières hérissées de baïonnettes, continue son œuvre d'universelle charité.

Notre devoir, c'est — tout en nous tenant sur nos gardes contre les folies hitlériennes — de n'être point prisonniers d'un point de vue partiel, nous qui savons que, des deux côtés, des hommes croient lutter pour leur droit. Notre devoir, c'est de maintenir une froide raison chrétienne contre l'enrégimentement et la caporalisation de l'esprit — inhérentes au temps de guerre (car pour se battre il faut être passionnés, non point raisonnables). La pire tristesse de ce temps, c'est l'abdication de ce qui fait l'homme : la raison, et de ce qui fait le chrétien : l'amour de tous les hommes. — Le devoir du chrétien est, tout en défendant comme personne et mieux que personne, s'il le faut, sa patrie, de ne consentir ni à l'une ni à l'autre de ces abdications.

CHRISTIANUS.

Le livre de Tobie

Qu'il est beau, qu'il est charmant, ce jeune Tobie, tel que le plus bleu des peintres, le Pérugin, nous l'a représenté, en train de cheminer, sous la garde de son grand frère, vers la ville de Ragès en Médie, où l'attendent ces prud'hommes enturbannés, Raguël et Gabelus, dont les noms forment la suscription de sa lettre de crédit! Il est cinq heures du matin, la fraîcheur de l'air sur ce chemin à travers bois qu'embaument les muguets est délicieuse, le chien est fou de joie et poursuit en aboyant les lapins et les écureuils. Car pourquoi nous croirions-nous obligés à condamner nos itinérants à ce désert de Ninive, à ce sol dur sur lequel le pied ne laisse pas plus de trace que sur de la poterie ? J'aime mieux emprunter à mes souvenirs quelque vallée de la Vienne ou du Cher, à cette époque il n'y a pas si longtemps où tout le monde aimait à faire usage de ses jambes et où le moulin bien longtemps s'annonçait à travers les feuilles avant que cette merveille ruisselante et tournante dans le soleil et dans l'eau nous arrivât en plein visage. Encore une petite demi-heure de marche et le moment sera arrivé, sous ce sapin salubre, du pain un peu sec, mais si bon, et des œufs durs et le reste du poulet froid, je parle pour moi et le chien, car personne jamais n'a assisté à la réfection de notre grand frère. Qu'il est char-

mant, notre Tobie, un petit enfant encore et un homme déjà, pur et sérieux comme un jeune séminariste! Quelle confiance il a dans son guide! comme il écoute! comme il croit tout ce qu'on lui dit! Quelle modestie à interroger! quelle touchante bonne volonté à comprendre ce qu'on lui explique et à joindre à la patience de la marche celle de la réflexion! Et qu'elle est belle, cette ville inconnue en avant de nous où nous arriverons à sept heures du soir, et si cette riche demeure toute débordante de géraniums à l'orée du faubourg n'est pas pour nous, il y a au plus profond du vieux quartier quelque chose de bien plus bon qui nous attend! ce souper dans le jour déclinant sur le coin d'une table et le baiser sur notre front de cette vieille femme qui me rappelle celui de maman. J'ai sommeil! et demain il faudra se lever de bonne heure. Demain il y a une longue journée devant nous! Demain et après-demain aussi et la semaine qui suit et tout le mois lui-même. Cependant là-bas dans sa maison le vieux père à genoux et les deux mains appliquées sur le mur a commencé sa prière du soir. Le voilà qui se met à sangloter tout doucement.

— Ainsi commençait ma relation de l'itinéraire du jeune Tobie, et la plume sage et patiente entre mes doigts épousait l'ombre de son bâton de pèlerin. Mais quelqu'un est venu me prendre par la main pour me mener ailleurs, et quand j'ai retrouvé mon point de départ, là où j'avais laissé mon attirail de voyageur, l'appétit de la route était parti. Du haut de la côte, la main au-dessus des yeux, je la regarde qui continue, j'en suis d'un œil appréciateur les lacets, les disparitions, les reprises, et cette coche

finale qu'elle fait sur la ligne de l'horizon. Adieu, ô route si longtemps désirable à ce cœur acharné! va-t'en! je te donne congé. Quant à moi, les jambes un peu alourdies, mais le cœur encore alerte, je m'assiérai à la rumeur endormeuse de ce tilleul rempli d'abeilles, et, tirant de mon havresac comme un morceau de pain la bible de Crampon, je lirai, je penserai. J'engage mon camarade lecteur à en faire autant.

Quel plaisir de caresser de nouveau avec un infini respect le texte sacré, et, prélevant quelque phrase, quelque lambeau, de fermer les yeux et d'écouter ce que l'ange explicateur à ma gauche a à causer. Ainsi côte à côte jadis, cahin-caha, l'apôtre Philippe et l'eunuque de la reine d'Ethiopie sur la route de Joppé. Quelle douceur de nouveau au travers des silencieuses syllabes grecques, latines et françaises, de prêter l'oreille aux inflexions de l'Orient et de céder aux invitations de la Médie! Comme j'aimais jadis mon Histoire Sainte, quand la chère Sœur Brigitte, à Bar-le-Duc, nous racontait le rêve de Jacob et la mission d'Eliézer! de quelles lèvres merveilleuses j'attendais l'histoire de Joseph! avec quelle simplicité et quelle révérence je prenais connaissance de Notre-Seigneur, de Sa Mère et de ses Apôtres, et je regardais Jésus, sur un grand carton, à midi près d'un puits, comme celui de notre jardin à Villeneuve, s'entretenant avec la Samaritaine! Quelle tristesse, quelle déchéance plus tard de quitter ces lieux bénis, et, loin de Béthel, où résonne la parole de Dieu, de m'engager dans les pistes inextricables, les sentiers horribles, fangeux et inextricables de l'Histoire profane! Mais maintenant je regagnerai les Saintes Collines dont j'ai gardé la nostalgie, et

de mes mains de vieillard sous le figuier et le térébinthe je me bâtirai un ermitage de pierres sèches! Quel bonheur de prier toute la nuit sous les étoiles et de voir enfin l'attelage céleste en s'abaissant peu à peu qui vient boire aux flots de la mer illimitée!

Tobie, de la tribu et d'une ville de Nephtali, qui est en Galilée supérieure, au-dessus de Naasson, derrière le chemin qui s'en va au couchant, ayant à gauche la ville de Séphet (Séphet, c'est Safed, encore aujourd'hui habitée par les Juifs : j'ai gardé dans la tête ce panorama de collines brûlées), *fut emmené captif au temps de Salmanassar, roi des Assyriens : et dans la captivité même il n'abandonna pas le chemin de la vérité.* Le chemin de la vérité, c'est Jésus-Christ. Or, écoutez, mes jeunes amis dont je reçois de temps en temps les lettres, élèves instituteurs et institutrices de France, prisonniers entre les quatre murs d'une Ecole Normale de la méchanceté et du mensonge, des professeurs sectaires et des manuels abrutissants! *Tandis que tout le monde adorait les veaux d'or que Jéroboam, roi d'Israël, avait faits, lui seul se rendait à Jérusalem au temple du Seigneur, offrant fidèlement...* Et vous, jeunes gens, ne craignez point d'aller à la grand'messe de votre paroisse et de suivre la procession du Saint-Sacrement, un cierge à la main. Deux cierges plutôt, s'il y avait moyen !

C'est dit. Je renonce à la forme du récit. Entre le vieillard aveugle qui d'une main tremblante porte une cuillerée de potage à ses lèvres, et là-bas, plus loin qu'Ecbatane et Suse, cette Sara, victime des démons, vers laquelle se hâte un gracieux rédempteur, je n'essayerai pas d'établir un fil continu. Ce n'est pas un roman que je veux bâtir ni un drame :

la technique du cinéma m'agréerait mieux. Mais ce qui est important, c'est de demander humblement à l'Esprit-Saint de désiller nos yeux, d'ouvrir notre cœur et de nous expliquer ce qui se cache sous l'anecdote. Qui est le vieux Tobie ? Qui est Sara ? Qui est le jeune Tobie ? et qui, à quelle fin, a introduit cet élégant fabliau dans le rouleau sacré des *megiloth* ?

Cependant le chrétien, au cours de ces chapitres qui prennent un tout autre sens quand c'est la voix d'un ange (mêlée au bourdonnement des avettes) qui leur donne l'intonation, a plusieurs fois tressailli ! Après tout il s'agit d'une rédemption! Cette Sara, là-bas au fond de l'Asie, opprimée par le diable, mais c'est la nature humaine, l'âme humaine, reflet de la sagesse éternelle, à qui l'Ecriture partout donne figure de la femme (1). Tobie, fils de Tobie, c'est le Fils issu et envoyé de Son Père. Le poisson nous est familier : c'est l'image au fond des catacombes que nous trouvons sous la corbeille des pains eucharistiques. Le vieux bonhomme lui-même, mais c'est un de ces ancêtres de Jésus-Christ selon la chair dont la généalogie inaugure l'Evangile de saint Matthieu, un de ces pères qui nous rattachent au Père éternel. Un de ces *vrais Israélites* comme celui que le Seigneur plus tard reconnaîtra sous le figuier. Un pieux vieillard, comme saint Joseph, de toute son âme et de tout son esprit adhérant aux lèvres de Moïse. C'est lui, l'homme de la tradition, qui jadis a constitué un dépôt aux mains de ce compatriote indigent (et ce n'est pas peu de chose! il s'agit de dix talents que lui-même a reçus du Roi, de dix barres d'ar-

(1) Se rappeler la parabole de Rimbaud : *L'Époux infernal*.

gent (1) exactement pesées sur les balances éternelles, et de fait rien moins que les dix commandements de Dieu), de ce coreligionnaire là-bas englouti au milieu d'une ville en ruine, si perdue qu'on ne la voit plus sur la carte et qu'il faut un ange pour la retrouver et pour achever l'itinéraire. Mais Tobie dans ses papiers a soigneusement conservé le reçu.

Ce que le rédacteur par-dessus tout prend soin de nous inculquer, le trait essentiel de la figure vénérable qu'il dessine; c'est la piété envers les morts. Il est en contact continuel avec eux. Il honore leurs dépouilles. (Comme ce trait est asiatique! et sympathique à un admirateur comme moi de ces vieilles humanités.) Et s'il conserve les corps, comment ne conserverait-il pas de même les paroles et les enseignements? Il ménage un abri à tout cela dans une terre pure et dans le roc inaltérable. Sa mémoire est pleine de noms. Il met les ancêtres et cette chair qui au créateur rattache la créature à l'abri des oiseaux, il soustrait Israël mort à l'oubli et à la dispersion. Et la bèche du fossoyeur ne pourvoit pas moins à cette tâche que le calame du scribe.

Ce que nous voyons en somme qui de Tobie est l'occupation prophétique, c'est l'aménagement des témoignages, l'alignement en bon ordre, comme les reliques sous l'autel, de ces textes sacrés qui sont la fondation de la foi. N'est-ce pas en effet saint Paul qui a écrit (Hebr., IX, 16) : *Où il y a testament* (c'est-à-dire témoignage de quelqu'un de par la tradition de son savoir) *il est nécessaire que la mort intervienne du testateur.* En d'autres termes, nous ne

(1) L'argent est la parole de Dieu, suivant le psaume XI, 7 : « *Argentum purgatum septuplum.* »

sommes mis en possession légitime de la parole, c'est-à-dire du fait par elle affirmé et formulé, c'est-à-dire de la vérité passée à l'état disponible et indépendant, que par la disparition de l'émetteur original. Il faut que le contact ait cessé entre l'esprit et la chair, il faut *que la mort ait été absorbée dans la victoire* (1) (I Cor., xv, 54) *et la lettre qui tue dans l'esprit qui vivifie.* On peut dire de la révélation ce que saint Paul, dans des textes saisissants des Epîtres aux Romains et aux Galates, dit de la Loi écrite, qu'il appelle une *loi de mort, lex mortis,* en ce que, formulant les conditions de la vie qui est esprit, elle aide par là même le péché, qui est la mort, à prendre par contraste conscience de lui-même, à se réaliser et à se cristalliser dans le refus. Nous connaissons maintenant le bien et le mal (Gen.). D'implicite, notre désobéissance devient explicite. La division entre ce qui est de la chair, c'est-à-dire dirigé du côté d'un être fini en tant que fin, et ce qui est de l'esprit, c'est-à-dire dirigé vers Dieu, est devenue nette. En allant à l'esprit, nous condamnons par là même la chair, qui n'est plus pour nous qu'un vêtement à demi dépouillé, quelque chose que nous avons cessé de prendre tout à fait au sérieux. Sa dignité ne vient plus d'elle-même, mais de la ressemblance qu'elle constitue, sa valeur, celle d'un moyen, d'un instrument. *Le péché, afin qu'il apparaisse péché, par contraste avec le bien, a opéré en moi la mort : afin que soit réalisé le péché par excellence qui est le péché par rapport à un commandement* (explicite) (Rom., vii). Dès lors, tout ce qui n'est pas esprit et n'est pas organisé pour l'esprit est

(1) *Qui est in dextera Dei deglutiens mortem.* I Pet., iii, 22.

chair et devient ce que saint Paul appelle *le corps de mort*, l'usurpateur des privilèges de la fin, ordonné, réglementé du côté de cette limitation appropriée que l'on appelle la mort. *L'Ecriture,* nous dit l'Epître aux Galates, suggérant une idée de rigidité cadavérique et de cercueil, *a tout renfermé sous le péché : avant que vînt la foi nous étions tous renfermés sous la Loi,* une sentence (1) à l'effraction de quoi nos propres forces étaient insuffisantes.

Or, ce que le corps est à l'âme, la lettre l'est à l'esprit. Les mots et les phrases ne valent que par le sens, par la vérité dont elles sont prégnantes. En perdant l'esprit elles cessent de respirer, elles ont perdu le souffle, elles ne sont plus que des espèces inertes et matérielles, quelque chose qui non seulement est la mort, mais qui la procure. Hélas ! nous ne voyons que trop cette funeste transmutation opérée sur la parole de Dieu aux mains des exégètes littéralistes. De là vient qu'au livre des Nombres le commerce avec les morts, le contact des morts (à quoi nous pouvons comparer le maniement de la lettre et des textes concrets par le retrait de l'âme réduits à leur poids spécifique) est indiqué comme une œuvre comportant à la fois piété et souillure. C'est pourquoi il est écrit (Num., XIX, 13) : *Celui qui aura touché le cadavre d'un homme et qui de ce fait sera sept jours immonde, qu'on l'asperge de cette eau* (il s'agit de l'eau d'expiation à laquelle ont été mélangées les cendres de la vache rousse : préfiguration de notre baptême). *Quiconque ayant touché la mortalité d'une âme humaine n'aura pas été aspergé* (*Tu m'aspergeras avec l'hysope,* dit le Psaume L, *et je serai*

(1) *De peccato damnavit peccatum in carne.* Rom., VIII, 3.

purifié) persistera dans son impureté. L'eau signifie la grâce et la cendre la réduction de la chair morte à l'esprit.

Ici, dans l'histoire de notre archiviste-fossoyeur, se place un épisode, comme l'une de ces anecdotes accessoires dont les vieux peintres s'amusaient à historier, en perspective ou en médaillon, leur thème principal. *Tobie dit à son fils : Allez et amenez ici quelques-uns de notre tribu qui craignent Dieu, afin qu'ils mangent avec nous. Il y alla et, de retour, il annonça que l'un des fils d'Israël, assassiné, gisait étendu sur la place. Tobie se leva aussitôt de table, et, laissant là le dîner, avant que d'avoir rien mangé, il vint au corps et, l'enlevant, il le porta en secret dans sa maison, afin de l'ensevelir prudemment avant que le soleil fût couché. Et, ayant caché le corps, il mangea le pain dans les larmes et le tremblement, se souvenant de cette parole de Dieu par le prophète Amos : Vos jours de fête se changeront en lamentations et deuil. Et, quand le soleil fut couché, il procéda à l'ensevelissement.* Qui ne songerait, en lisant ces lignes, à la Cène, au Calvaire, à Joseph d'Arimathie et à cette lamentation qui s'élève sur la mort du premier-né ? (Gen., IV ; Zach., XII, 10). Tout cela confusément réuni comme par la distance.

L'ensevelissement des morts est une besogne harassante. C'est un petit peu de nous-mêmes que nous mettons avec eux dans la terre, à tel point que l'Evangile (Matth., VIII, 22) nous recommande de ne pas nous laisser envahir tout entiers par le protocole cadavérique. La suite du récit nous montre Tobie qui, sans avoir eu la force de se purifier, se jette exténué au pied d'un mur. On songe à tous ces envoyés qui n'en peuvent plus, Jonas sous le ricin,

Elie sous le genévrier, et Notre-Seigneur lui-même à la troisième chute sous la longue poutre de cèdre. Et le mur dont on nous parle, ce mur que franchit d'un bond le faon de l'idylle sacrée, n'est-ce pas cette composition par eux-mêmes établie, devant quoi, à Jérusalem, nous voyons encore aujourd'hui se lamenter les fils dégénérés de Salomon et d'Esdras ? ou ce mur dont parle Ezéchiel, décoré de toutes les fresques de l'illusion ?

Pendant qu'il dormait, il tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur ses yeux et il devint aveugle.

Encore un patriarche aveugle! encore un descendant de Jacob jusques à qui se propage, aux dépens de ses prunelles physiques, l'hérédité de la foi.

L'hirondelle au ras de terre, qui d'une aile rapide tourne et revient sans cesse sur elle-même en cercles infatigables à la recherche des moucherons, c'est le travail ahurissant de l'esprit humain qui n'est jamais rassasié de voir et de parcourir, ramenant tout à soi, à la poursuite des miettes comestibles. Et *la fiente chaude,* cette onction corrosive qui, du plus haut du hasard, choit sur le dormeur symbolique, c'est le paquet de matières amalgamées par l'élimination qui résulte de l'appréhension et de la digestion de toutes sortes de menus faits. L'œil, à force de regarder, fulgurant sur les ailes de l'esprit, a fini par se procurer ce cataplasme de matière active qui le réduit au silence et à l'immobilité. Situation qui souvent a trouvé son analogue parmi les travailleurs de la lettre!

Tobie est maintenant aveugle, mais il n'est pas sourd, et, du milieu de ses ténèbres, il a entendu le bêlement d'un chevreau qui a inquiété sa conscience.

Est-ce un chevreau ? Ce n'est pas un chevreau. C'est une certaine Sara, la fille de Raguël (Raguël signifiant, paraît-il, en hébreu, *pasteur de Dieu*), qui se lamente, là-bas en Ecbatane, à cause des injures de sa servante. *Car elle avait été donnée successivement en mariage à sept maris, et un démon nommé Asmodée les avait fait mourir aussitôt qu'ils étaient venus auprès d'elle. Comme donc elle reprenait cette servante pour quelque faute, celle-ci répondit en disant : Que jamais nous ne voyions sur la terre ni fils ni fille de toi, meurtrière de tes maris! Veux-tu donc me donner la mort, comme tu as déjà fait mourir tes sept maris ? A cette parole Sara monta dans la chambre haute de sa maison et y resta trois jours et trois nuits sans boire ni manger. Mais, persévérant dans la prière, elle suppliait Dieu de la délivrer de cet opprobre.* Suit la prière, lisez-la vous-même, qui est très belle. C'est elle qui empêche Tobie, là-bas, de dormir et qui sollicite obscurément son attention suivant cette parole du Thrène (IV, 16) : *Ne te donne pas de repos et que ne se taise pas la pupille de ton œil,* c'est-à-dire l'œil vigilant de la charité qui survit à la possibilité physique. Lui aussi vient d'élever un cri dont les injures de sa femme lui ont fourni l'occasion. *Ces deux supplications furent exaucées en même temps devant la gloire du Dieu souverain : et le saint ange du Seigneur fut envoyé pour guérir Tobie et Sara dont les prières avaient été prononcées en même temps en présence du Seigneur.*

Sara, dont le nom, jadis porté par l'épouse d'Abraham, veut dire *Princesse,* c'est l'âme humaine en ce séjour d'exil où elle est exposée sans cesse aux reproches, aux injures, quand ce n'est pas aux voies

de fait de la servante. Agar a pris sa revanche depuis le jour de la Genèse, c'est en vain qu'il nous a été recommandé de l'expulser, elle est revenue, elle cohabite avec nous sous le même toit, et *la Princesse* en nous doit se résigner à supporter les familiarités de cette Goton à l'œil cynique et perçant qui n'est là que pour la servir — comment! — et pour lui faire de la peine. Il n'y a qu'un moyen de lui échapper, c'est de monter au plus haut de sa maison.

Sara est veuve, sept fois veuve. Rien d'elle n'a pu s'approcher qui la rende capable de donner la vie. Ou, plutôt, elle tue. Tout ce qui d'humain, sept fois, a essayé de s'approcher d'elle essentiellement est puni de mort. C'est le démon de la luxure, Asmodée, qui se charge de l'exécution : celui-là même que le peintre Boucher représente sous la forme bien connue de Cupidon, le petit cochon grassouillet chargé de relever les rideaux au-dessus du lit de la Pompadour. Et messieurs les esprits forts riraient moins s'ils étaient capables de comprendre des documents comme la vie, toute récente, de Marie-Thérèse Noblet.

Les sept prétendants de Sara

Mais qui sont ces sept candidats évincés à la possession de l'âme humaine ou de cette femme qui en est la figure désirable ? Essayons de l'interpréter.

Le chiffre sept, fait, comme la Grande Ourse, de l'adjonction d'un carré à un triangle, de quatre à trois, est celui des notes de la gamme et des couleurs de l'arc-en-ciel. C'est aussi celui des jours de la création. C'est l'ascension et le développement de

la phrase, toutes les étapes du mouvement vers sa résolution parfaite. Et c'est pourquoi l'Esprit-Sain qui a couvé le monde a choisi le même rythme pou nous infondre ses dons, qui sont, en reprenant à rebours l'énumération d'Isaïe : *la crainte de Dieu la piété, la science, la force, le conseil, l'intelligenc et la sagesse* (Isaïe, II, 2-3). Ce sont les sept présents de l'*évêque des âmes* (I Pet., II, 25) (1), qui, après avoir créé le monde, s'avance, pour l'épouser, à la rencontre de l'âme humaine, et pour la refaire selon la parole de Notre-Seigneur : *Et ego reficiam vos* (Matth., II, 28) (2). Il ne s'agit pas de pierrerie juxtaposées, mais d'une progression où chaque degr utilise et prépare celui qui le précède et celui qui le suit. Ce sont ces dons peut-être qu'entend Isaïe quand il nous parle (IV, 1) *des sept femmes qui on appréhendé un seul homme,* voulant dire Adam ou le Christ. Il s'agit d'une cadence essentielle et sacré que l'un propose et que l'autre adopte.

Il est donc assez naturel de chercher si, dans les œuvres du diable qui, en toutes choses le véritable Antéchrist, opère la caricature et la contrepartie des œuvres de Dieu, nous ne trouverons pas quelque chose qui réponde au polynôme transcendant qui scintille en tête de ce chapitre. Après tout, Satan lui-même est un esprit et il n'a que trop de raisons de se souvenir de ces sept, pareils aux lampes du candélabre Mosaïque, qui montent une garde lumineuse au devant de la Présence (Apoc.). C'est pourquoi l'Evangile nous dit (Matth., XII, 45) qu'il introduit *sept esprits* dans la maison nettoyée, de sorte que *ce qui était venu par une voie,* qui est le Christ

(1) *Oportet episcopum esse unires uxoris virum.* I Tim., III, 2.
(2) *Refice viscera mea in Domino.* Phil., XX.

s'enfuie par ces sept, qui sont le dissipateur (Deut., xxviii, 7).

Qui sont ces sept esprits mauvais ? Nous n'avons qu'à ouvrir notre catéchisme et nous lisons que nous sommes accompagnés pendant tout le cours de notre vie terrestre par sept péchés qui apportent la mort et qui ont nom *l'orgueil, l'envie, la gourmandise, la colère, l'avarice, la paresse et la luxure.* Est-il possible entre ces sept maladies de l'âme et les sept dots de l'Esprit créateur, qu'elle développe à la manière d'un prisme, d'établir une comparaison par voie d'opposition ? Suivant cette parole de l'Ecclésiastique (xxxiii, 15) : *le bien est opposé au mal et à la mort la vie. Et ainsi regarde dans toutes les œuvres du Tout-Puissant : deux et deux et un contre un.* On peut essayer ! Faisons défiler à la lumière de la conscience ces sept prétendants sinistres à la possession de notre âme.

La Crainte de Dieu, nous dit le livre des Proverbes (xvii), *est le commencement de la sagesse.* Et de même nous lisons dans l'Ecclésiastique (x, 15) *que le commencement de tout péché est l'orgueil* : de toute la kyrielle des péchés et spécialement, nous le verrons, de la luxure ou du désespoir qui en est comme le terme et le couronnement et qui s'oppose ainsi à la Sagesse. *L'Orgueil,* dit le même livre (x, 12), *n'a point été créé avec les hommes.* Pas plus que la colère, à la suite mentionnée. Il est l'œuvre de celui à qui le titre jadis fut donné de *Principe des Voies.* Il a été ajouté, enté, pour ainsi dire, sur la blessure que la faute a faite dans notre écorce. Et Ezéchiel, parmi les péchés de Sodome, fait suivre immédiatement l'orgueil de la saturation et de la paresse (Ez., xvi, 49). Il est le pourvoyeur de celui-là *qui règne sur tous les fils de l'orgueil* (Job, xli,

25). Car ils ont commencé en même temps, suivant cette parole de l'Ecclésiastique : *Commencement de l'orgueil — apostasie de Dieu.* Nous voyons donc que cet affreux péché, qui a pour origine une conversion, un retournement de l'âme sur elle-même, est directement opposé à cet envisagement qui est la crainte de Dieu.

Le second des dons du Saint-Esprit est la *Piété.* La Crainte de Dieu était à la fois une vertu négative et dynamique, l'adjonction d'une volonté explicite à une adhésion instinctive, une explosion de loyauté de la part de la créature à l'égard de son créateur, la résistance de la raison, qui est notre raison d'être, à une proposition d'autonomie, la préférence instantanée du devoir à l'alternative. La piété est une espèce de prise de conscience de notre équilibre, d'appesantissement de la volonté sur le choix qu'elle a fait. Elle est une persistance, la consolidation de notre personne dans une attitude d'attention à Dieu et de désir, le sacrifice de notre frontière à l'amour. Par elle, la crainte de Dieu a pris en nous une forme, puisque saint Jean (I Joan., IV, 18) nous déclare que *la crainte de Dieu n'est pas dans la charité,* que *la charité met dehors la crainte,* elle-même donc gardant le dedans. Nous avons épousé la volonté de Dieu et l'œuvre tout entière en même temps que l'ouvrier. Nous disons, de toute notre capacité, oui à cet acte par lequel nous sommes, en même temps que le reste. C'est pourquoi saint Paul nous dit (I Tim., IV, 8) que *la piété est utile à toute chose. La Charité,* dit à son tour saint Jean, *est de Dieu,* et elle tend l'oreille à tout ce qui est de Dieu. Elle souffre tout, reprend saint Paul, *elle croit tout, elle espère tout, elle se prête à tout.* Elle étend à tout ce

qui est de Dieu son attention et son affection pratique suivant le conseil de saint Paul (Gal., v, 13) : *Servez-vous les uns les autres dans la charité de l'esprit.*

Et la semence du diable, adaptée pour le contrarier au grain céleste, est appelée *l'Envie.* C'est le crime par excellence contre la musique. C'est lui qui ouvre la bouche de Satan quand il s'écrie : *Je ne servirai pas!* C'est lui sur la terre qui a pris plantation dans le cœur de Caïn, le premier-né, quand il voit Dieu dédaigner les fruits de son labeur et agréer la flamme gratuite de son frère le pasteur. Le péché d'envie se compose de deux éléments : le premier est un endurcissement, une espèce d'inattention et de surdité à notre diapason personnel, cet appareil si sensible et si délicat. Le second est la convoitise, le désir de nous approprier, de faire passer à notre usage ce qui n'est pas à nous ni pour nous : ou, en tout cas, la haine du bien en tant qu'il n'est pas nôtre. D'où vient ce nom de Caïn qui est en hébreu *acquisition.* C'est un égoïsme actif, une démangeaison de rapine, un appétit désordonné et sans mesure qui tend et roidit nos fibres, et qui fait dire que *la jalousie est dure comme l'enfer* (Cant., VIII, 6). Et c'est pourquoi aussi saint Paul (Gal., v, 20-21) nomme deux fois l'Envie en la plaçant comme au centre des œuvres de la haine.

La Piété est une attitude de l'âme, la transformation du don en un état. Elle consiste dans une disposition sympathique, accueillante et intéressée à l'égard de tout ce qui, hors d'elle, exprime la gloire et la volonté de Dieu. Mais cet état, pour s'alimenter, pour répondre à l'instance et proposition de l'extérieur, a besoin d'un guide, et ce guide est *la Science.* La Science est la vertu qui préside à l'exer-

cice sur une matière diverse d'une activité à la fois pénétrante et sélective : ainsi que nous en avertit le radical à redoublement *sc* que nous retrouvons dans *scission* et dans *discernement*. Elle est la démarche primordiale de l'esprit humain qui consiste à la fois dans une distinction et dans un classement, une vue de la propriété qui permet l'appropriation, le besoin de la possession par le moyen de l'ordre. Je crois que la meilleure définition que l'on puisse donner de la Science en tant que don du Saint-Esprit, c'est-à-dire non pas résultat, mais moyen d'arriver à un résultat, serait : *le goût du vrai, l'appétit de la vérité*. Elle coïncide avec celle de la Scolastique, qui nous dit que la Science est de *savoir par les causes, scire per causas,* c'est-à-dire tout cet ensemble complet de causes secondes autour de la cause première. Don de l'Esprit, elle va à l'esprit, c'est-à-dire de la forme au mouvement, du mouvement au *sens,* du sens à la fin et de la fin au principe. C'est ainsi que le livre des Rois (III, IV) nous dit *que Dieu avait accordé à Salomon une telle sagesse et une étendue de pensée si grande qu'elle surpassait les plages de la mer. Il composa,* nous dit-on, *trois mille paraboles et ses poésies furent au nombre de cinq mille. Il traita des arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban jusqu'à l'hysope qui pousse sur le mur, et il disserta des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons* (1). N'avait-il pas à son service *des ouvriers qu'il choisissait dans Israël ? 70.000 hommes pour porter les fardeaux et 80.000 qui taillaient pour lui des pierres dans la montagne, afin de l'approvisionner des matériaux dont il avait besoin.* De

(1) *Nimirum interroga jumenta et docebunt te; et volatilia caeli et indicabunt tibi.* Job, XII, 7.

même que l'appétit charnel s'adresse dans la viande, les légumes et les fruits, à ce qu'il y a d'humide, c'est-à-dire d'assimilable à la chair, de même l'appétit scientifique s'adresse dans tout ce qui lui est proposé à tout ce qui est cause, c'est-à-dire esprit, et qui, venant de l'esprit, est assimilable à l'esprit.

L'appétit déréglé de la connaissance, ce que les théologiens appellent la *libido sciendi,* trouve son expression dans le troisième péché mortel qui est la *Gourmandise.* Il s'agit de cette boulimie insatiable que l'auteur du livre des Proverbes caractérise par cette double interjection : *Hab! hab!* (Prov., xxx, 15). *L'œil,* nous dit l'Ecclésiaste, *ne se rassasie pas de voir et l'oreille d'entendre.* La gourmandise est ce désordre par lequel nous cherchons, dans les choses que nous faisons passer de l'extérieur à l'intérieur, non pas ce qui nourrit mais ce qui plaît, ce qui amuse un instant notre sensibilité et nous procure jouissance. Mais tout ce qui ne va pas au cœur nous reste, comme on dit, sur l'estomac. *La charité édifie,* nous dit l'Apôtre (I Cor., viii, 1), *mais la science enfle.* On songe à ce *gros poisson,* dans la gravure de Breughel, qui sous le couteau du cuisinier vomit tout un butin hétéroclite, et à ce Béhémoth du livre de Job qui se flattait *d'engloutir le Jourdain.* Cette voracité indiscrète détermine dans le sujet une série de désordres profonds. Le premier est l'ivresse qui met tout en nous sens dessus dessous et nous fait perdre la tête. *Tu es fou,* dit à saint Paul l'excellent Festus (Actes, xxvi, 24), *tes grandes études te conduisent à la folie.* Le second est la tuméfaction du ventre et l'accroissement de la graisse qui nous rendent impropres au mouvement, à l'action et même à la respiration. Le troisième est un certain état de réplétion continuelle, de pléni-

tude mauvaise (1), la constitution en nous de cette habitude qui est une seconde nature, la réduction de notre capacité à la possession. Le gourmand, en se gonflant, s'est rétréci. *Cum satiatus fuerit*, nous dit Job (xx, 2), *arctabitur* (2). Le mot *bon* a pour lui changé de sens. Il ne désire plus les choses en tant que bonnes, mais en temps que flatteuses à ce dieu-ventre (3), à cette idole intérieure qu'il pourrit comme une tumeur. L'âme s'est comme amalgamée à la terre (Ps. XLIII, 26).

Le quatrième don de l'Esprit-Saint est la *Force*. Jusqu'à présent, Crainte, Piété, Science, son œuvre avait été de parfaire nos puissances de réception du côté de Dieu. Maintenant c'est nous-mêmes qu'Il interroge, c'est une réponse au fond de nous qu'Il s'applique à éliciter. A cet effet, Il emploie un double mode dont l'un est la patience et l'autre la violence, suivant les deux épithètes qui dans les Livres Saints, pour caractériser la Divinité, se font équilibre autour d'une troisième qui est la Justice. La patience de l'Esprit-Saint, c'est celle qui a couvé le monde, quand la colombe céleste étendait ses ailes au-dessus des eaux. C'est elle peu à peu, dans son infatigable incubation, qui fait sortir du chaos et de la matière fluide quelque chose qui a solidité et figure, une terre sous la bénédiction du ciel avec son relief et ses productions, non plus immergée mais baptisée, une personne avec un visage capable de répondre à cet appel : *Montre-moi ta face!* (Cant.) Elle est cette unité fondamentale qui nous a produits à

(1) *En venter meus quasi mustum sine spiraculo.* Job, XXXII, 19.

(2) *Nec est satiatus venter ejus : et cum habuerit quae concupierat possidere non potuit.* Job, XX, 20. Cette étroitesse d'esprit qui caractérise les savants.

(3) *Quorum fines interitus, quorum Deus venter est.* Phil., III, 10.

l'existence et qui, à la façon d'une *pierre angulaire,* s'oppose invinciblement en nous à toutes les forces de distraction et de destruction. Elle est cette vertu nourricière qui obtient de nous ce qu'elle veut par le désir : un désir si fort, nous dit le *Cantique* (VIII, 6), qu'il est capable de se mesurer avec la mort. Mais cet Esprit patient (1) est aussi, quand il le faut, un Esprit violent et subit, suivant cette parole de Notre-Seigneur (Matth., II, 12) : *que le Royaume des Cieux souffre la force et que les violents le ravissent.* C'est pourquoi, au jour de la Pentecôte, Il est descendu du ciel sur les Apôtres comme un ouragan, comme le vent qui souffle et le feu qui fulgure. Et non seulement sous leur toit, mais jusqu'au fond de leur poitrine, de manière à les faire paraître, nous dit le livre des Actes, *comme des hommes ivres.* C'est Lui qui terrasse Saul sur le chemin de Damas et en un seul éclair illumine à la fois et rassemble en une seule verge incandescente, tord et soude cette âme obscure et furieuse. Et c'est Simon sur une autre route, celle de Césarée de Philippes, qui s'avance tout à coup et qui, la main au ciel et le pied sur la pierre, jure à la face de tous les siècles que *Jésus est le Fils du Dieu vivant.* C'est Thomas qui, à la veille du Calvaire, s'écrie généreusement : *Allons et mourons avec lui !* C'est Jean et Jacques à qui le Seigneur demande s'ils peuvent boire à son calice et qui répondent sans hésiter : *Nous le pouvons! Car je peux tout,* dit l'Apôtre (Phil., IV, 13), *en Celui qui me fortifie.* Quelle parole à entendre! Tout! Je peux tout! nous pouvons tout! *Heureux les doux,* dit le Sermon sur la montagne, *parce qu'ils posséderont la terre.*

(1) *Judas requiescens accubuisti ut leo.* Gen., XXV, 34. — *Justus quasi leo confidens absque terrore.* Prov., XXVIII, 1.

L'Esprit est essentiellement mouvement, et, patiente ou brusque, son mouvement est toujours une impulsion. C'est pourquoi l'Evangile ne craint pas de le comparer aux passions charnelles, disant que comme la chair désire (*concupiscit*) contre l'esprit, l'esprit, à son tour, il désire contre la chair. Nous voyons ainsi que la passion qui s'oppose directement à la Force en en déformant la vertu, c'est la *Colère* (1). Et comme la force est en même temps patience, la Colère est à la fois voie de fait et rancune, viol et cuisson morose de la haine. La douleur que nous a causée le prochain est comme une plaie que nous envenimons en la grattant, comme une dartre rongeuse, comme une braise sur laquelle nous ne nous lassons pas de souffler. Peu à peu s'allume en nous cette soif dévorante de la vengeance par laquelle l'Enfer parodie *cette faim et cette soif de la Justice,* dont Notre-Seigneur a fait une de ses béatitudes. Et c'est pourquoi saint Paul (Eph., IV, 26) nous dit *de ne pas laisser le soleil se coucher sur notre colère,* de ne pas laisser sa virulence s'accroître de tous les ingrédients de la nuit. Autrement nous entrerions dans l'esprit du diable *qui est homicide depuis le commencement* (Joan., VIII, 44) : et il ajoute que *tout homme qui hait son frère est un homicide et qu'il n'a pas la vie en lui-même demeurante* (I Joan., III, 19). Ceux-là qui ne vivent plus que pour faire le mal, c'est à juste titre qu'on les a appelés les fils de la colère. Mais entre ceux-là qui vivent dans l'intimité de cette bête altérée de sang et ceux-là qui, parvenus à la sainteté, lui ont appris à *paître la paille comme un bœuf* (Is., II, 7), il y a bien de la place en nous pour toutes les saillies de cette

(1) *Ab inspiratione spiritus irae tuae.* Ps. XVII, 16.

passion que l'Ecriture compare à un lion à cause du bond et de l'embûche. *Faites*, dit-elle (Ps. VII, 3), *que le lion ne se saisisse pas de mon âme.* Et ailleurs (Ps. X, 9) : *Il dresse des embûches dans le lieu caché comme le lion dans sa caverne.* Si le lion réserve son rugissement pour les grandes occasions, le roquet est toujours prêt à japper, comme l'oie à siffler. Il n'y a même pas besoin d'une occasion pour allumer notre malice, elle est toujours prête à s'enflammer d'elle-même, comme cette *flambée d'un fagot d'épines* à laquelle l'Ecclésiaste (VII) compare le rire des insensés, tout ce que la ronce a de piquants propagé par l'étincelle. Souvent même ça ne brille pas, c'est comme un feu noir qui couve dans un tas de chiffons gras et qui n'est décelé que par une fumée infecte. Et tel est le quatrième candidat à la possession de l'âme humaine.

Le cinquième qui à l'instant se présente pour lui succéder, est l'*Avarice*, à la surprise de beaucoup de gens qui entendent cet impudent se réclamer comme le correspondant de ce don médian du Saint-Esprit que l'on appelle le *Conseil*. N'est-il pas dit de celui-ci qu'*il est comme une eau profonde dans le cœur de l'homme* ? (Prov., XX, 5) autrement dit, comme un puits, comme une ressource capitalisée ? Et, de même, qu'y a-t-il de plus profond chez l'homme que l'avarice, que l'attachement comme à sa propre racine à ce qu'il a ? *Où est ton trésor*, dit l'Evangile (Matth., IX, 21), *là sera ton cœur.* Et le Ps. VII, 16 : *Il est tombé dans la fosse qu'il s'est à lui-même creusée.* Ce trésor, pour l'avare, il n'est point ce conseil longuement réservé, macéré et mûri, ce parfum dont l'éruption soudaine remplit la maison du Pharisien, cet esprit de crainte amoureuse et de foi dont parle Isaïe (XXXIII, 6). C'est quelque chose de dur

sur quoi le possesseur ne se lasse pas de contempler son nom écrit et à quoi il se cramponne, comme les Juifs à la promesse du Sinaï, autrement dit une idole, suivant l'affirmation de saint Paul (Col., III, 5), que *l'avarice est* essentiellement une *idolâtrie, idolorum servitus.* Et quelle servitude plus attachante que celle d'un noble ou d'un écrivain, par exemple, à ce petit titre ou nom qu'il s'est trouvé ou à grand labeur fabriqué ? C'est lui qui se substitue à nous et qui arrive à commander toute notre manière d'être. Tous les deux, l'avare et le chartreux, ils creusent au travers de la couche meuble pour arriver, pardessous le changement, au tuf; mais l'un, c'est pour y mettre une pierre (1), et l'autre, c'est pour y trouver une source. Il a entendu, comme Zachée jadis, le conseil, non pas de *monter plus haut, mais de descendre,* c'est-à-dire d'écouter ce poids, qui, au dire de saint Augustin, n'est autre chose que l'amour, et qui rassemble souterrainement cette humidité éparse aux veines les plus secrètes de notre nativité. C'est comme un arbre adroitement blessé qui livre goutte à goutte sa sève et tout ce qu'il peut fournir d'or liquide à ce pot que le résinier lui a adapté. Et pour cette substance sacrée nous avons un amateur toujours prêt, un client toujours pressant et toujours rebuté. Dans ce domaine, qui n'est plus celui du précepte, mais celui du conseil, la négociation est toujours ouverte. *Allons ! ne conserve rien! Débarrasse-toi! Vends ce que tu as. Ne vois-tu pas que je suis toujours là, prêt à te l'acheter sans argent, à t'ouvrir un crédit ? Et puisque là où réside ton trésor, là est ton cœur, si tu ne peux arriver à les démêler, eh bien! donne-moi tous les*

(1) *Vae vobis qui profundi estis corde ut a Domino abscondatis consilium.* Isaïe, XXIX, 15.

deux à la fois. — Hélas! ô mon Seigneur, ce cœur, mais tu sais trop que Ta puissante main s'est déjà portée dessus et qu'il ne bat plus qu'entre tes cinq doigts (1). Alors comment puis-je te le donner, puisque Tu le possèdes déjà ?

Reste à parler des deux derniers dons du Saint-Esprit : l'*Intelligence,* à quoi s'oppose la *Paresse* ou l'*Ennui,* et la *Sagesse,* que contredit la *Luxure,* dont l'épanouissement est le désespoir.

L'Intelligence pourrait être définie une adaptation passionnée de toutes les forces de l'âme à cet œil qu'elle ouvre, à ce regard avide qu'elle dirige vers Dieu et vers ses œuvres. *Intelligentiâ enim est opus in visione,* dit Daniel, *l'homme de désir* (x, 1). La science, nous l'avons vu, était un certain appétit du vrai, un certain goût naïf et profond à ce pain qui est une route et que *le Père des lumières* ne se lasse pas de porter à nos lèvres. Mais l'Intelligence est plus qu'un appétit, c'est une coopération alimentée par la connaissance. Comme le Conseil peut être comparé à l'eau et à la sève, ainsi l'Intelligence, aiguë, tranchante, ardente, subtile, lumineuse, irrésistible, infatigable, peut être comparée à cette forme suprême du souffle qui est le feu, — la respiration élocutive! — et c'est en effet sous la forme d'une langue de feu, cet organe à la fois qui goûte et qui parle, qu'Il est descendu sur la tête des Apôtres. C'est pourquoi il est dit (Hebr., I, 7) *que Dieu fait Ses serviteurs flamme du feu,* c'est-à-dire qu'ils portent partout avec eux non seulement la lumière et le regard, du fait de cette vibration essentielle dont

(1) S'il est vrai, comme le dit saint Augustin, que l'âme humaine est construite à l'image de la Sainte Trinité, on pourrait trouver dans le privilège du *Conseil* une analogie lointaine avec la *circumincession.*

ils sont animés, mais une action éprouvante et informatrice. *Qui est véritablement Mon serviteur?* dit Jésus. *C'est celui qui fait Ma volonté. — Non pas auditeurs seulement, mais faiseurs du Verbe,* dit saint Jacques : et le premier cri de saint Paul terrassé est : *Seigneur, que voulez-Vous que je fasse?* — C'est cet état d'activité et de vigilance qui est proprement la prière et que le Seigneur ne cesse de nous réclamer. *Ne pouvez-vous veiller une heure avec moi?* dit le Seigneur aux vierges folles dont la flamme s'est éteinte à l'orifice d'un lumignon encrassé. Et c'est au coq entre tous les animaux qui est l'emblème de la vigilance, le préposé à l'alerte, que Job attribue l'intelligence (1). *Le zèle de la maison m'a dévoré,* dit le Psaume LXX, 10 : et quelle est cette maison, sinon la Création tout entière, *ce paradis de délices* où Dieu a placé l'homme *pour qu'il le travaille et le conserve* (Gen., II, 15). Ainsi l'Evangile nous dit de Marie *qu'elle conservait toutes choses ensemble dans son cœur. Travailler et conserver,* cela ne s'entend pas seulement de l'industrie manuelle, mais du service de la raison, d'une application fervente de l'esprit à un texte, du rattachement à la cause première des causes secondes, sous le vaste réseau de la logique et de l'analogie, de la constitution avec des matériaux épars, pour la contemplation et pour l'offrande, d'un univers raisonnable et beau. C'est ce devoir qui ne cesse de brûler dans le cœur de l'homme et qui l'empêche de dormir, suivant cette parole de Job (XXXVIII, 37) : *Concentum coeli quis dormire faciet? quis enarrabit coelorum rationem?* Et c'est ce même patriarche qui nous fait assister à l'interrogatoire que le Sei-

(1) *Quis dedit gallo intelligentiam?* Job, XXXIV, 36. C'est le cri du coq qui réveille Pierre engourdi par le péché.

gneur adresse à l'homme *comme du sein d'un tourbillon : Où étais-tu, misérable, quand je posais les fondements de la terre ? dis-le-moi, si tu as de l'intelligence. Qui a réglé ses mesures ? Qui a étendu sur elle le cordeau ? qui a émis la pierre angulaire ? quand les étoiles du matin me louaient toutes à la fois et que les fils de Dieu poussaient ensemble des cris de triomphe! Est-ce que tu es entré dans les trésors de la neige ? Est-ce toi qui réussiras à réunir les pléiades étincelantes ou à défaire l'attelage du Septentrion ? C'est toi qui connais l'ordre du ciel et qui en transfères la raison à la terre ? Allons! ceins tes reins et réponds-moi! est-ce que tu as un bras comme Dieu ? est-ce que tu as une voix comme la Sienne ?* Et l'homme, naturellement, s'humilie, le front dans la poussière. Mais il y avait dans la voix de son Juge une certaine inflexion à laquelle il ne s'était pas trompé. Ce n'est pas un *Non* qu'on lui demande, c'est un *Oui* ! Eh bien, *Oui* ! Oui à tout ! Oui, Seigneur, il est vrai que j'étais là quand Vous avez fait le ciel et la terre, oui, c'était moi à qui vous en expliquiez les dimensions! Oui, je travaille avec Votre bras! Oui, je parle avec Votre Verbe! Toutes choses sont à Dieu, mais je sais que Dieu est à moi! L'amour a fait cette merveille!

Il en a fait une autre plus grande encore. Ce n'est pas assez pour Lui de cette terre qu'Il a brossée autour de nous à grands coups de pinceau, ni de ce programme étincelant qu'Il a affiché à la porte de Son firmament. Tout cela qu'Il nous donne, Il ne veut rien en garder pour Lui, Il est nu sur la croix, Il n'a pas même gardé une loque autour de Ses reins et, environné de ces mondes sans nombres qu'Il a créés et qui reçoivent de Son propre cœur battement et vie, Il élève vers nous une paupière sacrifiée et

murmure : *Sitio,* j'ai soif. Il ne veut rien tenir que de nous. Il ne veut rien apprendre que de notre ignorance. Heureux celui qui dans le secret de la communion arrive à saisir quelque chose de cet accent pathétique et pour qui il a été écrit dans le psaume (XL, 2) *qu'il comprend sur l'indigent et le pauvre.* C'est cette intelligence profonde dont il est question dans l'Evangile (XIII, 23) et qui seule est capable de porter fruit.

Et aussitôt, en opposition à cet ardent contemplateur se présente à nous, précédé d'une odeur appropriée, ce héros de l'indigestion qu'on appelle le paresseux et que le fils de Sirach (Eccl., XXII, 1-2) n'hésite pas à comparer à *un fumier* ruisselant de déjections et *à la pierre des latrines.* Le psalmiste nous a dit tout à l'heure que l'impie était tombé dans une fosse qu'il s'était à lui-même creusée, et maintenant on nous fait comprendre que cette fosse est une fosse d'aisance. La paresse est la forme pratique de l'absence de foi, et ainsi elle s'oppose à l'intelligence qui est une activité ordonnée de l'esprit aiguillonné par le désir. Quand cette sainte passion est étouffée, quand l'impie ne voit plus rien au-dessus de sa tête (1), alors c'est comme un feu qui se corromprait et qui devient cette *eau grasse* dont parle le Livre des Macchabées. Alors se déclarent toutes sortes d'accidents hideux, pareils aux poussées de la syphilis : sensualité, vanité puérile, instabilité, frivolité, scepticisme, dessèchement, dégoût de l'effort, surdité au devoir, haine de la supériorité, démangeaisons, abcès, ulcères, obésité, crampes, paralysie, scorbut, en un mot : *l'Ennui* : cet ennui, ce compa-

(1) *Ecce Behemot : foenum quasi bos comedet.* Job, XL, 10. — *Nabuchodonosor foenum ut bos comedet.* Dan., IV, 22. La Sainte Vierge, à Lourdes, ordonne à Bernadette de manger de l'herbe.

gnon choyé qui marche sur les talons de tous les fameux littérateurs du siècle passé :

Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat!

Pauvres gens qu'un grain de sel aurait suffi à guérir, ce sel que le prêtre au jour du baptême leur avait mis sur le bout de la langue!

Mais il y a une forme pire encore de la paresse, une forme volontaire et consciente, j'allais presque dire sacramentelle, une adhésion, une application de l'âme au refus et au néant. C'est le *quiétisme*, spécialement sous la forme parfaite que l'Orient lui a donnée. L'homme n'est plus debout, il est assis, il a replié les jambes sous lui, et pareil à un pingouin, *il a mis les mains sous ses aisselles* (Prov., XIX, 24). — *Jusques à quand dormiras-tu? ô paresseux? quand t'éveilleras-tu de ton sommeil? Tu dormiras un peu, tu sommeilleras un petit peu, un petit peu tu coudras tes mains l'une à l'autre pour dormir à ton aise* (Prov., VI, 30). — *L'insensé entrelace ses doigts et il mange sa propre chair, disant : Mieux vaut le poing fermé avec le repos que les deux mains pleines avec labeur et affliction d'esprit* (Eccl., IV, 5-6). — Mais au contraire, nous dit l'Evangile (Luc, XII, 37), *heureux les serviteurs que le maître quand il viendra trouvera éveillés.* Car le commandement de Dieu est que nous l'aimions de *toutes nos forces* (Deuter.) (1).

Et voici venu enfin le moment redoutable où je mets le pied sur le suprême degré et où je dois essayer de balbutier quelque chose de *la Sagesse*, comme si jusqu'à présent il avait été question de

(1) *Stabat Mater juxta crucem. — Ambula coram Me et esto perfectus.* Gen., XVII, 1.

rien autre. Car la Sagesse, nous disent des textes nombreux, est *l'Intelligence et le Conseil et la Force et la Science et la Piété* et avant tout elle est la Crainte de Dieu. Toutes ces vertus, nous dit l'Ecriture (Sap., vii, 12), la Sagesse les précède, c'est elle qui marchait devant sans que nous le sussions et qui les amenait à sa suite. C'est elle qui introduit jusqu'à l'amitié de Dieu les hommes qui se sont rendus recommandables par les autres dons disciplinaires (Ibid., xiv). *Elle est antérieure à la lumière* (Ibid., xxix). *Elle atteint avec force de la fin jusqu'à la fin et dispose de tout avec suavité* (Ibid., viii). C'est *elle qui à travers les générations se transfère dans les âmes saintes et constitue les amis de Dieu et les prophètes* (Ibid., vii, 27). Mais comment oser parler d'elle-même telle qu'elle est en elle-même, comment essayer de l'atteindre au-delà de ces dons qu'elle laisse entre nos mains et qui lui servent comme de voile et de défense? Je suis comme la vieille prophétesse dont les lèvres tremblent sans qu'il en sorte aucune espèce de parole (I Reg., i, 13). Et ce qui en sortirait, si l'esprit, si le cœur, prenant tout à coup le commandement et balayant l'expression logique, réussissait à les faire vibrer, ce serait au-dessous du chant et porté comme sur l'aile du cri, notre diapason fondamental. Non pas un mot, non pas même une note ou un son, mais quelque chose de direct et d'irrésistible, une espèce de voie de fait, cette imprégnation profonde du souffle par l'âme qu'on appelle l'accent ou l'inflexion, l'appel irrésistible de Phèdre à Hippolyte, de Priam à Achille, — ou du larron sur la croix, de Madeleine à son Sauveur au matin de la Résurrection. C'est ce que veut dire Notre-Seigneur quand il nous déclare que *si nous ne devenons semblables à des petits*

enfants nous n'entrerons pas dans le Royaume des Cieux. Car la miséricorde divine peut résister à la prière, mais non pas au cri d'un cœur déchiré, à ce regard tout à coup qui l'atteint comme au défaut de la cuirasse, au plus tendre de sa Paternité.

Peut-être me ferai-je mieux comprendre si je prie le lecteur de conférer les deux éloges que l'on trouve de la Sagesse, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, l'un sous la plume de cet auteur inconnu, l'un des Septante peut-être, qui n'a pas craint de revêtir l'héritage de Salomon, l'autre de ce second des *Fils du Tonnerre* à qui le Seigneur a réservé une place à sa gauche. Ouvrons d'abord une fois de plus cet incomparable chapitre VII de la Sapience (XXI, 29) : *La Sagesse m'a instruit, qui est artiste de tout. En elle en effet est un esprit d'intelligence, saint, un, multiple, subtil, disert, agile, sans tache, certain, suave, aimant le bien, acéré, que rien n'arrête, bienfaisant, humain, bénin, stable, sûr, infaillible, ayant toute vertu, qui voit, et qui prenne tous les esprits. Plus que tous les mobiles elle est mobile, car elle atteint partout à cause de sa pureté. Car elle est la vapeur de la vertu de Dieu et une certaine émanation sincère de la charité du Dieu tout-puissant; et c'est pourquoi il n'encourt pas d'impureté en elle. Elle est la candeur de la lumière éternelle et le miroir de la majesté de Dieu et l'image de Sa bonté. Et comme elle est une, elle peut tout, et, permanant en elle-même, elle renouvelle tout. Dieu n'aime que celui-là qui habite avec la Sagesse. Elle est plus belle que le soleil, elle surpasse toute disposition des étoiles et par rapport à la lumière elle jouit de la priorité.* Et voyons maintenant ce que dit saint Jacques : *Cette sagesse qui est d'en haut, elle est premièrement pure* (ἁγνή), *et ensuite pacifique, modeste,*

conciliante, consentante aux biens, pleine de miséricorde et de bons fruits, ne jugeant pas, sans simulation. Et remarquons tout d'abord que l'apôtre comme le scribe met l'accent sur la pureté, mais ce qui n'était que pureté chez le prophète est devenu chasteté chez l'ami de Jésus. La vertu intellectuelle s'es transformée en une grâce morale. *Heureux ceux qu ont le cœur pur,* dit le Sermon sur la Montagne *parce qu'ils verront Dieu.* Pour premier témoin de ses œuvres, Il a voulu l'Immaculée Conception. Mais tandis que l'Alexandrin insiste sur le côté actif énergique, intelligent, de cette coopération, le parent et consanguin de Marie n'emploie que des épithètes pleines de suavité, d'humilité et de recueillement. *Voici la Servante du Seigneur.* Elle consent elle est entièrement persuadée, elle a compris, elle se donne dans la plénitude de sa sincérité, celle-là que la Litanie compare à une *lune parfaite.*

Et voici qu'à ce rosaire que le *frère de Jésus* a placé entre nos doigts, commencent à s'unir, comme le *pater* entre les *ave,* d'autres qu'un apôtre plus considérable encore vient nous fournir. C'est l'éloge de la Charité, tel que nous le trouvons dans saint Paul (I Cor., XIII) : *La Charité est patiente elle est bénigne, elle n'est pas envieuse ni vantarde ni enflée, ni ambitieuse : elle ne recherche pas ce qui est à elle, elle ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal elle ne se réjouit pas sur l'iniquité, mais dans son accord avec la vérité : elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout. La charité jamais n'est périmée, soit que les prophéties soient évacuées, soit que la science soit détruite. Car nous connaissons de partie et nous prophétisons de partie : mais quand viendra ce qui est parfait, alors sera évacué ce qui est de partie.*

Ainsi cette Sagesse élusive qui toujours nous précédait, cette fois nous en avons fait le tour, cette fois nous l'empêchons de passer, cette fois nous connaissons son véritable nom, et c'est la Charité, ou autrement l'*Amour. L'amour est de Dieu,* dit saint Jean (I Joan., IV, 7), et plus loin : *Dieu est Amour* (Ibid., XVI).

Dieu est amour, mais l'amour est action. Quelle action? celle même qui fait la vie de la Sainte Trinité et qui La constitue en autre chose qu'un enchevêtrement d'entités philosophiques. Dieu est père, Dieu est fils, Dieu est esprit : et l'esprit, c'est la respiration. Nous adorons un Dieu qui respire.

Il est dit aux premières lignes de la Genèse que Dieu insuffla dans les narines de l'homme qu'il venait de tirer de la terre *un spiracle de vie,* et puisque nous devons restituer à Dieu tout ce que nous avons reçu de Lui, c'est ce souffle, désormais incorporé à notre haleine, que nous Lui rendons en cette vie, hésitant et entrecoupé, par la prière, et que dans l'autre nous amorcerons face à face, si je peux dire, sur Ses lèvres et sur Ses poumons. Et telle est la Sagesse! tel est au-dessus de toutes les dispositions et opérations, cet acte pur et simple dont le chapitre VIII de notre traité dit qu'il est essentiellement un *contubernium Dei.* Et l'Apôtre ajoute pour nous faire mieux entendre : *Alors je connaîtrai comme je suis moi-même connu,* c'est-à-dire suivant le mode même qui sert à Dieu à me connaître. Quel mode? direct, celui de la création. Car Dieu dans Son essence est générateur et créateur, et l'homme dans son essence est généré et créature, Il réalise, de concert avec l'innombrable multitude de nos frères et de nos sœurs, une certaine intention particulière de l'Auteur, une certaine image de la perfec-

tion. Et cet esprit qu'il puisera à longs traits dans le sein du Père lui apportera non seulement la vie, cette vie dans la plénitude que l'Evangile nous promet, il lui apportera la lumière. Car que nous servirait la lumière, toute cette lumière, toute cette connaissance diffuse autour de nous, si nous ne la recevions également en nous, jusqu'au plus profond et au plus intime de notre âme et de notre chair glorifiées? *Car elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et une certaine émanation sincère de la clarté de Dieu, et, mobile, plus que rien de mobile, elle atteint partout à cause de sa pureté.* C'est la Sagesse qui lui a ouvert la voie, au jour qu'il a obéi à cet ordre de Dieu : *Dilate ta bouche et je la remplirai* (Ps. LXXX, 11). Tout jusqu'au fond de notre cœur devient à la fois lumineux et transparent (1).

Mais la lumière ne vient pas seule en nous, elle amène une compagne qui est la joie. La joie pour Dieu est d'être créateur, et la joie pour la créature est d'être créature, c'est-à-dire dans une soumission parfaite à la volonté divine et dans une intelligence parfaite de notre fin et de Son dessein sur nous, de respirer à pleins poumons l'Esprit-Saint et de nous faire nous-mêmes ce que Dieu nous demande que nous soyons, en un mot de vivre notre création. Nous avons été créés dans la nuit et dans le péché, mais voici qu'illuminés par cette bouffée vivifiante, nous nous refaisons tout entiers nous-mêmes dans la conscience et dans le son. Je me fais à l'image de mon créateur, je Lui fournis ce visage qu'Il me ré-

(1) *Le souffle de l'homme est une lampe divine qui investigue tous les secrets du ventre.* Prov., XX, 27. — *Quia mandatum est et lex lux.* Prov., VI, 23. — *Lucerna corporis tui et oculus tuus.* Matth., VI, 22. — *In lucerna mea illuminabis tenebras meas.* II Reg., XXII, 29.

clame à la fois et qu'Il me suggère, et en me faisant moi-même je « tire » (comme on *tire une traite*) sur toute la créature autour de moi. — Mystères si doux, miel si pur, qu'il faut nous contenter, comme Jonathas (I Reg., XIV, 27), de cette parcelle qu'il nous est permis de recueillir de temps en temps comme à l'extrémité d'un baguette, de cette goutte d'eau à l'extrémité du doigt de Lazare qui aurait suffi autour du Mauvais Riche à éteindre l'Enfer. Mais Dieu sait ce qui nous convient et la consigne apostolique est de *sapere ad sobrietatem*.

C'est cette joie essentielle de la créature, cette plénitude associée à cette défaillance, ce spasme de la génération, je veux dire cette joie d'être pleinement épousé, totalement créé et de créer en même temps dans une livraison passionnée de son nom et de sa racine, c'est celle sur qui l'Adversaire a mis la main depuis le jour du péché originel. Au lieu d'aller à l'amour à travers la joie, c'est à celle-ci seule que nous nous attachons, qui aussitôt perd son nom et prend celui de *plaisir*. Ce qui était destiné à la vie, nous l'employons à la délectation. Nous nous recueillons sur le moment et sur la jouissance. Telle est cette connaissance sapide de nous-mêmes, telle est cette exploitation jusqu'au tuf de notre propre capacité, tel est le couronnement du funeste Septénaire, dont le nom est *la Luxure. Heureuse la terre*, dit l'Ecclésiaste (X, 7), *dont les princes* (ou les principes) *se nourrissent pour la réfection et non pour la luxure*. En empruntant à la chair, nous devenons, contrairement au conseil de l'Apôtre (Rom., VIII, 12), *ses débiteurs*, et elle est notre créancière impitoyable et inextinguible. Nous avons allumé ce feu au milieu de nous qui nous dévore. *L'union béatifique*, ce *grand sacrement* du baiser entre Dieu et Son

Eglise, dont le mariage est l'image sainte et féconde, nous l'avons transformée en une prostitution, quan ce n'est pas en ce suprême désordre, le vice d Sodome, qui est l'aboutissement général du paga nisme et la matière d'un pacte hideux avec le dé mon. Nous sommes comme l'Enfant Prodigue qui demandé au Père de lui partager sa substance, d lui avancer son héritage, et qui le dissipe aussitô *vivendo luxuriose.*

Telle est la luxure charnelle, mais il y aussi un luxure spirituelle, celle que définit l'apôtre sain Jude quand il accuse *ceux qui transfèrent la grâc de Dieu en luxure.* Tel Judas le voleur qui utilisai pour son avantage personnel le dépôt qui lui avai été confié et l'argent de la bourse. Tels les simonia ques, et tels les hérétiques qui détournent les sen des Ecritures pour arroser leur désert. — Et comm le don de Sagesse est la consommation de la gamme ainsi la luxure, qui est une succion et un épuisemen de notre substance, est une aspiration à la fin. La fin du sage, comme Abraham et Moïse, est, nous di l'Eglise, *dans le baiser du Seigneur, in osculo Do mini* (1), ce baiser qu'humblement réclame la Sala mite. Mais la fin du maudit et de l'épuisé, c'est dan l'étreinte, j'allais dire dans l'épreinte suprême d Satan, qui est le Désespoir. Ces lèvres qui un momen ont touché celles du Christ, elles sont désormai scellées et l'âme éperdue pour s'enfuir se fraie une issue par en bas. Judas, nous dit l'Evangile, creva par *le milieu du ventre,* ce ventre qui servait d'aute au Dieu qu'il adorait.

(A suivre.)

PAUL CLAUDEL.

(1) *Accede ad me et da mihi osculum, fili mê.* Gen., XXVII, 26.

NOTES ET RÉFLEXIONS

La situation du Catholicisme aux États-Unis en 1936

D'année en année, la situation matérielle et morale du catholicisme aux États-Unis semble s'améliorer. Chaque fois que le voyageur revient, il est frappé par l'influence grandissante des masses catholiques aux États-Unis. Avec son immense population de vingt millions de catholiques, avec ses 123 diocèses et ses 18.152 églises ou chapelles, ses 28.300 prêtres et religieux, ses 172 séminaires, ses 237 universités et « collèges », ses 1514 écoles paroissiales (2.280.000 élèves), le catholicisme américain représente un bloc dont la solidité et le poids constituent une des pierres angulaires du catholicisme mondial.

Le fait le plus intéressant peut-être pour un catholique d'Europe, c'est de voir la prudence et la force avec lesquelles le catholicisme américain sait tirer parti des circonstances dans lesquelles il se trouve. Dans la grande république fédérale, où depuis 1776 la tolérance est plus qu'un mot, où elle est devenue une tradition nationale, après avoir été en quelque sorte imposée par l'esprit politique, par les nécessités de l'alliance française et par les sages conseils de Louis XVI, dans un monde où toutes les religions jouissaient d'une pleine liberté et où chacune finissait par être jugée selon ses mérites sociaux, le catholicisme, grâce à sa hiérarchie, grâce à sa discipline, grâce à la foi ardente qui n'a cessé d'animer ses fidèles

et au zèle d'un clergé véritablement doué de facultés organisatrices, le catholicisme a réussi, en un siècle et demi, à prendre la première place dans la vie religieuse du pays.

A l'heure actuelle, et depuis environ quinze ans, l'un des principaux éléments de la puissance sociale du catholicisme et de l'efficacité de sa propagande, c'est la belle organisation connue sous le nom du « Catholic Welfare Board » fondé en 1919. Ce centre permanent des activités sociales, politiques, intellectuelles et morales du catholicisme américain est installé, comme il convient, dans la capitale même du pays (1312, Massachusetts Avenue, à Washington). Il sert de bureau à l'assemblée des évêques américains qui, tous les automnes, s'y retrouvent pour étudier les problèmes urgents et décider l'attitude à prendre sur les points principaux. C'est une émanation directe de cette réunion annuelle des évêques qui en choisissent les directeurs, en contrôlent les directives et en vérifient les comptes.

Dans cette grande maison de Washington, outre le bureau du directeur, se trouvent sept organisations coordonnées, dont la plus importante est la Section de l'Action sociale, avec son bureau de renseignements et ses registres inappréciables. Par elle, toutes les principales œuvres catholiques américaines sont en rapport les unes avec les autres, peuvent ménager leur collaboration et prendre des initiatives communes ; grâce à elle, les problèmes les plus urgents sont étudiés et analysés pour le public catholique qui y trouve un grand nombre de brochures à sa disposition. Uu bureau d'études légales permet de suivre de très près ce qui se fait au Congrès, de mettre tout de suite en garde les catholiques contre les mesures qui les menaceraient, ou de leur permettre de profiter sans retard des lois qui peuvent les intéresser. Grâce à ce bureau, les membres du Congrès sont également tenus au courant de l'attitude que prendront les masses catholiques et la hiérarchie à l'égard de la légis-

lation. Enfin, un service de presse, qui reçoit des dépêches du monde entier et qui dessert quatre fois par semaine des journaux quotidiens ou hebdomadaires de dix-sept pays différents, dans toutes les parties de l'univers, fournit à la presse catholique un moyen de recevoir des nouvelles qui soient vraiment catholiques d'esprit.

En face d'un protestantisme divisé, où la multiplicité des sectes jette le trouble, tandis que les deux courants contradictoires, celui qui pousse les âmes vers le ritualisme, et celui qui pousse les esprits vers le radicalisme, créent un antagonisme violent, le catholicisme est capable de donner au peuple américain l'exemple de l'unité et de la discipline et d'une action sociale régulière autant que suivie. Il doit à cette situation privilégiée d'avoir pu lancer la campagne contre l'immoralité du cinéma qui, depuis un an, a été poursuivie d'une façon régulière et a donné des résultats dont les beaux films sentimentaux et décents, comme *Anne of Green Gable* et *Jane Adams,* sont les témoignages les plus clairs. Il a même pu, depuis quelques mois, contre-attaquer le communisme et lancer dans les masses une vaillante petite revue, qui suscite à l'heure actuelle un intérêt aigu. Dans ces conditions, l'étranger est surtout frappé de tous les biens dont le catholicisme américain peut remercier le ciel. Mais il serait, par ailleurs, aussi naïf qu'inexact de ne point discerner les difficultés et les dangers qui se trouvent encore aujourd'hui sur sa route. Le plus grave est sans doute la hantise et la souffrance que représente pour tous les catholiques du Nouveau Monde, et plus particulièrement pour ceux des États-Unis, la persécution religieuse qui n'a pas cessé au Mexique et qui n'a perdu un peu de sa violence que pour devenir plus systématique et plus perfide. La déchristianisation à laquelle procède le gouvernement mexicain, et que décrit dans un volume d'une extraordinaire puissance Mgr Welley (1), évêque actuel

(1) *Blood Drenched Atars.* Nouvelle édition, 1935.

d'Omaha, est un spectacle aussi affligeant pour les catho liques américains que pour les chrétiens d'Europe la per sécution russe. L'indignation est si grande parmi les catholiques américains qu'un groupe d'entre eux vien récemment de demander au Président Roosevelt s'il n'y avait pas un moyen de mettre fin à tant de barbarie Dans des termes courtois, mais non dépourvus d'une certaine sécheresse, le Président leur a répondu que le gouvernement des États-Unis ne pouvait rien faire. E bien que Franklin Roosevelt ait saisi cette occasion pou proclamer hautement sa désapprobation de toute persé cution religieuse, la réponse a laissé la masse des catho liques déçus et affligés. Un sentiment de plus en plus ne se répand chez les catholiques d'outre-mer, que M. Roo sevelt, à force de pratiquer un libéralisme universel, s'es engagé dans des relations et s'est trouvé dans des com- pagnies qui ne peuvent que nuire ; le traité avec les So- viets, la cordialité à l'égard du Mexique, forment un étrange contraste avec l'animosité non cachée que le gouvernement de Washington a témoignée à Mussolini.

Le problème italien n'a pas été sans causer des préoc- cupations à la hiérarchie et aux laïques américains. La masse du peuple américain désapprouve d'une façon for- melle et même brutale la guerre d'Éthiopie. Les groupes d'Italiens sont trop dispersés et trop peu nombreux par rapport à l'ensemble de la population pour pouvoir réa- gir utilement. Le seul sentiment qui retient les États- Unis et les empêche de prendre activement part au con- flit entre l'Angleterre et l'Italie, c'est la volonté formelle des dirigeants de ne se mêler à rien d'européen, et l'anti- pathie profonde des masses contre la Ligue des Nations. Mais les clergés protestants, presque tous épris de la Ligue des Nations, ont saisi cette occasion pour faire non seulement à Mussolini, mais même au Saint-Siège, une guerre qui n'a pas été sans répandre une atmosphère désagréable. Les catholiques américains se trouvent donc là mis en position défensive, et ils souffrent, sans pouvoir

y porter remède, de l'impopularité dont jouissent la civilisation italienne, l'esprit latin et le catholicisme à travers tout le monde anglo-saxon (1).

A vrai dire, cette situation embarrassante n'influe pas sur la vie des paroisses ni même sur l'évangélisation des fidèles, mais elle diminue pour l'instant la puissance de rayonnement du catholicisme américain.

Elle est une préoccupation immédiate. A côté d'elle, une autre préoccupation plus grave mais moins pressante a pénétré l'esprit des chefs catholiques. Les catholiques américains, soit Irlandais, Italiens, Polonais, Allemands, sont d'ordinaire fixés dans les grandes villes. Or, à l'heure actuelle, la population des grandes villes a tendance à avoir de moins en moins d'enfants. Avec l'arrêt total de l'immigration et cette diminution de la natalité dans les villes, le catholicisme américain est menacé d'une période de stagnation ou même de recul. Cette force intérieure qui l'a entraîné triomphalement par-dessus tant d'obstacles, à travers tant de difficultés, risque de se voir entravée d'une façon sérieuse. Il n'y a point là de danger urgent, mais il y a une menace assez grave pour l'avenir.

Dans l'ensemble, la situation présente du catholicisme américain est celle d'une Église qui, après avoir obtenu des résultats merveilleux, est arrivé à une sorte de palier. L'avenir ne lui donnera sans doute point de victoires aussi faciles et aussi brillantes que le passé, mais le passé lui est une garantie qu'il peut regarder l'avenir avec l'audace paisible des apôtres que soutiennent la foi et la grâce.

Bernard Fay,
Professeur au Collège de France.

(1) Voir Article des B. I. 1936, dans le *Commonweal*.

Sur les routes du bonheur

Il n'est pas trop tard encore pour parler de cet ouvrage (1) que l'Académie a honoré d'un prix Montyon en 1935, et dont les Éditions Spes annoncent une réédition pour 1936. Le R. P. Dieux s'est proposé de présenter le Catholicisme aux hommes d'aujourd'hui, de faire une apologétique adaptée à notre temps. La méthode employée consiste à « partir de ceux qu'on veut atteindre », mais en les obligeant tous à prendre conscience d'eux-mêmes, afin qu'ils découvrent loyalement l'intention foncière et permanente qui donne un sens à leur vie. Celle-ci apparaît alors identique en tous les hommes, et déterminée par le besoin et la recherche du bonheur.

Mais faudra-t-il définir le bonheur, échafauder des thèses et des théories ? Non, car le public y répugne et le temps lui manque. Ce qui importe davantage, c'est de vivre de telle sorte qu'on soit heureux en soi-même et dans la société. Si donc une doctrine éclaire, harmonise, libère et soulève l'homme jusqu'à la pleine possession de la paix, et transforme sa vie errante et incertaine en une marche prudente vers la lumière et la sécurité, cette doctrine de vie est bonne et salutaire. Toute autre qui s'affirme incapable de pacifier l'homme et de stabiliser la société, est mauvaise et illusoire. Matérialistes, spiritualistes, jouisseurs comparaissent alors; on leur fait la partie belle, mais leur impuissance se manifeste et on les convainc de leur malheur.

Puis, quand vient l'heure de présenter le Christianisme à ceux que tout le reste a déçus, nous assistons à la révélation du Christ dans sa personne, dans son Évangile, dans son Église et ses saints, dans sa grâce, qui ne laisse pas d'être frappante pour les chrétiens eux-mêmes.

(1) R. P. Marie-André Dieux, de l'Oratoire, *Sur les routes du bonheur. Une mission en cinquante sermons. Radio-Paris, 1931-1934* Spes, 2 vol. Prix : 20 francs.

Pour cela, avec une sympathie compréhensive et vigoureuse, des preuves de fait, des raisons claires et directes, des objurgations pressantes, des enthousiasmes révélateurs, qui mettent un homme aux prises avec autant d'hommes, ses frères, dans une lutte passionnée et savante, comme serait celle d'un médecin qui, de toute son énergie, voudrait arracher à la mort un enfant bien-aimé : un médecin qui découvre en lui les germes de la même maladie, qui les étudie et les sent, mais qui, ne repoussant aucun malade, montre à tous comment on guérit.

D'où cette allure franche et convaincante du discours, où le respect des autres et la conviction personnelle s'allient à un rigoureux esprit scientifique, pour donner à cette œuvre « humaine », dont l'enjeu est le bonheur vrai, l'apparence et le ton d'une chasse gigantesque. Saint Augustin et Pascal ne sont pas loin. Ils affleurent parfois, mais on les devine partout. Ici, comme chez eux, le lieu où s'élabore, avec une nouvelle figure, cette ancienne et splendide apologétique, c'est ce cœur humain, plus innombrable qu'on ne saurait le dire, mais dont les appels sont clairement entendus de tous les hommes sincères. Il nous semble que ces cinquante sermons, d'une lecture facile et attrayante, où le souffle oratoire ne fait pas défaut, constituent un précieux instrument entre les mains du clergé et des fidèles, et demeurent une œuvre largement ouverte à tous ceux qui veulent réfléchir sur leur vie.

M. Gasnier, O. P.

A TRAVERS LES REVUES

Chrétiens et incroyants

C'est un sujet d'actualité et d'importance que la possibilité de collaboration entre chrétiens et incroyants, car il ne nous est plus désormais possible de refuser pareilles rencontres : elles s'imposent tous les jours, et, qu'on le veuille ou non, notre vie quotidienne en est faite. Aussi importe-t-il d'y voir clair.

Le mérite de la solution que nous propose **Esprit** dans ses *Lignes de positions* est de n'être pas donnée à priori, mais de venir comme le fruit d'une expérience et d'un travail en commun : à les connaître, et même à les étudier, nous ne trouverons que bénéfice.

Le point de vue du chrétien

Le chrétien se refusera, nous dit-on, à adhérer « soit à une conception *matérialiste* de l'Église qui la réduise à son utilité ou à sa perfection humaine, soit à une conception *idéaliste* qui rejette sa réalité spirituelle dans une essence abstraite ou dans un ordre invisible ». Notre Église est une Église incarnée. Et c'est pourquoi, si « son objet propre est le rayonnement temporel du Royaume de Dieu », nous n'oublierons pas que ses membres, *les chrétiens*, ont à organiser la culture et la civilisation humaines « dans un ordre distinct du Royaume de Dieu, mais subordonné à lui... Ce second étage n'est point *séparé* du premier, mais il en est *distinct*, il a ses voies propres, la liberté du jugement s'y exerce, y introduit l'expérience, l'erreur et la faute : c'est le domaine propre des collaborations possibles entre croyants et incroyants ».

Mais, dira-t-on, pourquoi les chrétiens ne s'organiseraient-ils pas entre eux? Ne sont-ils pas forts par eux-mêmes? Quel besoin d'appeler à l'aide ceux qui ne partagent pas notre foi? Cette collaboration est pourtant nécessaire, et en voici les raisons :

a) La première raison est une raison d'urgence humaine. Des milliers d'hommes meurent de faim par l'effet d'un régime économique immoral et périmé. Des millions d'hommes se déshumanisent sous l'écrasement de cette misère... Or les chrétiens à eux seuls... ne sont pas assez puissants contre la citadelle d'oppression qui est installée sur le monde moderne.

b) Il faut aller plus loin... Les plus urgentes revendications chrétiennes : respect de la personne, justice sociale, déviées, parfois défigurées, mais brûlant les cœurs jusqu'au martyre, semblent souvent devenues le monopole de partis plus ou moins violemment anti-chrétiens. En face, l'indignité de chrétiens défigure le christianisme (c'est nous qui mettons DE, *Esprit* avait mis DES : notre expression nous semble plus juste. Péguy, cher à *Esprit*, disait lui-même — voyez le cahier adressé à Fernand Laudet — qu'il y a de grandes fidélités chrétiennes à notre époque...), tel est l'emmêlement des causes ou des principes justes avec les préjugés inconscients de classe, d'intérêt, de parti, les entêtements historiques, les traditions de famille et les fantômes de l'imagination que les mots mêmes divorcent d'avec les actes et les actes d'avec les principes.

Dans ces conditions, ce n'est pas quelque libéralisme doctrinal, mais l'amour même de la vérité démembrée qui fait un devoir aux chrétiens de s'atteler les premiers au travail nécessaire de dissociation et de rassemblement.

Modalités de cette collaboration

Disons d'un mot qu'une telle collaboration ne saurait toucher en aucune façon ce qui concerne directement le royaume de Dieu, ou qui lui est relié trop intimement. Précisons donc que ce que les chrétiens apportent *en tant que chrétiens*, évoquant ainsi une distinction que nos lecteurs connaissent bien et que nous devons à Jacques Maritain.

En tant que de chrétiens, les croyants apportent d'abord un examen de conscience, non pas, assurément, du contenu de la foi, qu'ils n'ont qu'à recevoir et non pas à juger, mais « *des mœurs du monde chrétien* considéré dans sa réalité sociologique ». Il ne suffit pas cependant de critiquer, et à

cette *pars destruans* s'ajoute « un *rappel des exigences fon-cières de l'attitude chrétienne en matière temporelle* ». Ceci demande à être entendu.

Nous n'évoquons pas ici cette mauvaise habitude qu'ont souvent les chrétiens d'échapper à l'étude directe des problèmes par de vagues considérations morales qui relèvent d'un idéalisme plus ou moins encombré d'éloquence, et n'ont *prise* ni sur la réalité spirituelle, ni sur la réalité matérielle.

Il s'agit, en effet, d'une collaboration très précise que l'on peut résumer en trois apports substantiels : 1° « l'orienta-tion que donne à l'action la vie chrétienne vigoureusement comprise »; 2° le rappel des « notions ou perspectives propres que le christianisme a pu dégager » et qui se sont ces der-niers temps par trop affadies; 3° la transfiguration qu'ap-porte aux buts communs poursuivis par les chrétiens et les incroyants le fait de la révélation. — On voit qu'il s'agit ici d'une recherche exigeant à la fois toute la rigueur de la science et tout le désintéressement d'une vie engagée : ces précisions d'ordre proprement théologique, demanderont aux chrétiens un effort ardu d'intelligence et de volonté, de foi et de charité, sans oublier l'espérance.

Enfin, il importe que les chrétiens « offrent une *présence attentive et généreuse à tout ce qui naît dans le monde* ». Et ceci nous semble particulièrement important. Avoir la foi ne dispense pas de s'enquérir sans cesse des changements imprévisibles de la vie, de ses progrès et de ses reculs.

Cessons d'identifier la fidélité à l'éternel avec le conservatisme et le sentiment de sa nouveauté perpétuelle avec on ne sait quel sno-bisme dévot. L'univers temporel chrétien s'oppose radicalement aux perspectives immobiles de l'hellénisme ou de certain idéalisme en ce qu'il est noué sur une Histoire irréversible de l'Humanité et de chaque personne, ayant à sa clef un Dieu historique et incarné. Rien ne lui est plus contraire, s'appelât-il spiritualisme, qu'un cer-tain mépris des conditions matérielles, de l'Histoire même...

Témoins de l'Incarnation, les chrétiens ont, de ce fait, la mission de rappeler au monde son authentique histoire. L'œuvre d'un Bossuet et celle d'un Claudel sont assez signi-ficatives à ce sujet. Mais que cela ne nous fasse pas oublier nos limites, car « des principes chrétiens à leur incarnation historique il n'y a pas une filiation linéaire et nécessitante »

Dans la solution immédiatement applicable à la construction de la cité, nous perdons tout privilège, car entre l'Esprit qui nous anime et la réalisation concrète sont intervenus, de biais en quelque sorte, des jugements techniques qui ne relèvent que de la critique, de la raison naturelle, et des passions, des instincts, des intérêts qu'il importe de reconnaître avec franchise pour ce qu'ils sont.

Ainsi est précisé clairement ce que le chrétien apporte, et ce qu'il ne peut, en aucune façon, prétendre donner.

La collaboration

Son Esprit :

Elle suppose... de l'incroyant, qu'il reconnaisse le chrétien capable comme tout autre de mener œuvre positive sans trahir ni sa foi ni l'honnêteté scientifique. Du chrétien, qu'il ne s'estime pas destiné à un confort spécial, favorisé en matière de recherche positive de clartés privilégiées, dispensé de gagner, comme tout homme, son pain et sa recherche à la sueur de son front.

Son contenu :

L'établissement non point d'une philosophie commune (puisque la foi n'est pas la même), mais « de certains *éléments communs* de philosophies *parallèles* », — la critique du désordre établi (capitalisme, étatisme), — « le discernement des réalités historiques essentielles de l'époque », — « la recherche des solutions », — « les problèmes tactiques de réalisation ».

Ses limites :

Il nous suffit de recopier ici les axiomes placés en tête des paragraphes (axiomes soulignés dans le texte) :

Le chrétien ne peut collaborer avec n'importe quel incroyant. — Au sein même des collaborations possibles, le chrétien garde une certaine indépendance foncière. — Ses collaborations temporelles n'entraînent jamais la diminution ou l'effacement de ses valeurs propres. — Les chrétiens qui collaborent ainsi à un rassemblement temporel n'y inféodent pas les principes de leur foi. — Par suite ce rassemblement (*Esprit*) ne prétend pas être le seul auquel un chré-

tien puisse adhérer. (Appliquant ce dernier principe à tout groupement possible, nous dirions à notre tour : aucun rassemblement ne peut prétendre être le seul auquel un chrétien puisse adhérer.)

En un mot, échappant aux deux dangers de semblables rencontres : le totalitarisme et le libéralisme, qui méconnaîtraient soit la liberté, soit la vérité de la foi, « la collaboration pluraliste laisse ouvert le prolongement, l'accomplissement, voire l'éclairage dans la masse des positions communes ».

Ainsi s'achève l'exposé d'Emmanuel Mounier, fruit d'une patiente expérience. Point n'est besoin que nous apportions dès aujourd'hui une critique achevée de cette « ligne de position ». Nous reviendrons souvent sur ce grave problème. Qu'il nous suffise de dire que nous souscrivons volontiers — pour l'instant — à ce que nous avons transcrit. S'il nous fallait résumer d'un mot l'attitude que les chrétiens doivent prendre dans ces collaborations nécessaires, nous leur demanderions de toujours s'inspirer de ce fait que leur foi est une adhésion à la Vérité. Et par là, ils s'engagent à une fidélité absolue à l'enseignement de l'Église qui ne peut se tromper : ils ne peuvent renoncer à aucun de ses articles, ni l'amoindrir en aucune façon, même sous la pression du plus grave des conflits. Mais en se disant disciples de la Vérité, les croyants s'engagent ainsi vis-à-vis des incroyants : ils ne doivent jamais oublier, en effet, que la vérité s'acquiert lentement et péniblement, que Dieu nous enseigne non seulement par la révélation à laquelle adhère notre foi, mais par l'expérience et les certitudes que découvre notre intelligence, — et que l'on renie, en fait, la Vérité chaque fois que l'on se refuse d'en reconnaître le plus humble reflet.

Ajoutons enfin une précision qu'**Esprit** n'a pas dite — et qu'il n'avait pas à dire. Si nous voulons collaborer avec des incroyants, en conservant en même temps la fermeté d'une foi assurée et l'ouverture d'une intelligence libre, *il est requis* que les chrétiens se regroupent également entre eux, non point pour édifier la cité temporelle, mais pour construire et continuer l'Église : *dans cette union seule, ils pourront entretenir l'esprit qui leur a été confié*. Telle est la tâche de l'Action catholique. Telle est l'œuvre urgente que nous ne cesserons pas de rappeler.

RUSSIE ET CHRÉTIENTÉ

J. DANZAS. *« Sous le drapeau du marxisme ». — La pensée philosophique en U.R.S.S.*

Singulière destinée que celle de la pensée philosophique sous la dictature du Parti ! Exercice d'équilibre sur la corde raide entre deux abîmes également redoutés : le déterminisme, fruit fatal de la fidélité aux principes du matérialisme — et l' « idéalisme », seul capable, en fin de compte, de justifier les variations mêmes de la « ligne générale ». Triste bilan que celui que nous offre l'organe officiel de l' « orthodoxie » marxiste.

A. HUBATZEK, O. P. *Le problème du « modus vivendi » de l'Eglise de l'émigration russe.*

« La dissension survenue entre les évêques russes de l'émigration, et que la récente assemblée de Karlovitz avait pour but de réduire, aurait-elle eu pour effet de mettre à nu le défaut fondamental de leur organisation ecclésiastique ? »

Quelques livres sur la Russie.

DOCUMENTS

Les études scientifiques et l'instruction supérieure en U.R.S.S.

Sous le drapeau du marxisme

La pensée philosophique en U.R.S.S.

Sous le drapeau du marxisme, — c'est le titre de la revue bimestrielle publiée à Moscou depuis quinze ans et destinée à veiller à la pureté de l'esprit marxiste-léniniste dans le développement ultérieur de la pensée philosophique. Inutile de dire que cette publication est revêtue d'un caractère officiel. Elle est éditée par « L'Édition du Comité Central du Parti Communiste », qui publie aussi le quotidien *Pravda*. Ce dernier exprime le point de vue du Parti dirigeant sur tous les événements et toutes les questions du jour. De même, la revue bimestrielle intitulée *Sous le drapeau du marxisme* (*Pod znamenem marxisma*, par abréviation *P.Z.M.*) doit formuler les opinions obligatoires pour tout membre du Parti à l'égard de toutes les questions de philosophie, histoire, sociologie, théories économiques, hypothèses scientifiques, etc. La plupart de ces questions sont étudiées dans des publications spéciales, mais la revue *P. Z. M.* (nous nous permettrons d'user ici de cette abréviation) doit les résumer en les éclairant au point de vue de l'orthodoxie léniniste et en leur donnant la base philosophique jugée indispensable.

De prime abord, on pourrait s'étonner de voir un gouvernement qui a tant d'autres soucis se préoccuper de

questions philosophiques jusqu'à s'astreindre à diriger minutieusement toute discussion sur ce sujet. On s'imagine volontiers qu'un régime qui fait profession de matérialisme et d'athéisme militant ne peut avoir que du dédain pour toute spéculation philosophique. Rien n'est moins vrai. Ceux qui pensent ainsi se placent au point de vue occidental : la mentalité européenne ne s'est pas encore assez affranchie de l'esprit positiviste qui, au XIXe siècle, considérait toute métaphysique comme un jeu stérile de la pensée. Mais il ne faut pas oublier que la lutte contre le christianisme, au XVIIIe siècle, porta le nom de « philosophie », et l'était, en effet, en tant qu'il s'agissait de substituer à la conception chrétienne du monde une autre idéologie basée sur le matérialisme.

En Russie, la pensée du « parti occidental », insurgée contre le sentiment religieux national dès la première moitié du XIXe siècle, s'imprégna d'abord de cette philosophie matérialiste venue de France, mais tomba ensuite sous l'influence du positivisme scientifique allemand : Vogt, Büchner, Moleschott, Feuerbach furent les idoles de la jeunesse révolutionnaire et de ses chefs, tandis que les partis plus modérés se rallièrent à l'idéalisme philosophique allemand et surtout à Hegel. Le marxisme apparut ensuite comme une synthèse qui conciliait la dialectique hégélienne avec le matérialisme considéré comme l'arme indispensable du mouvement révolutionnaire. Ce fut le secret de son succès. Les anciens « nihilistes » se rangèrent sous le drapeau de Lénine avec la ferme conviction qu'ils n'avaient aucune concession à faire sur le terrain du positivisme ; d'autre part, ceux qui répugnaient au positivisme brutal voyaient dans le marxisme des survivances hégéliennes assez fortes pour donner l'espoir d'un accord avec d'irréductibles aspirations idéalistes. Ce fut donc une sorte de compromis dans le domaine philoso-

phique qui permit l'alliance de tous les partis révolutionnaires pour la grande offensive finale. Sans ce compromis, l'alliance en question n'aurait jamais pu avoir lieu, car l'esprit russe est trop porté aux spéculations philosophiques pour s'en affranchir même au plus fort de la lutte sur les questions sociales. Il ne s'agissait pas seulement de satisfaire les revendications des déshérités, mais aussi de rebâtir une vie nouvelle.

Tant que cette lutte absorba toutes les forces des révolutionnaires marxistes, les discussions philosophiques semblèrent reléguées au deuxième plan. Mais aussitôt que les vainqueurs d'Octobre tentèrent d'appliquer leurs doctrines, les dissensions dans le Parti prirent immédiatement l'allure d'une discussion sur les questions de principes, et les théories diverses sur les voies ultérieures de la révolution sociale se trouvèrent étroitement reliées à des concepts plus étendus, tels que celui de la marche générale de l'humanité, du sens de la vie, de son origine, de la situation de l'homme dans la nature, etc. Du moins, c'est sous cet aspect que Lénine et ses disciples présentaient les luttes intérieures du parti. Quel que fût l'objet de la discussion, même sur des questions d'ordre pratique telles que la réforme de l'organisation syndicale ou la production de machines agricoles, — on ramenait tout à des points de doctrine fondamentale, et les adversaires politiques étaient accusés avant tout de fausser cette doctrine. Le marxisme était considéré comme une philosophie dogmatique qui devait donner la clef de tous les problèmes sociaux autant que de toutes les énigmes de l'univers.

Dans ces conditions, il était nécessaire de définir exactement cette doctrine, restée jusque-là très vague. Les œuvres de Marx et d'Engels, considérées comme la Bible du marxisme, ne donnaient pas réponse à tout, et d'ail-

leurs leurs ouvrages, remplis de polémique avec les penseurs allemands de leur temps, étaient trop peu adaptés aux besoins de la vie nouvelle qui s'élaborait en Russie. La querelle politique de la IIe et de la IIIe Internationale prouvait assez que le marxisme prêtait à des interprétations fort différentes, même dans son application pratique. A plus forte raison voyait-on les divergences s'accentuer quand il s'agissait de déterminer les bases de la nouvelle conception de vie qu'on voulait inculquer aux constructeurs de la cité future. Le marxisme russe, en tant que doctrine révolutionnaire, avait absorbé trop d'éléments disparates, depuis l'anarchisme philosophique d'un Bakounine jusqu'au matérialisme étroit des anciens positivistes russes. C'est ce matérialisme qui sembla d'abord prévaloir, mais on y flaira bientôt un danger : le matérialisme ainsi compris, étayé sur la conception marxiste de la prévalence des conditions matérielles dans la formation de la mentalité, conduisait inévitablement au déterminisme. Or, le déterminisme ne pouvait s'accorder avec une doctrine qui prétend affranchir l'humanité non seulement en changeant toute la structure de la société, mais aussi en dominant les lois de la nature et en asservissant cette dernière à la volonté créatrice de l'homme.

Il y aurait une curieuse étude à faire sur cette antinomie irréductible qui surgit dans tout système matérialiste poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Tant que ces systèmes restent dans le domaine des spéculations philosophiques abstraites, l'antinomie essentielle peut être envisagée avec calme, mais elle devient un problème douloureux aussitôt que la pensée philosophique quitte le domaine des abstractions pour s'imposer à la vie réelle. C'est ce qui arriva au marxisme. Il est facile de retracer chez Marx lui-même des contradictions évidentes entre

son appel à la révolution sociale (c'est-à-dire à un effort de volonté pour briser les liens des conditions économiques) et sa doctrine sur l'omnipotence de ces conditions dans la formation de la mentalité humaine. Mais chez Marx l'homme d'études prédominait sur l'homme d'action, et ses contradictions restaient, après tout, dans le domaine théorique. Chez Lénine, au contraire, c'était l'action révolutionnaire qui était au premier plan, et la théorie marxiste qui devait l'étayer subit de ce fait l'influence des nécessités de la lutte : ne s'agissait-il pas de détruire non seulement toutes les formes sociales du passé, mais aussi ses vestiges idéologiques, pour créer de toutes pièces une humanité nouvelle? C'était battre en brèche le déterminisme philosophique.

Lénine lui-même n'a jamais expliqué clairement (et pour cause!) sa pensée à ce sujet. Il lui était arrivé de dire qu'un certain idéalisme lui était « plus proche qu'un matérialisme stupide »; il avait essayé de formuler une théorie brumeuse de la pensée consciente envisagée non pas comme un simple produit direct de la matière, selon la conception vulgaire, mais comme un « épiphénomène » capable de se dégager de la matière pour la dominer. Mais la lutte à outrance qu'il avait engagée contre toute l'idéologie du passé l'entraînait bien loin dans le camp des matérialistes intransigeants, et il s'y plaça au premier rang, tant dans sa polémique contre « l'empiriocriticisme » de Mach (c'est du reste son seul ouvrage philosophique), que dans un article virulent (« La signification du matérialisme militant ») qu'il fit paraître dans un des premiers numéros de la revue *Sous le drapeau du marxisme.*

Cette revue était donc destinée à devenir la citadelle de la doctrine matérialiste menacée par l'hydre de la réaction idéaliste, et l'impulsion donnée par l'article de Lénine l'orientait vers les traditions du positivisme nihi-

liste. Parmi d'autres articles publiés par elle en cette première année de son existence, celui du « camarade » Minine, intitulé « La philosophie par-dessus bord », eut un certain retentissement. L'auteur y exigeait l'abandon du terme même de philosophie, ce mot n'ayant plus de sens pour une pensée bien ancrée dans les sciences naturelles ; toute philosophie « devait être jetée par-dessus bord à la suite de la religion ».

Pourtant, cette tendance au matérialisme brutal n'eut pas le dessus dans la ligne générale de la revue *P. Z. M.* Bien au contraire, on vit bientôt cette revue s'engager dans une longue controverse avec les naturalistes-matérialistes et dénoncer l'étroitesse de leur conception *mécaniste* de la nature, l'incompatibilité de cette conception avec l'idée des forces créatrices mises en jeu par la volonté humaine. Les mécanistes ripostaient en accusant les dirigeants de la *P. Z. M.*, et en particulier leur chef, Déborine, de dépasser Marx et de se replonger dans la dialectique idéaliste de Hegel. Nous ne suivrons pas ici tous les détails de cette controverse, d'autant plus fastidieuse que les deux partis s'acharnaient à s'appuyer sur des textes de Marx, d'Engels ou de Lénine. Car le trait caractéristique de tout le mouvement philosophique soviétique est la soumission complète aux grands maîtres du marxisme : tout effort de pensée doit se borner à l'interprétation de leurs idées, à l'application de ces interprétations aux problèmes nouveaux. Toute discussion doit aboutir à un *ipse dixit* décisif. Et comme il ne s'agit pas de formules dogmatiques bien définies, mais d'idées répandues parfois au hasard ou dans le feu de la polémique, il est toujours facile de trouver chez l'un des trois « maîtres » quelque phrase susceptible d'être interprétée dans le sens désiré. Aussi la bataille à coup de textes aurait-elle fini par lasser sans trouver d'issue, si elle était

restée dans le domaine des abstractions. Mais il s'agissait de donner des formules concrètes pour la construction de la mentalité nouvelle et pour toute « l'édification socialiste ». Lénine n'avait-il pas dit que le pire défaut de toute la philosophie avant Marx avait été de séparer la théorie de la pratique? Et à tous les problèmes idéologiques posés par la vie (tels que celui d'appliquer la théorie de la dictature du prolétariat à un pays où il n'y avait presque pas de prolétariat, celui de concilier la toute-puissance du facteur économique avec la nécessité de changer radicalement la mentalité du paysan sans l'enlever à son milieu, et bien d'autres encore plus ardus, mais tous faits pour souligner le rôle de la volonté humaine en dépit des obstacles matériels), — à tous ces problèmes d'ordre pratique venait s'ajouter celui que posait le nouvel essor des sciences naturelles. L'ancien positivisme était basé sur les conceptions scientifiques du XIXe siècle; à présent Déborine et ses partisans avaient beau jeu pour railler les mécanistes désemparés devant les nouvelles découvertes dans le domaine de la physique, devant la théorie de la relativité, devant les nouvelles hypothèses cosmogoniques et le mouvement de retour au concept philosophique du dynamisme primordial. Les mécanistes se trouvèrent en mauvaise posture. Une « Conférence des institutions scientifiques lénino-marxistes », qui eut lieu à Moscou en 1929, se prononça, sur le rapport de Déborine, pour une condamnation formelle des conceptions « mécanicistes ». C'était donc la victoire complète de la « ligne générale philosophique » représentée par la *P.Z.M.* sous la direction de Déborine.

Mais s'il était facile de trouver des arguments décisifs contre le « mécanicisme », il était plus malaisé d'établir les formules d'un matérialisme mitigé, régi par les lois de la « dialectique matérialiste », qui devait être définie elle-

même. Dans cette éternelle discussion, où des questions d'ordre philosophique étaient toujours mêlées aux considérations pratiques touchant les problèmes de l'industrialisation ou de la collectivisation des campagnes, il était difficile de ne pas errer. Les adversaires de Déborine et de son école purent bientôt le dénoncer comme coupable de mollesse dans la question de la lutte antireligieuse; on l'accabla sous des accusations d'idéalisme latent, on fit remarquer qu'il s'appuyait volontiers sur des citations de Plekhanov (l'ancêtre du marxisme russe), tandis que Lénine avait vigoureusement combattu Plekhanov. La bataille philosophique reprit de plus belle, mais cette fois elle aboutit à la défaite simultanée des deux adversaires. Ce fut le Comité Central du Parti communiste qui se chargea de trancher la question en désavouant tant les mécanistes que les « déborinistes ». En janvier 1931 le Comité, sous la présidence de Staline, promulgua une décision condamnant le groupe dirigeant de la *P. Z. M.* comme tombé « jusqu'à un idéalisme de menchéviks (1) ». Mais les mécanistes ne se voyaient pas mieux traités, car on les déclara aussi de dangereux ennemis de l'orthodoxie léniniste. Et la décision du Comité Central du Parti imposa à la revue *P. Z. M.* de mener désormais la lutte « sur les deux fronts », contre le mécanisme, qui est « une révision du marxisme », aussi bien que contre « la déformation idéaliste du marxisme » par Déborine et son école.

Pour assurer à la revue une « ligne générale » plus conforme à celle du Parti, on fit entrer dans le comité de rédaction quelques jeunes philosophes de formation nou-

(1) Les menchéviks (minimalistes) sont, on s'en souvient, les sociaux-démocrates qui refusèrent d'adopter le programme maximaliste (bolchévik) de Lénine.

velle, en y laissant toutefois Déborine, qui était prêt à toutes les palinodies : on le priva seulement de son poste de rédacteur responsable. Et la revue s'achemina vers des horizons nouveaux, d'autant plus incertains qu'elle devait désormais suivre de près tous les zigzags de la « ligne générale » du Parti, en y apportant la confirmation philosophique jugée nécessaire.

Tâche ingrate s'il en fut jamais, puisque, répétons-le, il s'agit d'ériger en doctrine philosophique chaque principe politique appliqué au moment donné. En feuilletant les pages de la *P. Z. M.*, on est stupéfait de voir le sérieux avec lequel ses collaborateurs s'acharnent à découvrir le sens gnoséologique d'une mesure commerciale ou d'un projet d'intensification de la production agricole. Mais il est entendu que toute rupture entre la théorie et la pratique est une hérésie abominable, et que les questions économiques sont au premier plan dans toute construction idéologique. Ces deux principes sont des dogmes indiscutables. Aussi voyons-nous dans la *P. Z. M.* que la plupart des articles traitent de questions économiques qui sembleraient singulièrement déplacées dans toute publication réservée à la philosophie. De moins nombreux articles sont consacrés aux sciences naturelles, considérées soit au point de vue utilitaire, soit comme base pour l'élaboration d'une théorie nouvelle de la connaissance : c'est là surtout qu'on voit paraître le souci obsédant de la lutte contre le mécanicisme déterministe, tout en se tenant sur le terrain du matérialisme intransigeant. Quelques études sur l'histoire de la philosophie sont la démonstration d'un travail laborieux, parfois assez consciencieux, pour retracer l'évolution de la pensée matérialiste à des époques différentes.

Ce qui produit, dans la *P. Z. M.*, l'impression la plus pénible, ce sont les polémiques, — aussi longues que dis-

courtoises, et toujours agrémentées d'une saveur de dénonciation, — qui mettent aux prises les auteurs d'interprétations contradictoires, jusqu'au moment où l'un d'eux se voit acculé à une rétractation par un *ipse dixit* péremptoire, se référant, cette fois, non à des maîtres trépassés, mais à celui qui incarne la dictature effective du Parti. Car il est bien entendu que c'est Staline qui est à présent l'autorité suprême pour la pensée philosophique comme dans tous les autres domaines de la vie soviétique; c'est lui qui est non seulement le continuateur de Lénine, mais le nouveau transformateur du marxisme, dont l'un des nouveaux dogmes est celui de reconnaître son génie. La doctrine officielle s'appelle actuellement marxisme-léninisme-stalinisme...

Pour mieux saisir comment cette doctrine se reflète dans l'organe officiel de la pensée soviétique, nous pouvons parcourir, en un bref résumé, les articles parus dans *P. Z. M.* durant les trois dernières années.

Si nous prenons la *P. Z. M.* de l'année 1933, nous y trouvons treize articles sur le marxisme proprement dit, c'est-à-dire sur les idées de Marx et d'Engels et leurs points de vue sur les différentes questions dont l'actualité est encore brûlante; aussi, dans « l'Indicateur thématique » annuel, la plupart de ces articles sont-ils cités dans la section « Questions de l'édification socialiste ». Une section est consacrée à « l'étape léniniste dans le développement du marxisme » : on y étudie, par exemple, les idées de Lénine sur le système coopératif ou sur la production. Puis vient une section importante de polémique avec les théoriciens étrangers, marxistes-antiléninistes. Tout ceci reste généralement dans le domaine de l'économie politique ou de la politique internationale. Les problèmes philosophiques généraux sont serrés de plus près dans la section antireligieuse et dans celle des ques-

tions de sciences naturelles. C'est ici que se développe avec le plus d'âpreté la lutte « sur les deux fronts », -- contre l'idéalisme et contre le mécanicisme. Il faut signaler la singulière pauvreté d'un travail philosophique qui veut systématiquement ignorer tout mouvement de pensée étranger au marxisme et provenant de source « bourgeoise ». C'est à peine si on peut relever çà et là une recension de quelque livre ou revue étrangère, et le ton en est absolument inadmissible. Si les marxistes étrangers sont traités de renégats et de traîtres, toute la philosophie « bourgeoise » porte la tare irrémédiable de l'idéalisme patent ou dissimulé, quand elle ne sombre pas tout à fait dans la « mentalité de pope ». On ne daigne pas discuter avec elle, on ne la mentionne qu'en termes injurieux, du haut des sommets de la vérité absolue, laquelle est contenue entièrement dans le marxisme.

Dans un article de Mitine (« Dialectique matérialiste », *P. Z. M.*, n° 2, 1933), nous trouvons une curieuse référence à Lénine sur la question de savoir si la théorie marxiste de la connaissance est conciliable avec le moindre vestige d'agnosticisme :

> Lénine s'est demandé : si nous avions plus de cinq sens, pourrions-nous avoir une connaissance plus étendue? Et il donne une réponse négative. Il indique que nous possédons les moyens nécessaires pour connaître le monde objectif, que toute théorie agnostique, qui engendre le scepticisme à l'égard de nos perceptions, doit être catégoriquement rejetée et dévoilée.

Nous voyons à plusieurs reprises l'agnosticisme condamné comme une des formes latentes de « l'idéalisme », puisqu'il n'est pas permis, même sous forme d'un doute, de supposer l'existence de quoi que ce soit au-delà de la matière palpable. De là le malaise causé par les hardiesses de la physique moderne. Un article de Maximov, « Le marxisme et la science » (*P. Z. M.*, n° 2, 1933), essaie de

retracer les étapes des nouvelles découvertes au point de vue marxiste. Il faut d'abord se souvenir que

... Lénine a démontré que la lutte des partis philosophiques dans les sciences naturelles n'est qu'un reflet de la lutte de classe. Aussi ne peut-on rien comprendre aux luttes sur le front des sciences naturelles si on ne les considère pas au point de vue du Parti...

... Il est certain qu'en Allemagne l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes a été préparée, dans la ligne idéologique, par les physiciens qui sapaient les fondements de la science, la conception matérialiste de l'univers.

En effet, n'est-ce pas servir la cléricaille que de déclarer qu'en physique l'idée même de matière n'est qu'un dérivé, tandis que le primordial est à chercher dans des espaces à configuration multiple qui n'existent pas en réalité, au dire de ces physiciens?

N'est-ce pas servir la cléricaille que de ... développer des idées sur des phénomènes physiques essentiellement inobservables et inconnaissables?...

N'est-ce pas aussi servir la cléricaille, quand des physiciens comme Bohr veulent conclure, de la constatation du hasard comme catégorie objective, qu'on peut parler du « libre arbitre » de l'électron?

Nous faisons grâce au lecteur de la suite. Tout ce réquisitoire à tournure scientifique tend à prouver que les plus grands physiciens modernes, — un Bohr, un de Broglie, un Planck, jusqu'à Einstein, — ne sont que des « serviteurs de la cléricaille »! Et on les noie sous un torrent de citations de Marx, d'Engels et de Lénine, qui ont tout prévu d'avance, même l'atomistique moderne, car rien n'échappe aux grandes lois de la dialectique marxiste. Et si quelques-uns de ces malheureux savants veulent pourtant se considérer comme matérialistes, si un naturaliste comme Ph. Franck se déclare assez proche du marxisme,

c'est qu'ils ne comprennent pas qu'admettre ceci ne prouve rien encore. Ce n'est qu'en reconnaissant la nécessité de lutter pour la dictature du prolétariat que les naturalistes modernes trouveront une issue et la voie qu'ils doivent suivre...

Ces déclarations ahurissantes servent à masquer l'embarras qu'éprouverait l'auteur s'il lui fallait réellement donner une réponse scientifique aux problèmes posés par la physique moderne. Mais elles sont pleinement approuvées par l'auteur d'un autre article (dans le même n° 2, 1933), *l'académicien-chimiste* Bach. Seulement ce dernier souligne que la méthodologie marxiste, qui est la seule vraie, la seule scientifique, doit être inculquée obligatoirement, sinon la science ne pourra que piétiner sur place. Tout vrai savant est un matérialiste inconscient, mais une fausse idéologie (c'est-à-dire non-marxiste) peut entraver son développement. Ainsi, pour prendre un exemple illustre, Pasteur, qui avait le malheur d'être catholique, n'était grand que dans les travaux où il était *un matérialiste instinctif*, mais ailleurs

son idéologie a exercé une funeste influence sur sa pensée et l'a amené à des conceptions fausses, *qui ont arrêté pendant cinquante ans le développement* de la branche de science qui était la sienne, celle de la fermentation...

Au-delà de toutes ces divagations, on ne voit toujours pas quels sont au juste les enseignements de l'orthodoxie marxiste sur les problèmes concrets du domaine des sciences naturelles. Quelques naturalistes-philosophes s'efforcent d'aborder ces problèmes, et la *P. Z. M.*, en ouvrant ses pages à leur polémique, l'accompagne d'une admonestation de la rédaction. Elle constate chez les discuteurs des erreurs hérétiques : l'un surtout, le professeur Tamm, en attaquant trop vivement les mécanistes, se permet de violentes diatribes contre l'ignorance grossière de certains marxistes, ignorance qui leur fait réfuter en bloc toutes les théories modernes de la physique qu'ils ne peuvent comprendre. La rédaction prend fait et cause pour les mécanistes trop malmenés, et signifie sévèrement au professeur Tamm qu'il est en train de verser

dans l'ornière de l'idéalisme inconscient. Ses adversaires n'ont-ils pas raison de lui riposter que lui, Tamm, a osé émettre l'opinion que l'éther « n'est que le réceptacle des qualités physiques du vide » ? Alors l'éther n'est pas une réalité ? Hérésie grossière : au point de vue matérialiste l'éther n'est qu'un des aspects de la matière, le vide n'est qu'une abstraction irréelle. La rédaction fait observer que c'est le professeur Tamm qui doit être accusé d'incompréhension : il ne voit pas combien est féconde la lutte des philosophes-naturalistes contre l'idéalisme caché sous les affirmations de la « physique bourgeoise », expression de la lutte de classe...

Après une admonestation de ce genre, les palinodies ne se font pas attendre. Mécanistes et « déborinistes » rivalisent d'humilité, déclarant qu'ils ne s'étaient pas assez pénétrés des enseignements scientifiques de Lénine. L'un des mécanistes, Sarabianov, revient à l'argument de Lénine (emprunté à Feuerbach) : si l'homme avait plus de cinq sens, il ne pourrait rien savoir de plus sur la matière, il n'en découvrirait pas une seule qualité nouvelle. Admettre le contraire serait supposer qu'il existe des choses perceptibles seulement à un sixième, septième ou huitième sens et par conséquent inaccessibles à l'homme actuel. Hérésie dangereuse ! On tombe dans des erreurs de ce genre dès qu'on s'occupe de spéculations abstraites au lieu de s'en tenir à la pratique. Foin de la « logique hypertrophiée » de Plekhanov ! C'est le camarade Staline qui « nous découvre nos perspectives et nous aide à nous orienter » en nous ramenant à la pratique du mouvement révolutionnaire mondial (*P.Z.M.*, n° 3, 1933). De son côté, « l'idéaliste dévoilé » Déborine s'accuse de toutes les erreurs où l'ont fait tomber ses spéculations « dans la sphère de la logique pure ». Car c'est un fait que « toute déviation théorétique amène facilement à une

déviation politique ». Ainsi, lui, Déborine, s'est trompé en définissant la loi fondamentale de la dialectique. Il a cru pouvoir parler d'une « conciliation des opposés ». Erreur funeste ! « C'est rouler jusqu'aux bas-fonds d'idées qui admettraient la solidarité entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux du prolétariat ! » (*P.Z.M.*, n° 3, 1933.)

Dans cet échange d'idées entre mécanistes contrits et déborinistes pénitents nous voyons sur quel terrain s'opère la réconciliation qu'on leur impose. Des formules politiques poussées jusqu'à l'absurde fournissent le prétexte pour esquiver des définitions scientifiques trop dangereuses, car après tout il est plus facile d'invectiver les « physiciens bourgeois » que de les réfuter. Et quant aux déductions philosophiques qu'il faut tirer de la physique moderne, la *P.Z.M.* se garde bien de les formuler avec précision. La question majeure, — celle du déterminisme et de la volonté, — n'est jamais abordée de front, quoiqu'on la sente toujours présente derrière l'inquiétude causée par les « écarts » idéalistes ou mécanicistes.

La *P.Z.M.* de l'année suivante (1934) contient moins de polémiques entre les léninistes soviétiques, et renforce les attaques contre l'ennemi extérieur : marxistes allemands, fascistes, etc. Les sciences naturelles occupent, comme toujours, une place importante, mais l'attention se porte surtout sur les problèmes biologiques et physiologiques. Pourtant, deux articles de E. Kohlman traitent, avec beaucoup de précautions, les questions redoutables posées par la physique. « Le problème de la causalité dans la physique moderne » (*P.Z.M.*, n° 4, 1934) avoue, avec de pénibles détours, que la physique moderne semble aboutir à une négation du principe de causalité tel que nous le connaissions, et ouvrir ainsi la voie à l'indéterminisme.

Cela réjouit les physiciens idéalistes. Mais il est tendancieux d'af-

firmer que toute la physique moderne et les philosophes qui s'en inspirent sont unanimes à renoncer au principe de causalité. Dans bien des groupes de penseurs, le déterminisme (scientifique) est défendu à des points de vue différents.

L'auteur invoque même les kantiens pour affirmer que les lois de la nature nous sont connues *a priori*, et que les phénomènes physiques ne peuvent pas prouver l'insuffisance de la loi de causalité. Seulement cette loi doit être maintenant interprétée autrement. Ainsi, il faut se garder d'analogies trop simplistes entre les différents aspects de la matière; dans les formes variées de l'énergie matérielle il faut admettre un enchaînement de cause à effet de qualité différente. Les physiciens mécanistes qui insistent sur le caractère inaltérable de certains attributs de la matière rendent un service d'ours au matérialisme. Lénine n'a-t-il pas dit que la matière n'a pas de limites absolues, et qu'elle peut passer d'un état à un autre qui nous semblerait inconciliable avec le précédent? Il est ridicule de réfuter l'indéterminisme de la théorie des *quanta* en exigeant un retour à la physique classique de Newton. Mais les mécanistes ont raison quand ils protestent contre la mode actuelle de mathématiser la physique et de la faire glisser à la métaphysique.

L'auteur accumule les formules scientifiques les plus obscures pour éviter d'exprimer clairement sa pensée. Il devine qu'il sera accusé de verser dans l'idéalisme, et, pour s'en défendre, il prend vigoureusement l'offensive contre les simplistes qui s'imaginent voir de l'idéalisme dans toute théorie physique qui ne s'accorde pas avec le positivisme d'il y a un demi-siècle. Il est vrai que la pensée scientifique bourgeoise est en pleine décadence, mais

il ne faut pas y voir un mouvement unilatéral de recul, — il faut en comprendre la dialectique qui peut faire surgir, en pleine crise de dégénérescence, d'importantes découvertes scientifiques, qui, à

leur tour, finissent par accentuer la crise, mais nous imposent aussi l'obligation de rattraper et de dépasser la science bourgeoise. Heureusement, c'est le Parti et son chef, le camarade Staline, qui dirigent le développement de toute notre science soviétique, de toutes nos sciences naturelles, y compris la physique...

Dans ce même numéro de la *P.Z.M.* (n° 4, 1934), un article de Sarabianov débute par une tentative d'assouplir le terme même de matérialisme :

On ne peut pas parler d'un matérialisme en général et d'un idéalisme en général, comme le faisait Plekhanov... Il y a eu le matérialisme d'Épicure, qui était la philosophie des esclavagistes réactionnaires; il y a la philosophie matérialiste anglaise du XVIIe siècle, qui était la philosophie de la noblesse capitaliste, des gros propriétaires; il y a la philosophie matérialiste française, qui est la doctrine de l'aile radicale de la bourgeoisie révolutionnaire; il y a le matérialisme vulgaire actuel, qui est certainement un matérialisme réactionnaire; il y a enfin le matérialisme dialectique, qui est la philosophie du prolétariat révolutionnaire... Il nous faut, à la suite de Lénine, dévoiler les racines concrètes de classe du matérialisme à chaque époque donnée...

On le voit, c'est toujours la fameuse lutte de classes qui est invoquée pour se tirer de toutes les impasses. Et la *P.Z.M.* ne cesse d'y ramener, en laissant de moins en moins de place aux discussions sur l'origine et les formes primordiales de la matière. Dans les livraisons de l'année 1935 nous ne trouvons que peu de pages consacrées aux problèmes philosophiques soulevés par les sciences physiques. Un article de l'académicien Vavilov, intitulé « La Physique » (*P.Z.M.*, n° 1, 1935), est une sorte de mise au point pour indiquer que les problèmes nouveaux de la physique doivent se résoudre dans les laboratoires et que toute théorie générale serait pour le moment prématurée : si les concepts de Newton sont démolis, ceux des physiciens modernes ne sont pas encore équilibrés. Il est probable que cet article est une sorte de conclusion de la

polémique entre les mécanistes et leurs adversaires ; du moins la *P.Z.M.* n'a pas permis à une nouvelle discussion de s'engager à son sujet. La rédaction de la revue (*P.Z.M.*, n° 4, 1935) s'est contentée de résumer en quelques lignes les objections qui lui sont parvenues, et de conclure en priant l'académicien Vavilov de prendre ces objections en considération pour l'article définitif sur *la Physique* qu'il doit fournir à l'Encyclopédie soviétique. Or, Vavilov est accusé de mécanicisme. En refusant de discuter cette accusation, la *P.Z.M.* semble indiquer que sa propre attitude sera dictée désormais surtout par la crainte de « l'écart idéaliste ».

Au cours de l'année 1935, la plupart des articles de la revue sont consacrés à l'histoire du marxisme et aux problèmes économiques de la vie soviétique. Les brusques volte-face de la politique intérieure faisaient redoubler de prudence à l'égard de théories générales : les penseurs avaient déjà trop à faire pour appliquer la doctrine marxiste à des aspects nouveaux des conditions sociales que le marxisme orthodoxe ne pouvait guère prévoir. Aussi voyons-nous apparaître des articles hésitants sur « l'humanisme prolétarien » (n° 4, 1935), sur « l'héritage culturel » que le prolétariat doit recueillir malgré la provenance bourgeoise de cet héritage (*ibid.*), etc. Il va sans dire que les auteurs de ces articles veulent surtout prouver qu'il n'y a rien de changé dans la doctrine, et que les profondes modifications de la « ligne générale » du Parti au cours de ces derniers mois ne sont que le développement des idées de Marx et de Lénine...

Pour donner une idée plus complète de l'enseignement philosophique présenté par la *P.Z.M.* à ses lecteurs, il faut nous arrêter un instant à la section d' « histoire de la philosophie ». Cette section devrait être d'autant plus importante que l'histoire des idées était et reste encore

totalement inconnue aux jeunes générations soviétiques, tout enseignement de l'histoire ayant été banni des programmes scolaires jusqu'à l'année passée. La *P.Z.M.* ne s'efforce nullement de combler cette lacune. Au cours des trois dernières années nous pouvons à peine relever quelques articles prétendant à une valeur historique dans le domaine de la philosophie. Aucune étude générale, et surtout aucune attention accordée aux représentants de l' « idéalisme » honni, sauf Hegel et les autres penseurs allemands cités par Marx. Un article est consacré à Cabanis (*P.Z.M.*, n° 6, 1934) et le place au premier rang de « la pléiade des grands matérialistes français du XVIII[e] siècle : Diderot, La Mettrie, Holbach, Helvetius ». La philosophie française est encore représentée par Condillac (*P.Z.M.*, n° 2, 1935) et par Robinet (*ibid.*). En 1933, la *P.Z.M.* (n° 5) publiait une étude sur Montaigne, sous le titre « Aux sources de l'empirisme »...

La bibliographie qui termine chaque livraison de la *P.Z.M.* nous renseigne sur les traductions d'auteurs étrangers qui pourraient remédier aux lamentables lacunes de la philosophie soviétique. L'événement le plus important dans ce domaine est une traduction de la *Métaphysique* d'Aristote ; la *P.Z.M.* y consacre un article qui mérite notre attention (*P.Z.M.*, n° 6, 1935). L'auteur (G. Bammel) commence par quelques mots sur l'importance du Stagirite dans l'histoire de la philosophie ; on pourrait s'attendre à ce qu'il nous annonce un effort pour faire connaître aux nouveaux intellectuels soviétiques les grands penseurs du passé. La suite de l'article nous fait voir aussitôt que cette nouvelle version russe d'Aristote n'est pas le début d'un travail de systématisation historique. Il s'agit seulement de mettre à la portée du lecteur soviétique un ouvrage fréquemment cité par Marx, Engels, Lénine, et de prouver, en s'appuyant sur ces derniers,

qu'Aristote était leur précurseur, un peu naïf, peut-être, mais pourtant d'un haut intérêt par sa dialectique, qui « apparaît encore ici dans sa pureté primitive ». Aussi faut-il l'arracher à ceux qui le défigurent :

Au cours des siècles, il n'y a pas de classe exploitatrice qui ne se soit efforcée d'accommoder la philosophie d'Aristote à ses intérêts, cherchant en lui un allié pour le perfectionnement des formes d'asservissement des masses laborieuses. Chaque classe obtenait ce résultat en défigurant le grand penseur. Ainsi, la cléricaille de toutes nuances, depuis le Coran et le Talmud et la sombre, tortueuse scolastique du moyen âge jusqu'à la cléricaille « éclairée » de la société bourgeoise, ont tué en lui ce qu'il y avait de vivant en éternisant ce qui était mort...

Tout l'article est sur ce ton. Et c'est parce que Lénine a dit qu'Aristote n'avait aucun doute sur la réalité du monde sensible qu'on peut encore s'en servir contre tous les idéalistes, malgré les erreurs où il est tombé nécessairement lui-même, Aristote étant « l'idéologue de la couche agraire de l'aristocratie esclavagiste »...

Quelle que soit la qualité des commentaires dont s'orne le texte d'Aristote dans sa version soviétique, le fait même de voir apparaître un texte authentique de philosophie non-marxiste est à signaler avec satisfaction. Ce cas est presque isolé jusqu'à présent et ne s'explique que par la condescendance de Lénine pour le penseur insurgé contre Platon. Quant à la surveillance sévère exercée sur tout travail de traduction, la *P.Z.M.* (n° 4, 1935) en offre un exemple typique en réprouvant rudement la publication de quelques articles de Paul Tannery, réunis en un recueil sous le titre « Le développement des sciences naturelles en Europe, de 1300 à 1900 ». Le rédacteur du recueil

a essayé de dévoiler les erreurs idéalistiques de Tannery, mais... il n'a pas su montrer les exigences appliquées par le marxisme à l'histoire des sciences naturelles, — il n'a pas su illustrer d'une manière

concrète le lien étroit entre le développement des sciences naturelles et celui des forces productrices sociales, ainsi que le lien entre la politique et la philosophie des classes dominantes.

Pis encore : le malencontreux traducteur n'a pas cité les grands maîtres du marxisme : c'est à peine s'il mentionne, à la fin du livre, la *Dialectique de la nature* d'Engels. Aussi la *P.Z.M.* le traite sévèrement, et pour conclure elle demande pourquoi et comment un ouvrage de ce genre a pu paraître sur la terre soviétique. Il faut bien réfléchir avant de se décider à publier des traductions d'historiens bourgeois, il faut redoubler de vigilance, etc...

Par contre, la *P.Z.M.* est fort satisfaite des travaux de « l'Académie matérialiste » de Paris et publie le programme de ces travaux (*P.Z.M.*, n° 1, 1935) avec des commentaires élogieux. Ce programme s'intitule « Des matérialistes français du XVIIIe siècle au matérialisme dialectique »; il s'agit de réhabiliter ces bons vieux matérialistes, si chers à la pensée philosophique soviétique malgré le désaveu officiel du mécanicisme.

Si nous voulions résumer l'impression générale produite par la *P.Z.M.*, ce serait précisément pour constater cette tendance au mécanicisme officiellement condamné et pourtant perçant toujours sous les formules de la « voie médiane ». On a peur des conséquences logiques du déterminisme, mais on ne sait comment y échapper sans tomber dans l'agnosticisme ou même jusqu'à un « idéalisme latent ». L'impossibilité de la « lutte sur les deux fronts » devient trop évidente aussitôt qu'on touche aux problèmes fondamentaux de la connaissance. La « dialectique matérialiste », qui est censée résoudre toutes les énigmes en absorbant toutes les antinomies, n'est en réalité qu'une abstraction, — et il est curieux de voir recourir à cette abstraction des doctrinaires si farouchement

réalistes. En pratique, toute tentative de serrer de près la théorie de la connaissance aboutit à « l'idéalisme latent », si l'on veut échapper au déterminisme, — tandis que toute recherche scientifique dans le domaine des sciences naturelles peut se cantonner dans les limites du principe de causalité, pris dans le sens le plus étroit, parce que l'enchaînement des causes et des effets porte ici un caractère positif qui paraît plus rassurant.

La tendance vers le déterminisme est parfois inconsciente ; parfois elle s'explique par les habitudes acquises au travail de laboratoire. Les études humanitaires n'existant plus en Russie depuis la Révolution, toute l'élite intellectuelle à laquelle s'adresse la *P.Z.M.* s'est formée sur le terrain des sciences naturelles ; il en résulte un rétrécissement de l'esprit dénué de culture générale, et surtout une tendance très prononcée vers l'empirisme, une impuissance à se dégager des formules des sciences exactes.

Du reste, malgré le mot d'ordre officiel de la lutte « sur les deux fronts », il est certain que le matérialisme grossier qu'on dénonce sous le nom de mécanicisme est beaucoup plus proche de la « ligne générale » de la pensée soviétique et présente pour elle moins de dangers. En effet, l'écueil du déterminisme scientifique, qui aboutit forcément, comme conséquence pratique, à une doctrine de passivité n'est perçu que par un esprit assoupli à l'exercice de la déduction logique. Par contre, le danger de l' « idéalisme latent », c'est-à-dire d'une réaction presque instinctive contre le matérialisme oppressant, est beaucoup plus évident à un moment où le gouvernement soviétique voit avec inquiétude une renaissance de mysticisme se produire chez cette jeune génération qu'on croyait avoir arrachée à jamais à toute influence religieuse. Il est permis de supposer que cette réaction religieuse,

signalée avec anxiété par la presse soviétique, contribue à inspirer aux dirigeants de la philosophie léniniste un mouvement de recul vers un matérialisme plus intransigeant ; c'est ce mouvement qu'on peut remarquer dans la *P.Z.M.* des dernières années.

Les articles antireligieux proprement dits n'occupent pas beaucoup de place dans la *P.Z.M.*, car la vulgaire propagande des sans-Dieu militants se déverse dans des publications spéciales adaptées à tous les niveaux intellectuels. La *P.Z.M.* vise une élite peu nombreuse, déjà détachée du christianisme, capable de discussion scientifique —, et c'est sur ce terrain, comme nous l'avons vu, que se déroule la bataille des idées. Les quelques articles antireligieux ont pour but de fournir au lecteur des arguments sérieux pour la propagande antireligieuse à laquelle il doit prendre part. A ce titre, l'article le plus important est celui que publie la *P.Z.M.* dans sa dernière livraison (n° 6, 1935), sous le titre « Sur la question de la conception marxiste de la religion ». Les deux auteurs (Mouraviev et Chokhor) font un exposé assez étendu de la manière dont les théories modernes de la connaissance peuvent expliquer l'origine de la fantaisie, de l'imagination, de l'illusion, — qui sont les bases, selon les auteurs, de tout sentiment religieux. Quelques pages sont consacrées à la lutte contre la théorie de l'illusion de Freud. Inutile de dire que les auteurs ramènent la genèse de la conscience religieuse à la mentalité de classe et aux conditions sociales qui déterminent les états de conscience.

Cet article est significatif parce qu'il trahit le souci toujours croissant de s'armer pour un combat qu'on croyait déjà bien fini. La plupart des sans-Dieu militants d'il y a quelques années supposaient qu'en bouleversant toutes les conditions économiques et sociales ils viendraient facilement à bout du sentiment religieux basé, selon eux,

sur ces conditions. Ils sont maintenant déconcertés devant l'intense vitalité d'aspirations qui renversent toutes les conceptions marxistes sur les bases matérielles de la mentalité. Un article de la *P.Z.M.* (n° 1, 1934) insistait sur le fait que là où l'Église semble abattue, sa défaite amène une recrudescence de sectes mystiques, anarchiques, souvent absurdes, mais toujours irréductiblement hostiles à l'idéologie matérialiste qu'on veut imposer. La résistance à la persécution religieuse est impossible à briser, parce qu'elle n'est qu'un des aspects de la grande lutte qui se déroule à tous les degrés de la vie intellectuelle et spirituelle du pays, jusque dans les théories scientifiques.

Dans cette lutte, le matérialisme se voit acculé tantôt à des concessions, tantôt à des contre-attaques brutales, tantôt à des manœuvres sournoises pour masquer sa faillite. De là l'incohérence de cette « ligne générale » de la philosophie marxiste qui prétend détenir la vérité absolue et dont la *P.Z.M.* doit sauvegarder l'intégrité. En réalité, la *P.Z.M.* en reflète les tiraillements, les conflits intérieurs, les déconvenues et l'impuissance. C'est ce qui fait, à nos yeux, l'intérêt de cette publication.

J. Danzas.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le problème du « modus vivendi » de l'Église de l'émigration russe

Il n'y a plus d' « antoniens » ni d' « eulogiens » dans l'Église de l'émigration russe : le protocole signé à Karlovitz le 19 novembre dernier par le patriarche serbe Mgr Barnabé, et par les quatre principaux évêques de l'émigration : Mgr Euloge, Mgr Théophile, Mgr Anastase représentant Mgr Antoine, et Mgr Dmitri, met fin, en principe, au schisme survenu entre eux. De plus, la concélébration liturgique qui eut lieu dans la cathédrale de Belgrade le dimanche 3 novembre a rétabli l'intercommunion de prière.

Est-ce à dire que tout problème soit résolu ? Le protocole signé par les évêques, après de nombreuses et pénibles délibérations, parle de la nouvelle organisation de l'Église des émigrés russes. Cette Église est divisée en quatre provinces autonomes dirigées chacune par un métropolite (Europe occidentale, Mgr Euloge ; Balkans, Mgr Antoine ; Amérique, Mgr Théophile ; Extrême-Orient, Mgr Dmitri). Ces provinces ont un centre commun, le Concile des évêques de l'émigration russe et un organe exécutif, le Saint-Synode, dirigé par le plus âgé des évêques. En attendant que le protocole soit ratifié par le patriarche de Constantinople et par les chefs des différentes Églises autocéphales orthodoxes, auxquels le

patriarche serbe, Mgr Barnabé, doit le présenter, les autres évêques russes, leur clergé et leurs fidèles sont invités à lui donner leur consentement, et l'on doit procéder dans chaque province métropolitaine à la liquidation de la dualité des hiérarchies « antoniennes » et « eulogiennes ». Opération délicate, dans laquelle la susceptibilité de plus d'un des évêques risque d'être froissée, en particulier à l'occasion du droit de visite des paroisses par les métropolites, chefs des quatre provinces autonomes. Les hiérarques de Karlovitz semblent avoir envisagé la difficulté puisqu'ils ont prévu la possibilité, en cas de conflit, d'un recours au Synode archiépiscopal.

Mais le problème le plus compliqué est posé par le fait que l'un des quatre métropolites, Mgr Euloge, a refusé de se démettre de la juridiction du patriarche de Constantinople dont il est l'exarque pour les fidèles russes d'Europe occidentale, et que, de son côté, le concile de Karlovitz ne veut pas pour lui-même de cette juridiction. Comment admettre la coexistence d'une double juridiction au sein d'une unique organisation d'Église ?

Comme on le voit, c'est le problème de l'organisation administrative de l'Église russe de l'émigration qui est posé. Or, à Paris, dans l'entourage de Mgr Euloge, il semble que pour le résoudre on veuille se servir d'une distinction assurément fort habile, mais peu conforme aux traditions de l'Église russe. Voici la thèse : nul ne peut contester que l'Église orthodoxe russe soit *avant tout* une partie indivisible de l'Église orthodoxe œcuménique d'Orient ; *ensuite* seulement, elle est une Église russe locale. Comme membre de l'Église œcuménique elle participe à cette vie œcuménique au même titre que les autres Églises autocéphales locales. Comme Église russe elle a son existence « politique » (*gosoudarstvenno-narodnoé bytié*) propre.

Or, l'Église de l'émigration a perdu son caractère d'Église autocéphale locale, puisqu'elle n'a plus depuis la révolution les trois éléments qui constituent, comme cha-

cun sait, l' « autocéphalie » : un territoire, une population, un gouvernement (politique) suprême qui unit et régit territoire et population. Mais elle a conservé son existence « œcuménique » (*bytié vsélenskoé*) que nul ne peut lui enlever. L'Église de l'émigration continue de faire partie de l'Église œcuménique. Et parce qu'elle a perdu la moitié de son être, raison de plus pour qu'elle conserve précieusement l'autre moitié, c'est-à-dire ce caractère d'œcuménicité resté dans l'ombre pendant toute la période synodale antérieure. Seule, cette conscience d'œcuménicité (*osoznanié vsélenskosti*) peut lui ouvrir, à l'avenir, la route de l'unité ; seule, la soumission à la juridiction du patriarche œcuménique de Constantinople peut lui assurer une unité d'être canonique.

Pour n'être pas du goût de tous les évêques russes de l'émigration, l'argumentation du groupe eulogien n'en reste pas moins suggestive... La dissension survenue entre ces évêques, et que la récente assemblée de Karlovitz avait pour but de réduire, aurait-elle eu pour effet de mettre à nu le défaut fondamental de leur organisation ecclésiastique ?

ANT. HUBATZEK, O. P.

QUELQUES LIVRES SUR LA RUSSIE

P. Pouligny, **La vie paysanne en Russie soviétique.** Éd. de la Solidarité Française, Paris, s. d., 63 p.

Voici un petit opuscule dont on peut louer le sérieux et l'impartialité. L'auteur n'est évidemment pas favorable à l'expérience communiste, mais il a su se garder de toute déclamation inutile. Rien que des faits et des chiffres, tirés de la presse soviétique elle-même, avec un souci d'exactitude peu commun chez ceux qui se croient autorisés à parler de la situation en Russie soviétique. Le même souci d'impartialité a inspiré les trois ou quatre pages qui résument la situation du paysan russe avant la Révolution et la réforme agraire sous le ministère Stolypine.

Notons seulement une lacune dans l'exposé de la situation légale du paysan embrigadé dans les kolkhozes modernes. L'auteur omet de dire que, depuis 1933, le paysan reçoit un passeport spécial qui lui interdit non seulement l'embauchage à un travail en dehors du kolkhoz, mais même la résidence ailleurs qu'à son lieu d'inscription. L'analogie de cette situation avec celle des serfs des époques lointaines est donc plus frappante que ne le constate l'auteur.

En somme, excellent petit ouvrage à recommander pour ceux qui voudraient avoir un résumé bref et clair de la situation agraire en U.R.S.S.

U.R.S.S. Réflexions par Ernest Mercier. Éditions du Centre Polytechnicien d'études économiques. Document n° 1, Paris, janvier 1936, 125 p.

Ce petit ouvrage veut être « ni louange, ni critique, seulement un essai loyal d'observation et de compréhension » (p. 1). A bien des titres, il mérite en effet d'être apprécié comme un louable effort d'impartialité. L'auteur n'appartient pas à l'espèce naïve des clients de l'Intourist qui acceptent sans sourciller les explications les plus fantaisistes. Il sait regarder sans lunettes roses; il a su voir au-delà de ce qu'on lui montrait et deviner beaucoup de ce

qui ne se disait pas. Quand il parle de l'industrie, des quelques usines qu'il a pu voir, on sent le coup d'œil prompt et sûr d'un homme du métier. Un livre de ce genre pourrait être infiniment précieux pour quiconque voudrait se faire une idée exacte des fameux plans quinquennaux. Mais ce qui en rend la lecture déconcertante, ce sont les conclusions inattendues que l'auteur tire de ses propres observations. On a l'impression d'un conflit entre la thèse que l'auteur veut démontrer et les idées que faisaient naître en lui les choses vues... Tel qu'il nous apparaît, ce livre pourra prêter des arguments tant aux adversaires qu'aux partisans de l'expérience soviétique. Ces derniers n'y verront que les conclusions optimistes; les premiers pourront à juste titre invoquer le témoignage de l'auteur pour souligner l'incohérence d'un système où toute application du plan préconçu mène à la faillite, où tout succès partiel s'obtient aux dépens de ce plan et à l'encontre des mots d'ordres du moment donné.

A maintes reprises, le jugement de l'auteur semble faussé par l'absence de connaissance exacte de la Russie d'avant-guerre. Ceci est le défaut de la plupart des livres traitant de l'U.R.S.S., mais on est étonné de le retrouver dans un ouvrage qui offre tant de preuves de perspicacité. Nous voyons, par exemple, dans le chapitre sur « le problème des transports » (p. 71), des réflexions d'une incontestable justesse sur l'importance capitale de ce problème, qui « *prime celui de la production* » dans un pays aussi vaste que la Russie. Il serait donc juste de faire observer que si l'industrie lourde n'a pu se développer dans ce pays qu'au XX[e] siècle, c'est qu'il fallait avant tout songer à créer un réseau de voies ferrées pour relier les centres futurs de production industrielle. Ce sont les bases de cet immense travail qui ont été posées au XIX[e] siècle, et dans des conditions autrement difficiles que celles où se développa le réseau ferré de l'Europe occidentale. Qu'on imagine un instant avec quelles fanfares, quel tintamarre de déclamations enthousiastes on aurait signalé un succès prodigieux, gigantesque, inouï, etc., du régime soviétique, si c'était lui qui avait construit le Transsibérien, — une bagatelle de dix mille kilomètres de voie ferrée jetés à travers des terres incultes et des forêts vierges, avec une demi-douzaine d'immenses ponts enjambant des fleuves larges comme des bras de mer! Et quand on songe que ce travail vraiment gigantesque a été accompli en treize ans (de 1891 à 1904), avec un outillage défectueux, il est permis de nier que le régime soviétique ait créé de toutes pièces un essor industriel prodigieux,

alors qu'il n'a fait que reprendre et continuer ce qui avait été interrompu par la guerre et les premières années de la Révolution. Et encore, — l'auteur lui-même l'avoue, — « il semble bien que dans la hâte avec laquelle il s'est lancé dans l'industrialisation et la prolétarisation de la Russie, le gouvernement soviétique n'ait pas, du moins à l'origine, aperçu toute l'importance particulière du problème des transports, ni toutes les conséquences que les solutions auxquelles il peut donner lieu en Russie devaient entraîner dans la politique économique comme dans la politique militaire et dans la politique sociale de ce pays » (pp. 71-72). De là, la création hâtive d'usines dépourvues de débouchés pour la production ou hors de portée pour la matière première...

Quelques petites erreurs de fait sont à relever çà et là. Ainsi, l'auteur se trompe en disant que M. Kalinine est Président de la République et chef du pouvoir exécutif (p. 4); son poste de président du Comité exécutif n'a rien de commun avec celui du Président de la République française. L'auteur a aussi été induit en erreur par le terme de « coopérative domiciliaire » et a cru y voir le même organe que les coopératives marchandes rattachées aux différentes entreprises et services (p. 9). Il en a tiré la conséquence que « c'est un organe d'accession à la propriété collective et, par incidence, à la propriété personnelle ». Rien de moins vrai. La coopérative marchande est un simple magasin où le travailleur peut se procurer les produits de première nécessité *selon la catégorie sociale à laquelle il appartient* (il y a des denrées réservées aux privilégiés). La « coopérative domiciliaire » ne représente aucun « organe d'accession à la propriété » : c'est tout simplement un comité composé des locataires de la maison et chargé des soins requis par l'entretien de la maison; il n'a aucun pouvoir réel (ce pouvoir étant concentré entre les mains d'un gérant désigné par le parti), et encore moins peut-il assurer quelque droit de propriété au locataire, ce dernier pouvant être expulsé à chaque instant de la maison, même pour le simple fait d'un renvoi du service.

Certaines erreurs de ce genre prouvent combien il est facile de se méprendre sur le sens des termes qu'on entend en pays inconnu, et combien ces malentendus facilitent le travail des metteurs en scène...

Malgré ces réserves, nous pouvons recommander l'ouvrage de M. Mercier au lecteur capable de tirer ses propres conclusions des faits présentés parfois avec beaucoup de justesse.

J. N.

Les études scientifiques et l'instruction supérieure en U.R.S.S.

I

Progrès ou recul ?

Nous avons donné ici même des extraits de la presse soviétique sur l'instruction scolaire en U. R. S. S. (1). L'impression qui s'en dégageait faisait sentir avec quel scepticisme il faut accueillir les affirmations, souvent répétées par la presse française, au sujet d'un épanouissement culturel en U.R.S.S. et des succès d'un effort, considéré comme prodigieux, pour relever le niveau intellectuel et scientifique du pays. Ce qu'on en croit, dans les pays occidentaux, est entièrement basé sur les assertions de la presse soviétique, — non seulement des publications de propagande, spécialement destinées aux étrangers, mais même des journaux et autres publications en langue russe destinés au lecteur soviétique. Les méthodes de bourrage de crânes s'appliquent, en effet, à ce dernier autant qu'aux étrangers, et avec d'autant plus de succès qu'aucune espèce de réfutation n'est possible sur les pages de la presse officielle, seule existante en U.R.S.S. On peut donc impunément se permettre d'affirmer que les bolcheviks sont « les dignes héritiers de la

(1) Voir « *La crise de l'éducation en Russie soviétique* », supplément à *Russie et Chrétienté* de juin 1935, n° 3. Tiré à part dans la collection *Documents* de *Russie et Chrétienté*.

culture universelle », quoique le monde n'ait pas paru s'en apercevoir tout d'abord :

Les bourgeois épouvantés, abrutis et enragés, comprenaient mal ce qui se passait, ils ne voyaient pas la menace suspendue sur leur tête, menace non de barbarie, mais de culture. Ils n'ont pas su comprendre qu'ils allaient être remplacés par une culture supérieure (sic !) (1).

Cela, c'est le nouveau mot d'ordre. Après avoir parlé seulement de « rattraper et dépasser » l'Europe, on affirme maintenant l'avoir déjà dépassée, précisément dans le domaine de la culture générale. Dans le domaine de la technique, on admet qu'il y ait encore quelque chose à apprendre des « bourgeois épouvantés ». Mais, « sur le front culturel », on affirme avoir atteint des sommets insoupçonnés en formant une mentalité nouvelle avide de s'approprier les trésors de la science et de l'art, et sachant les apprécier mieux que les créateurs de ces trésors.

Il y a deux choses à distinguer dans cette assertion. L'une est que la mentalité basée sur le marxisme et nourrie d'une instruction exclusivement pratique et technique aurait pu produire une floraison de culture supérieure. Nous ne nous arrêterons pas à cette question, la réponse ne pouvant être que négative *a priori*. L'autre aspect des assertions triomphales consiste à affirmer un progrès prodigieux sur la culture de la Russie d'avant-guerre, et en particulier une diffusion de l'instruction supérieure qui ouvrirait, en effet, aux grandes masses populaires la voie du travail scientifique. L'instruction secondaire et primaire tendrait à assurer à tous les écoliers l'accès à l'école supérieure. Et l'on assène au lecteur des chiffres destinés à ébranler le scepticisme le mieux fondé :

Déjà en 1935 la construction d'écoles nouvelles était un phéno-

(1) *Komsomolskaïa Pravda*, 3 octobre 1935, n° 228.

mène extraordinaire. Les plans de 1936 le dépassent de loin 4300 écoles nouvelles en un an!

Il nous faut des maîtres; leur nombre augmente. Les Institut pédagogiques qui ont octroyé en 1935 le diplôme à 92.700 étudiant nous en préparerons pour cette année 111.000. Les spécialistes fou nis par les Écoles techniques supérieures renforceront cette anné l'armée d'ingénieurs et de techniciens d'un flot nouveau d 85.000 ingénieurs et 137.000 techniciens (1)...

... Dans le *Guide* de Moscou, publié en 1912, la liste d'églises e de couvents occupait vingt pages en petits caractères. Sur c fond de « quarante fois quarante » édifices religieux, on remarqua à peine la liste des écoles supérieures. Depuis la fondation de l'U niversité de Moscou jusqu'en 1912, c'est-à-dire dans l'espace d 157 ans, on n'avait créé à Moscou que 18 établissements d'instruc tion supérieure... Et maintenant il y a à Moscou 96 écoles supé rieures ou techniques avec une armée de cent mille étudiants. E il faut y ajouter 99 *technicum* (2) où s'instruisent 37.226 élèves (3).

Remarquons ici l'insistance à prétendre que les édifi ces religieux (dont plusieurs étaient aussi des centre d'études) existaient au détriment de l'instruction supé rieure. Remarquons aussi qu'on parle du passé de Mos cou, aujourd'hui capitale de l'U.R.S.S., mais autrefoi ville secondaire, tandis que le grand centre d'instructio était dans l'ancienne capitale, à Saint-Pétersbourg (Lé ningrad), où se trouvaient toutes les meilleures école supérieures et les grands établissements scientifiques.

L'Académie des Sciences, l'Académie des sciences agricoles d nom de Lénine, l'Institut panunioniste de médecine expérimentale sont les grands centres scientifiques qui vont féconder l'activit pratique de nos travailleurs, infusant à ces derniers toute la tech nique moderne (4)...

Voilà qui peut sembler imposant... à ceux qui igno rent que ces trois grands centres scientifiques sont déj

(1) *Pravda* du 14 janvier 1936, n° 14.
(2) Ecole technique moyenne.
(3) *Izvestia*, 27 décembre 1935, n° 300.
(4) *Pravda* du 12 janvier 1936, n° 12.

d'un âge vénérable. L'Académie des Sciences a été fondée par Pierre le Grand : elle compte plus de deux siècles d'existence. L'Académie agricole, qui porte actuellement le nom de Lénine, existait avant la naissance de Lénine. L'Institut de Médecine expérimentale avait été fondé à Saint-Pétersbourg aussitôt après les grandes découvertes de Pasteur, et ce fut Pasteur lui-même qui fut consulté pour l'installation des magnifiques laboratoires. Il est vrai que cet Institut (une des gloires scientifiques de la Russie depuis un demi-siècle) va être transporté à Moscou, où a été déjà transférée l'Académie des Sciences, et qu'au cours de ce déménagement on médite de vastes agrandissements. Mais ce n'est pas une raison pour en parler comme de « réalisations » soviétiques.

Mais, — dira-t-on, — si la Russie possédait déjà depuis longtemps de beaux établissements scientifiques, n'étaient-ils pas réservés à un petit nombre d'élus ? L'insuffisance du réseau scolaire restreignait trop le nombre de candidats à l'instruction supérieure. Ceci est un argument souvent invoqué et qui semble décisif pour démontrer un progrès sur le passé.

... Plus de 28 millions d'enfants étudient actuellement dans nos écoles, tandis qu'avant la Révolution d'octobre les écoles tzariennes ne comptaient pas plus de 8 millions d'élèves (1)...

A cela il faut répondre que ce chiffre de 28 millions est fortement exagéré, car il comprend non seulement les écoliers, mais aussi tous les élèves des « écoles d'usines », « écoles de campagnes » et autres cours vaguement organisés, sans autre programme qu'une faible instruction technique, et qui d'ailleurs n'existent souvent que sur le papier. Autrefois, on ne parlait que de véritables écoles. Et dans les premières quinze années du XXe siècle le réseau scolaire s'étendait avec une rapidité qui faisait prévoir une liquidation complète de l'analpha-

(1) *Izvestia*, 29 janvier 1936, n° 25.

bétisme vers 1930 (du moins pour la Russie d'Europe). Actuellement on en est encore loin. On a organisé des cours spéciaux pour apprendre à lire aux jeunes recrues avant l'appel sous les drapeaux, mais le *Bulletin du Commissariat de l'Instruction Publique* signale l'insuffisance de ce travail : au 1[er] août 1935, cette instruction sommaire n'avait atteint que 89 % des conscrits illettrés (1). Ce qui est encore plus grave, c'est l'insuffisance notoire de l'instruction donnée dans les écoles primaires et secondaires.

L'instruction dans nos écoles est toujours au-dessous des exigences du programme, elle reste toujours à un niveau très bas, surtout pour la langue russe, l'histoire et la géographie... Le Commissariat de l'Instruction Publique doit mettre à l'étude la question d'une vérification des connaissances de tout le personnel enseignant.

Cet aveu a été fait par le président du Comité Exécutif de la R.S.F.S.R. dans son rapport officiel au Comité panrusse (2). Nous aurons à revenir plus loin sur l'état des pédagogues. Notons seulement ici que toute la presse soviétique pousse des cris d'alarme en signalant les fautes d'orthographe dont s'orne chaque ligne écrite par la plume d'étudiants, de médecins, d'ingénieurs.

Parmi eux, — dit mélancoliquement la *Pravda*, — il y a bien des gens qui ont atteint les postes avancés de la technique, les formules les plus complexes de la haute science. Mais l'orthographe est pourtant le premier degré de la culture (3).

C'est cette absence de culture, cette déficience de l'instruction scolaire qui réduit à néant l'effort scientifique, quel que soit le nombre des écoles supérieures. En voulant remplacer la qualité par la quantité, on n'a réussi qu'à détruire la première sans assurer la seconde.

(1) *Bulletin du Commissariat de l'Instruction Publique*, n° 28, octobre 1935.
(2) *Pravda* du 2 février 1936, n° 32.
(3) *Pravda* du 26 janvier 1936, n° 25.

On est fier de dire que

dans quarante des écoles supérieures de Moscou 5165 étudiants sont des paysans, ce qui constitue 10 o/o des étudiants. ... Parmi les étudiants du dernier cours, — ceux qui vont être des astronomes, des architectes, des ingénieurs, des pédagogues, etc., — 1300 viennent des *kolkhoz* (1).

Ces 10 % ne représentent qu'un faible progrès sur le passé, car en 1910 *huit* pour cent des étudiants de l'Université de Moscou étaient d'origine paysanne. Seulement ces jeunes paysans parvenaient alors aux études universitaires après avoir reçu une solide instruction secondaire, tandis qu'à présent les portes de l'école supérieure s'ouvrent à une jeunesse à peine dégrossie, à des intelligences frustes. Quand on nous dit qu'il y a parmi les étudiants plus de mille jeunes filles turques de l'Azarbeïdjan, *hier encore voilées et illettrées,* — nous avons le droit de rester sceptiques à l'égard de leur capacité pour un travail scientifique sérieux, et quand on nous assure qu'il y a déjà parmi elles 185 médecins et 1265 pédagogues (2), nous ne pouvons que ressentir de l'inquiétude pour les malades et les élèves confiés à leurs soins.

IV

Les Écoles supérieures et les étudiants

La propagande soviétique souligne avec insistance un accroissement prodigieux du nombre des Écoles supérieures ainsi que leur démocratisation, qui en ouvrirait l'accès aux grandes masses populaires. Mais, en réalité, cette démocratisation est bien moins profonde qu'on ne l'imagine.

Et quand on nous parle d'étudiants, nous devons nous

(1) *Izvestia* du 10 février 1936, n° 35.
(2) *Komsomolskaïa Pravda* du 3 octobre 1935, n° 228.

rappeler que ce nom d'étudiant peut ne signifier qu de jeunes apprentis recevant une instruction professionnelle assez élémentaire, ou bien des ouvriers qu suivent dans la soirée un cours spécial, rabaissé à leu niveau (« rabfak », — les « Facultés » d'ouvriers). Nou nous intéressons ici aux étudiants destinés à devenir de « travailleurs scientifiques », — aussi nous ne parleron que de ceux qui sont réellement les élèves des Écoles di tes supérieures. Du reste, c'est surtout au sujet de ce futurs « savants » que les lamentations abondent.

Toute usine est responsable de la qualité de sa production. E comment une école technique supérieure ne serait-elle pas respon sable de la qualité de préparation qu'elle donne à des spécialistes

C'est la question que pose le directeur de l'Institut d mécanique de Moscou (1), et il y donne des réponses o perce une inquiétude mal dissimulée. Le niveau d'instruction est si bas, qu'il propose d'organiser des cour pratiques pour les étudiants déjà munis de leur diplôme

Un des ingénieurs diplômés par nous, il y a trois ans, travaill dans une grande usine comme chef d'atelier. Toute sa productio était défectueuse. Nous lui avons envoyé un professeur-spécialist et un aspirant pour l'aider à se tirer d'affaire... Un groupe de no anciens élèves travaille à l'usine Luberetz et s'adresse à nou pour qu'on s'occupe d'eux systématiquement, pour qu'on complèt leur instruction. Ils ont raison d'exiger cela...

Et la racine du mal, d'après l'auteur, est dans la préparation défectueuse reçue à l'école secondaire :

Les étudiants ne savent pas travailler. Non seulement ils sor sortis de l'école secondaire pas assez lettrés, sans connaissance solides, mais de plus on ne leur a pas inculqué l'habitude du travail (2)...

Il faut ajouter que l'étudiant a quitté l'école secon

(1) Art. « Notes sur l'École supérieure » dans *Izvestia* du 26 octo bre 1935, n° 250.
(2) *Ibid.*

daire à un âge où il ne pourrait encore avoir fait d'études sérieuses, et que rien, dans son milieu, ne lui donne l'occasion d'acquérir quelques connaissances en dehors de l'école.

La jeunesse qui remplit maintenant nos écoles supérieures a de dix-huit à vingt-deux ans. C'est une jeunesse élevée entièrement sous le régime soviétique... Mais il ne faut pas s'imaginer que tous ces jeunes gens sont capables d'études supérieures. Dans bien des écoles supérieures 40 à 50 0/0 de ces jeunes gens ne peuvent subir un examen de capacités... On croit souvent qu'un étudiant d'école technique peut considérer comme sans importance la langue russe... qu'un étudiant de l'Institut de médecine peut dédaigner les mathématiques... C'est une profonde erreur qui se paie cher...

Les deux signataires de cet article (1) citent des exemples d'incroyables fautes d'orthographe dans les compositions présentées au concours, du balbutiement pitoyable qui démontre une complète inaptitude à exprimer une pensée. Le remède qu'ils proposent est caractéristique : « il faut que l'étudiant, pendant son séjour à l'école supérieure, étudie sérieusement Marx, Engels, Lénine et Staline ». Mais il s'agit d'étudiants presque illettrés !

Voici l'Université de Saratov (N. B., c'est une ancienne université).

On y a procédé à une vérification du savoir des étudiants ayant terminé leurs cours :

... Ce ne sont plus des étudiants : ce sont des géologues, des physiciens, des chimistes du 5e, ils ont passé les examens, les cours et séminaires sont finis... Avec quoi entrent-ils dans la vie, de quel savoir sont-ils munis?... Ainsi, par exemple, voilà le physicien diplômé Korsaïev : quel est le grand physicien étranger qui l'intéresse le plus ?

Le camarade Korsaïev se tait. Au fond il ne sait que répondre à cette question. Mais n'est-il pas lui-même physicien? est-ce que tous les physiciens modernes sont égaux à ses yeux?

Silence.

(1) « L'étudiant soviétique », dans *Komsomolskaïa Pravda* du 5 septembre 1935, n° 205.

— Qui connaissez-vous en fait de physiciens étrangers?

Silence.

— Et les physiciens soviétiques?

Silence.

— Quelles sont les questions de physique dont s'occupait Kirckhof?

— Ah bah! — il y a tant de questions...

Tout le monde éprouve une gêne pénible. Et plus nous poussons l'entretien, plus nous voyons se dessiner la mentalité de ces diplômés réunis ici...

On demande à la géologue Stepnaïa où se trouve la base fondamentale de pétrole en U. R. S. S.?

— A Bakou.

— Et où se trouve Bakou?

— En Asie Centrale...

La géologue Sokolova répond à toutes les questions avec désinvolture : le fleuve Irtych (1) tombe dans la Volga, la Roumanie est séparée de l'U.R.S.S. par un fleuve qui s'appelle, à ce qu'il semble, *Corona*.

La physicienne Semenova, une *komsomolka*, ne pourrait dire qui préside le Komsomol international.

— J'oublie son nom. Un jeune...

— Et qui est à la tête du Komintern?

— Je ne me rappelle pas.

— Où se trouve la ville de Canton?

— Ah! non, ne me questionnez pas sur la géographie, je n'en sais rien.

Ce triste aveu est formulé par Semenova pas seulement en son propre nom. Ses collègues la soutiennent à l'unanimité : ils ne savent pas la géographie. Et l'histoire? Très, très mal. Et la littérature? Fort mal aussi. « On n'a pas le temps de lire à l'École Supérieure, et à l'École secondaire on ne nous a presque rien appris en fait de géographie, ou d'histoire, ou de littérature... »

... Et quand nous insistons pour que le physicien Korsaïev (v. plus haut, N. du tr.) nous dise quelle littérature scientifique étrangère il a utilisée pour sa thèse de diplôme (*Analyse du récepteur régénératif*), il répond d'un ton décisif :

— Aucune. A l'étranger on ne fait rien sur ce sujet.

— Vous en êtes sûr? Vous suivez la littérature étrangère?

(1) Fleuve de Sibérie, affluent de l'Ob.

— Non, car je ne parle pas de langue étrangère, mais mon professeur me l'a dit...

En causant avec le groupe le plus distingué (décoré de l'insigne du Drapeau rouge) des étudiants de 2e de la faculté de Droit, nous avons découvert qu'aucun d'eux, non seulement n'a jamais lu, mais n'a même jamais entendu parler du travail de Marx sur *La Critique de la philosophie hégélienne du droit.* Et ils ne savent rien de cette philosophie hégélienne du droit...

... Nous avons visité aussi le séminaire d'économie politique des étudiants chimistes. Le dirigeant du groupe parlait avec volubilité (et d'une façon peu intelligible) des classiques de l'économie politique bourgeoise; il citait à tort et à travers Ricardo, Say, Adam Smith. Mais quand la question fut posée : Pourquoi Ricardo n'a-t-il pas démontré une juste théorie de la plus-value? une jeune étudiante a répondu prestement :

— Lui, Ricardo, c'était un inconscient...

Une abondance immesurée de travail scolaire qui devrait être réservé à l'école primaire et qu'on inflige à l'étudiant, a pour conséquence une insouciance vaniteuse. A l'Institut de Droit les étudiants de 1er cours avaient « analysé » en un an les trois volumes du *Capital*; c'est apprendre par cœur quelques formules au lieu d'études réelles... Dès qu'un étudiant, si peu qu'il sache, et même peu doué, a réussi à pénétrer à l'École supérieure, on le pilote, on le traîne presque par les oreilles d'un cours à l'autre,... jusqu'au dernier cours et à la thèse (1).

Le régime a réellement besoin de spécialistes. Et c'est le souci de rehausser le niveau intellectuel des étudiants qui a dicté le décret promulgué le 29 décembre 1935, par lequel sont abrogées les restrictions visant les enfants « d'anciens bourgeois », privés jusqu'ici de l'accès à l'école supérieure. Le décret du 29 décembre permet d'admettre désormais à toutes les écoles supérieures et aux technicums « tous les citoyens des deux sexes qui auront subi les examens de capacités établis pour lesdites écoles (2) ». Il est clair qu'on espère ainsi faire pénétrer dans ces écoles un élément plus apte à assimiler les études nécessaires ; c'est une réaction contre les théories

(1) *Pravda* du 9 janvier 1936, n° 9.
(2) *Komsomolskaïa Pravda* du 30 décembre 1935, n° 300.

égalitaires des premiers temps de la Révolution, quand on niait l'atavisme des aptitudes et l'influence d'un milieu cultivé. Mais il est peu probable que cette mesure tardive puisse donner les résultats escomptés, car les enfants des anciens privilégiés sont aussi dépourvus maintenant d'une ambiance propice à faire germer des tendances culturelles héréditaires. La seule mesure vraiment efficace pour rehausser le niveau intellectuel des étudiants serait de revenir à une vérité méconnue et pourtant très simple : la primauté de la qualité sur la quantité, la nécessité d'une sélection de capacités. Mais où serait alors le bluff énorme d'une instruction supérieure en masse, d'une fabrication de savants par milliers !

Le président du Conseil des Commissaires de la R.S.F.S.R., dans son rapport à la session du Comité Central Exécutif, le 1er février, déclarait, au contraire, avec fierté, que le nombre d'Écoles supérieures dépassait la limite indiquée par le nombre d'élèves d'école secondaire :

Notre réseau d'écoles supérieures est obligé de recourir à l'organisation de cours préparatoires spéciaux, car l'école secondaire n'arrive pas à fournir le nombre d'étudiants nécessaires pour l'école supérieure (1).

Bien plus, on organise un contrôle spécial sur l'école secondaire pour s'assurer que tous les élèves munis de leur certificat d'études se dirigent sans tarder vers l'École supérieure. Et les directeurs d'écoles secondaires qui ont négligé de vérifier si tous leurs anciens élèves ont pris ce chemin se voient tancés vertement par le Commissaire de l'Instruction Publique ; ce dernier enjoint qu'on lui présente, au début de l'année scolaire, un dossier complet sur les élèves qui ont terminé au printemps l'école secondaire et sur leur admission ultérieure aux Écoles supérieures (2).

(1) *Pravda* du 2 février 1936, n° 32.
(2) *Recueil de décrets du Commissariat de l'Instruction Publique*, n° 27, septembre 1935.

C'est toujours l'idée du « plan » qui joue ; on ne peut admettre que des jeunes gens aient licence de se dérober à l'obligation de poursuivre leurs études jusqu'au bout. Mais il est curieux de constater que le désordre règne là où il faudrait savoir utiliser les « spécialistes » fabriqués à la hâte. N'oublions pas que l'étudiant, en recevant son diplôme, n'est pas libre de choisir sa carrière, il est en service commandé. Et voilà ce qui en résulte :

Le jeune maître qui vient de terminer l'École Supérieure Pédagogique est mis à la disposition de la section régionale de l'Instruction Publique. Ici se déroulent des métamorphoses incompréhensibles. Ainsi le camarade Kaplan, ayant terminé la faculté de mathématiques de l'Institut pédagogique, est envoyé enseigner la langue russe... Il interroge ses camarades de la même faculté et apprend que la majorité de ces mathématiciens doivent enseigner l'histoire, ou la géographie, et l'un d'eux même la langue allemande.

Le camarade Tourko a terminé la faculté de physique, mais... on l'a envoyé enseigner l'histoire du Parti. Il a dû subir un cours supplémentaire, mais ne l'avait pas encore terminé que le voilà transformé en « spécialiste pour l'histoire ». Actuellement, il enseigne l'histoire ancienne et moderne, l'histoire des peuples de l'U.R.S.S. et l'histoire des peuples coloniaux.

Le camarade Gavrilenko a terminé en 1935 la faculté d'histoire de l'Institut Pédagogique, mais on l'a envoyé enseigner la biologie et les mathématiques (1).

Ce désordre est d'autant plus inconcevable que les Instituts Pédagogiques sont nettement spécialisés : pour pallier à l'absence d'instruction générale chez ceux qu'on y admet, c'est à l'Institut même qu'on leur donne les éléments de la science qu'ils auront à enseigner. C'est pourquoi chaque Institut Pédagogique supérieur est divisé en huit facultés : langue russe, histoire, géographie, mathématiques, sciences naturelles, langues étrangères, pédologie, défectologie (ces deux dernières facultés étant censées préparer des instructeurs pour écoles primaires

(1) *Izvestia* du 27 janvier 1936, n° 23.

et écoles d'enfants défectueux) (1). Il est difficile de s représenter ce que peut enseigner un « pédagogue » e dehors de sa spécialité, puisque dans les limites mêm de cette spécialité son niveau d'instruction est d'un infériorité lamentable. Il suffit de noter ici que l'ortho graphe déplorable des « savants » de nouvelle formatio ayant attiré l'attention du Commissariat de l'Instructio Publique sur l'enseignement de la langue russe, on a p constater que

dans bien des cas les instituteurs d'écoles secondaires et primair non seulement n'enseignent pas à écrire correctement, mais sem blent, au contraire, contribuer à propager l'ignorance en orthogr phe...

Et on cite l'exemple d'une école *de Moscou* où le ma tre, en corrigeant les cahiers d'élèves, laissait passer le fautes les plus grossières ou bien même en ajoutait d'au tres en « rectifiant » des mots plus ou moins correct ment écrits (2)...

Et nous n'en finirions pas si nous voulions citer le exemples d'enseignement grotesque de la géographie o autre science élémentaire à l'école secondaire. Le tablea que nous avons donné du niveau intellectuel des étu diants suffit pour faire comprendre le genre de prépara tion qu'ils reçoivent à l'école primaire et secondaire.

Aussi quand nous lisons dans le rapport (déjà cité plu haut) du Président du Conseil la constatation, faite ave satisfaction, que l' « armée » de maîtres d'école et d'ins tituteurs d'école secondaire s'élève actuellement pour l R.S.F.S.R. au nombre de 460.000, nous demeuron sceptiques sur la qualité de ces maîtres et de l'enseigne ment qu'ils donnent aux futurs « cadres de savants » D'ailleurs, ce même rapport nous donne un tableau éd

(1) *Recueil de décrets du Commissariat de l'Instruction Publiqu* n° 30, octobre 1935.

(2) *Komsomolskaïa Pravda* du 14 janvier 1936, n° 11.

fiant de la préparation subie par ces maîtres eux-mêmes. Voici le degré d'instruction qu'ils possèdent :

	École primaire	*École secondaire*
Instruction primaire	34,8 o/o	9 o/o
— secondaire. . . .	63,7 o/o	66,2 o/o
— supérieure. . . .	1,5 o/o	24,7 o/o (1)

Ainsi, l'école primaire fournit des maîtres pour l'école secondaire, fût-ce dans la proportion de 9 %! Cette constatation est déjà assez effarante, mais il faut y joindre les données que nous avons citées sur la qualité des pédagogues munis d'un diplôme d'instruction supérieure. Et pourtant la fabrication de « spécialistes presque analphabétiques » se poursuit avec entrain. Un décret du Conseil des Commissaires du 9 novembre 1935 prescrit un recrutement forcé de candidats pour les Écoles supérieures pédagogiques, à savoir :

a) organiser... des cours préparatoires pour les Instituts Pédagogiques (c'est-à-dire sans brevet d'école secondaire. N. du tr.) pour 4000 personnes, à partir du 1er décembre 1935.

b) organiser... à partir de la même date des cours du même genre dans les républiques nationales pour 1650 personnes, avec durée de un an neuf mois pour ces cours.

c) organiser, à partir du 1er février 1936, des cours de *6 mois* de préparation pour les Instituts supérieurs pour 4000 personnes, dont 3000 y seront admis en les arrachant au travail de production et 1000 sans en être arrachés (c'est-à-dire que ce millier d'ouvriers continueront à travailler à leur service ou usine tout en devenant « étudiants » d'un Institut supérieur ! N. du tr.) (1).

On voit d'ici la qualité des étudiants qu'on va verser ainsi à l'École supérieure et ce que devient, dans ces conditions, le diplôme conférant le droit à être considéré comme serviteur de la Science !

Il nous reste à citer un *testimonium paupertatis* déli-

(1) *Pravda* du 2 février 1936, n° 32.
(2) *Recueil des décrets du Commissariat de l'Instruction Publique*, n° 35, décembre 1935.

vré à toute l'école soviétique par le Commissaire de l'In
truction Publique lui-même. L'école se trouvant impui
sante à enseigner à ses élèves au moins l'orthographe,
Commissaire adresse *officiellement* une lettre ouverte
tous les écoliers en les priant de s'efforcer à vaincre le
difficultés de l'orthographe pour ne pas remplir l'Éco
supérieure d'étudiants qui ne savent pas écrire... (1)

Que faut-il conclure de tout cela ? Tout simplement
faillite de l'organisation scolaire dans son entier, malgr
ou plutôt par suite des expériences extravagantes tenté
depuis dix-huit ans dans le domaine de l'instructio
publique. Et les vieux savants qui s'en vont peuvent r
garder avec effroi les cohortes d'ignorants qui arrive
pour les remplacer...

Certes, il ne faut pas désespérer de l'avenir. On r
vient à des conceptions plus saines des méthodes d'in
truction dans les écoles secondaires et primaires. On
affaire à une jeunesse intelligente, à l'esprit ingénieux
débrouillard, qui parvient à produire des hommes d
valeur malgré l'instruction lamentable qui émousse leur
facultés. De même qu'autrefois, en plein XVIIIe siècl
un Lomonossov, fils d'un pauvre pêcheur illettré, a s
par la ténacité de son génie se hausser jusqu'aux som
mets de la science, — la Russie moderne peut produir
des gens capables de vaincre les entraves de l'ignoranc
de leurs propres forces. Mais ceci est tout autre chos
que la production hâtive de savants dont le régime sovie
tique croit pouvoir s'enorgueillir. Une pléthore d'école
soi-disant supérieures ouvertes à des gens sachant
peine lire, — tel est le résultat de la funeste expérienc
qui a brisé le programme tracé autrefois d'une avanc
lente, mais sûre, vers une large diffusion d'instructio
solide.

(*Documentation* « *Istina* ».)

(1) *Zà Komm. Prosvéchtchénié* (organe du Commissariat de l'In
truction Publique), 8 février 1936.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Sanctions économiques.*

Armes à double tranchant, qui peuvent rétablir la paix ou amener la guerre.

J. DU PLESSIS. *La civilisation de l'Occident.*

Certains nous pressent de la défendre. Mais que faut-il entendre par « civilisation occidentale »? Après avoir fait entendre, à ce propos, la voix autorisée du P. Sertillanges, il nous a semblé bon de demander à l'auteur de *La Caravane humaine* de préciser ici sa position vis-à-vis des controverses récentes. On y verra qu'il ne s'agit point tant pour nous de choisir entre l'Orient et l'Occident qu'entre l'adoration du Dieu fait Homme et celle de l'homme qui se fait dieu.

A.-D. TOLÉDANO. *Chronique de politique étrangère.*

« Espérer contre l'espérance. »

ALEXANDRE MARC. *Paysans de France...*

Le problème paysan est pour la France un problème de vie ou de mort.

A travers les revues :

Les catholiques dans la vie publique.

Sanctions économiques

On ne parle plus que de sanctions. Même si le pire surv
nait, ce ne serait pas la guerre, mais l'application de sanc
tions militaires. Souhaitons que nous n'en arrivions jama
là! Toutefois l'horizon est sombre. Il s'agit encore seulemen
de sanctions économiques. Le début de ce mois a été ferti
en inquiétudes. A Genève, entre la suppression ou l'aggrav
tion des sanctions contre l'Italie, le dilemme était posé. E
durant que le duce acceptait avec habileté le principe de l
suspension des hostilités, l'Allemagne répudiait Locarno e
envahissait la zone démilitarisée du Rhin. D'un autre côté d
l'Europe un nouveau problème de sanctions économiques s
posait.



Il n'y a sanction que parce qu'il y a perturbation d'u
ordre préalablement établi et reconnu. Il s'agit de tradui
par une gêne matérielle le trouble apporté à l'ordre spiritu
des choses. La punition économique aurait pour but premi
d'éveiller chez la nation délinquante un sentiment d'ho
neur. S'il n'y a là qu'une illusion, de menaçante la punitio
devient effective : rigoureuse, continue. On pense alo
qu'elle empêchera l'éclosion et la poursuite d'une guerr
C'est le blocus, la mise en quarantaine. Faute de vivre
faute de métal ou de combustible, une guerre moderne r
devient-elle pas impossible? C'est du moins ce qu'a pen
l'article 16 du pacte de la S.D.N.

En fait, les choses ne sont pas si simples. Lorsque la sanction n'a pas eu son effet d'intimidation, devenue une réalité, elle risque de jeter l'huile sur le feu. Elle gêne, mais elle excite aussi. Elle excite même parfois plus qu'elle ne gêne, si l'ordre au nom duquel elle est appliquée ne représente pas pour le peuple puni l'ordre véritable.

Malheureusement l'ordre international est moins précis que l'ordre familial. Les rédacteurs du pacte de Genève ont tablé sur l'existence d'une solidarité internationale effective. Or, dès l'origine, les Américains se sont abstenus. Depuis, les conceptions de l'ordre n'ont pas toujours coïncidé : il y a la conception statique pour les vainqueurs ou les moins débiles, il y a la conception dynamique pour les vaincus ou les plus affaiblis. La grande crise économique est survenue, et chacun pour s'en prémunir a voulu s'isoler du reste du monde. Chaque nation a voulu se suffire à elle-même, ou du moins retirer de sa participation au commerce mondial plus qu'elle ne donnait. Personne n'était conscient de cette contradiction. Le monde s'est cloisonné, et chacun dans son cloisonnement a été victime de son illusion.

Pour échapper à une contagion on a rendu l'atmosphère difficilement respirable. Et dans cette atmosphère confinée, en fonction des misères du moment, l'idée de guerre unanimement condamnée n'est plus devenue impossible. C'est en préparant la guerre que certains pays ont retrouvé un certain équilibre. On connaît leurs arguments. Puisqu'on n'a pas pu ou pas voulu par la voie pacifique redistribuer l'or, les matières premières, les colonies, et puisqu'on ne peut pas arrêter la vie, il est difficile de contenir chez elles les masses soi-disant sacrifiées.

Le cloisonnement économique amplifié par la crise entretient dans le monde des germes de guerre. Il fait peser un doute sur la valeur de l'ordre international au nom duquel se déclenchent les sanctions économiques.



L'hésitation mise à appliquer et à aggraver les sanctions

contre l'Italie a révélé l'absence d'homogénéité de la communauté internationale. Les nations sanctionnistes n'ont-elles pas commencé par se sanctionner les premières ? Il s'agit ainsi de savoir si on guérit un mal par un mal semblable. Au moment où les nations souffrent d'un ralentissement des échanges qui pousse certaines à l'expansion, est-il opportun d'interdire les courants commerciaux qui subsistent encore ?

Vis-à-vis de l'Allemagne la question est encore plus angoissante. L'Allemagne savait que son geste méritait des sanctions. Mais elle n'est pas capable de supporter les sanctions qu'elle mérite, et cela seul rend son audace condamnable. Personne n'ignore les misères allemandes. Des sanctions effectives les aggraveraient. Elles feraient crouler ce qui n'est en Allemagne qu'une pure façade : le mark et les finances. C'est la précarité de l'économie allemande qui exalte la dictature et qui entraîne le führer dans une voie provocante. Les problèmes d'existence sous-tendent ainsi les décisions politiques.

Cela ne légitime pas, mais cela explique. Il faudrait être sûr de la valeur intrinsèque de l'ordre international établi pour appliquer aveuglément des sanctions qui deviendraient de nouveaux risques de troubles. En soi, on ne peut donc pas se refuser à réaménager un ordre perfectible : la morale internationale n'y contredit pas. Qu'on le veuille ou non, les nationaux des divers pays qui se disent étrangers les uns aux autres ont des qualités communes. Malgré les différences de race, de culture, de mystique, ils sont membres d'un même corps, de ce grand corps économique amaigri qui appelle une guérison.

Et ceux qui empêchent la guérison sont ceux qui brusquent les choses en déchirant les traités. La manière forte enlève de la force à des arguments discutables. Elle crée la méfiance. Elle retarde, elle rend peut-être impossibles les vraies solutions, celles que souhaite tout esprit qui cherche la vérité, et qui ne s'accroche pas à l'ordre établi pour le seul motif qu'il est l'ordre établi.

CIVIS.

La Civilisation de l'Occident

I

On nous déclarait naguère que nous nous battions pour elle et voici qu'il était hier question de se battre encore pour elle demain. Naguère, pourtant, c'était contre des Occidentaux. Sera-ce demain contre le Japon ou la Chine? Nul n'en parle. On n'y pense même pas. L'Italie seule est en cause : l'Italie, mère de cette civilisation et qui ne l'a pas reniée. Et l'Angleterre qui en porte le drapeau sur toutes les mers du globe, l'Angleterre qui se fait gloire de ranger sous ce drapeau la troisième partie du genre humain, l'Angleterre, si pleine d'égards pour l'Allemagne, c'est elle qui mène le bal. Les mots ont-ils encore un sens?

A vrai dire, ceux d'*Occident* et de *Civilisation* ne répondent souvent, pour les gens qui les emploient, si cultivés et doctes soient-ils, qu'à des conceptions assez vagues. On fait de la civilisation une entité comme le Droit, la Justice, la Liberté : étiquettes sur des boîtes où chacun met ce qu'il veut. Quant à l'Occident, on ne sait pas trop s'il ne s'étend pas jusqu'à la Nouvelle-Zélande et s'il ne boucle pas quelque part entre Sibérie et Alaska, au nord de l'Extrême-Orient, son tour du monde.

La civilisation, cependant, est chose historique; concrète, par conséquent, et relative, changeante, mouvante; tandis que l'Occident, expression géographique, évoque

quelque chose de fixe et de constant, une région du glob sise à l'opposé des terres sur lesquelles le soleil se lèv après avoir éclairé pendant la moitié de son cours u océan presque désert.

C'est, dès lors, une question de savoir s'il existe un *civilisation de l'Occident*, ou si, dans le temps et dans l'es pace, il n'y en a pas plusieurs. Je suppose que nous som mes d'accord pour définir la *civilisation*, non seulemen par l'empire des hommes sur la nature ou sur d'autre hommes, mais surtout par leur progrès individuel e social vers la plénitude et la perfection de la vie humain

Cette question ne peut être vraiment résolue que pa la synthèse de l'histoire, non pas celle qui juxtapose seu lement des chapitres ou des volumes consacrés aux diver éléments du genre humain ou de la civilisation, mais cell qui observe le développement d'une nation, d'un État, d l'humanité tout entière comme celui d'un être vivant e s'efforce de mettre en lumière l'unité et la continuité d son existence, le sens et les lois de sa marche à traver les siècles. C'est une synthèse de ce genre que j'ai tenté pour l'histoire universelle, dans *La Caravane humaine* (1 Je voudrais utiliser ici certaines de ses données pou apporter à des controverses récentes quelques précision utiles.

II

La civilisation, telle que nous venons de la définir, n'es que l'épanouissement multiforme d'une idée : celle qu les civilisés se font de l'univers et surtout de l'homme, d

(1) Le sens de l'histoire : I. *La Caravane humaine* (recherches hi toriques), in-16. Paris, Plon, 1932.

ses destinées, de sa vie. Parler d'une civilisation de l'Occident, c'est donc parler d'une civilisation qui repose, en ces quatre points fondamentaux, sur des idées particulières à l'Occident, et que l'Orient, dans son ensemble, n'a pas admises.

Or, s'il est un fait que la synthèse de l'histoire met hors de doute, c'est qu'une telle civilisation ne se trouve, dans l'Antiquité, que chez les Juifs, au seuil même de l'Orient. Ailleurs, sous l'extrême variété des mœurs, des institutions, des arts, des cultes, mythes, légendes et histoires, c'est partout le même chaos de doctrines sur les quatre points dont il s'agit, les mêmes confusions entre la nature et le surnaturel, l'esprit et la matière, l'éternité et la durée, Dieu et le monde. Partout on divinise les forces de la nature, les rois, les héros, les ancêtres, la cité et ses lois. Partout, on pense que l'homme naît, vit et meurt uniquement pour perpétuer leur empire.

Il subsiste, sans doute, au milieu des égarements qui font l'unité des paganismes, quelques restes d'une tradition primitive plus saine, plus favorable aux pauvres gens. Il y a de très belles philosophies ; mais partout, même en Chine, où la tradition s'affaiblit et se dénature moins qu'autre part, la multitude est asservie et abandonnée aux superstitions que son ignorance accumule. Des « Iles des Génies », que les Chinois placent au loin dans la mer orientale, jusqu'aux Iles Fortunées, terres extrêmes de l'Occident, toute la civilisation s'édifie sur les mêmes bases, sauf dans l'infime Judée.

Que la Grèce ait inventé la géométrie, la « distinction » et la science ; que Rome ait créé le droit et unifié l'Occident par la vertu de son « empirisme organisateur », cela ne fait rien à la chose. Ces formes de la civilisation antique n'en modifient pas le fond, bien qu'elles élaborent, pour une civilisation essentiellement différente, un milieu

favorable et quelques éléments nouveaux. Encore ces éléments, si utiles, si précieux même qu'il y ait lieu de les juger, ne seront-ils pas essentiels à la civilisation qui va conquérir la Grèce et Rome.

Cette civilisation, c'est celle dont la Judée garde le germe. Jésus-Christ, que les Juifs, aveuglés par un nationalisme étroit, refusent de suivre, lui apporte ce qui lui manquait pour s'épanouir, se parfaire et déborder sur l'univers. Elle distingue ce que l'Antiquité a confondu. Elle affranchit ce que l'Antiquité asservissait. Les rois, les lois, la Cité, les forces de la nature, elle plie toutes ces dominations antiques au service des hommes et du genre humain. L'Antiquité tournait en rond : elle brise le cercle et remet l'homme en liberté, face à l'avenir. Aux multitudes opprimées, elle annonce « la Bonne Nouvelle du Royaume », où la foi, l'espérance et la charité rendent les superstitions inutiles et font de ceux qu'elles animent, si humbles soient-ils, des rois. Pacifique, d'ailleurs, ce Royaume ne recourt pour ses conquêtes qu'aux forces de la grâce divine, du cœur et de l'esprit humains. C'est une société spirituelle créée pour faire des saints et ouverte à tous les hommes : la sainte Église catholique.

Cette Église et cette civilisation ne font qu'un. Les séparer est impossible. Aussi se heurtent-elles l'une et l'autre, dès leurs premiers pas en dehors de la Palestine, à la civilisation antique et à l'empire de Rome qu'elles trouvent d'abord sur leur chemin. Le choc est brutal ; mais l'Église dans cet empire, comme son Fondateur dans la Judée, triomphe par la souffrance. Deux siècles et demi plus tard le monde romain est à elle. Pour la première fois dans l'histoire, on voit apparaître une « civilisation de l'Occident ».

III

Est-ce à dire qu'elle soit grecque et romaine et qu'elle continue, en la rénovant, la civilisation de l'Antiquité? On se plaît à l'affirmer. L'Église, dit-on, « s'étend peu à peu dans le lit de la puissance latine, épouse les formes de l'empire, en adopte même les divisions administratives, prend tout ce qu'elle peut à Rome, y fixe sa capitale et non point à Jérusalem, lui emprunte son langage ». Mais il faut bien qu'on l'avoue tout aussitôt : ce n'est là que « surface des choses », nécessités tout extérieures imposées à l'Église par les circonstances (1). Elle adopte et sauve ce qu'elle trouve de vrai et de bon tout autour d'elle; mais elle en juge d'après sa doctrine propre et elle le transforme en l'incorporant à sa doctrine. Saint Paul, saint Jean, les Pères et les conciles des quatre premiers siècles et saint Augustin, le grand docteur de l'Occident, ont de même pillé la sagesse grecque sans être captés par l'hellénisme. Ils sont d'un autre univers.

C'est pourquoi le monde gréco-romain, aussitôt conquis par l'Église, a sombré dans l'effroyable tempête d'où elle est sortie plus puissante que jamais. Allez voir ce qui reste du Forum et de l'Acropole : voilà ce que les Barbares ont fait de la civilisation antique. Où est-elle en Occident dès le VIe siècle? Le droit romain, en dehors de l'Italie, royaume des Ostrogoths puis des Lombards, se réduit au texte rudimentaire d'un tout petit livre et qui porte le nom d'un goth. Le Bréviaire d'Alaric a supplanté le Code de Théodose. Les grandes compilations de Justinien ne seront étudiées que cinq cents ans plus tard. Les

(1) Paul Valéry, *Variété*, p. 44.

lettres grecques et latines, terrées au fond des monastères, n'ont plus guère d'influence. Qui donc s'en soucie? Un art nouveau surgit du sol tandis que de nouveaux Homères chantent de nouvelles guerres de Troie. Des nations nouvelles sont nées que l'Église éduque et police et qui ne connaissent que par elle le génie latin et grec. Et voici, de saint Benoît à sainte Catherine de Sienne, en passant par Charlemagne, saint Albert et saint Thomas, un nouvel empire, des sciences nouvelles et de nouveaux sages. Où est, durant ce millier d'années, la civilisation d'autrefois?

Elle semble morte et c'est à bon droit que le temps de son réveil portera le nom de Renaissance. La civilisation de l'Occident au Moyen-Age, plus belle à beaucoup d'égards et plus réellement humaine, est tout à fait originale en son essence. Elle relève exclusivement de l'Église catholique. Si l'autre était morte, cependant, on ne la verrait pas renaître dix siècles après sa mort. Elle s'écroule et disparaît, mais elle survit à sa ruine. Son esprit demeure actif. Tantôt ici et tantôt là, il se glisse sous un déguisement à la mode. Il se creuse des retranchements. Il mine avec lenteur mais sans répit la civilisation nouvelle. Il s'empare même parfois des forteresses qu'elle a construites. Ainsi le césaropapisme byzantin et ses schismes nationaux, le césarisme impérial et ses légistes, l'impiété de Frédéric II, les hérésies des Albigeois, de Wiclef, de Jean Huss, s'efforcent de ramener l'Occident aux confusions antiques. A mesure que le temps marche, la poussée se fait plus massive et plus générale. Que la barrière pontificale fléchisse, et l'Occident verra peut-être, en même temps qu'une renaissance, un effondrement pareil à celui du V[e] siècle.

IV

Elle a fléchi et la Renaissance s'est faite ; mais l'effondrement ne s'est pas produit. Une partie seulement de l'édifice que le Moyen-Age avait bâti s'est écroulée, la partie extérieure, le corps de bâtiments politique et temporel ; mais l'Église est restée debout au milieu de cette ruine. Elle en a profité pour se libérer, se purifier, rajeunir et adapter une fois de plus aux temps et aux circonstances ses immuables doctrines et ses divines méthodes. Elle s'est remise au travail pour accomplir son œuvre propre qui est de conquérir tous les peuples à Jésus-Christ. Depuis lors, elle n'a pas cessé de grandir. En elle, par elle, et dès le XVIe siècle, la civilisation de l'Occident manifeste plus que jamais sa véritable nature et sa véritable destinée : c'est une civilisation catholique, la civilisation de l'univers.

A aucun moment elle n'avait cessé de l'affirmer et d'agir en conséquence : mais l'Occident, premier objet de son effort, en absorbait la plus large part, et l'Islam, sans parler du schisme byzantin et de l'hérésie nestorienne, lui barrait les routes de l'Asie. Il lui a fallu un zèle extraordinaire et des circonstances exceptionnelles pour établir un archevêque à Pékin au XIIIe siècle et plusieurs évêques dans les provinces chinoises. Au XVIe, l'Islam est toujours puissant, toujours irréconciliable ; mais les océans se sont ouverts et l'Occident se détache d'elle. Il la répudie, tout en profitant des chemins qu'elle lui ouvre sur toutes les terres du globe. Il se forge une civilisation nouvelle et qui se nomme, à son tour, *la civilisation de l'Occident.* A-t-elle droit à ce titre, qui ne pouvait convenir que d'une façon accidentelle, à raison des circonstan-

ces et pour un temps plus ou moins long, à celle du catholicisme ?

On a pu, durant quelque trois cents ans, la croire latine et grecque. La Renaissance avait mis sa marque sur elle ; mais dès le XVIIIe siècle ce vêtement tombe. Les « modernes » l'emportent sur les « anciens » et elle apparaît ce qu'elle est : ni grecque, ni latine, ni chrétienne ; « quelque chose de tout neuf, une civilisation d'apostasie créée par le génie humain dans un sursaut d'indépendance, un paganisme nouveau, plus abstrait, plus savant, plus raisonnable, plus franc aussi et plus radical que celui de l'Antiquité occidentale (1) ».

Le XIXe siècle accentue ce caractère en faisant d'elle la civilisation de l'argent, de la machine, des sciences expérimentales, de l'État impersonnel et de l'humanitarisme. Qui oserait dire, au XXe, que la culture gréco-latine n'est pas en baisse chez nous, chez les Anglais, dans l'Amérique latine, dans les nouveaux États de l'Europe centrale, tandis qu'elle subit une éclipse presque totale en Allemagne et en Russie ?

Au surplus, le nouveau paganisme qui fait le fond de la civilisation nouvelle diffère trop de l'ancien pour n'être qu'une renaissance. Idolâtrie panthéistique, tradition, nationalisme, aristocratie ou despotisme, — car les démocraties antiques, plus ou moins esclavagistes et censitaires, ne méritent pas leur nom, — voilà sous quels traits nous apparaît l'ancien paganisme dans l'ensemble de son histoire. Le nouveau ne place aucun être au-dessus de l'homme : il n'a aucun dieu. Il méprise la tradition. Son âge d'or est dans l'avenir, au terme d'une évolution progressive où le passé n'est jamais, pour le présent, que bar-

(1) *La Caravane humaine*, p. 225. Add., pp. 226, 227, 360 et s., 383 et s.

barie et ignorance. Son idéal est international, démocratique et humanitaire. C'est pourquoi la civilisation qu'il engendre est une civilisation de masses qui tend à uniformiser l'univers dans le collectivisme d'État et à rassembler les nations dans une fédération mondiale où l'Humanité souveraine pourra se réaliser elle-même, se gouverner seule et s'adorer.

V

On voit par là que la nouvelle *civilisation de l'Occident* est encore moins chrétienne que romaine et grecque. Elle a pris à l'Église catholique beaucoup de mots, les plus beaux de son langage, mais elle en a changé le sens. Elle les a retournés bout pour bout en mettant l'homme partout à la place de Dieu, le temps à la place de l'éternité. Le premier acte de Pie X, au début du XX[e] siècle fut pour lui arracher ce masque (1).

Ce qui peut nous tromper sur son véritable visage, ce n'est pas seulement qu'elle est partout juxtaposée à la civilisation catholique ; c'est surtout qu'il existe, entre les deux civilisations, une multitude de gens qui ne les distinguent pas l'une de l'autre et qui prennent de chaque côté, sans voir bien loin les conséquences, tout ce qu'ils croient bon de prendre. De cette multitude, mais d'elle seule, en dehors du catholicisme, on peut dire, avec le R. P. Allo, que sa « culture est toute pénétrée du christianisme », ou, avec Henri Massis, que « son âme, sa conception de la vie et de l'univers, ses principes de discernement et d'évaluation morale et jusqu'à son idée de la science, c'est le christianisme qui les a faits (2) ».

(1) Cf. *Ibid.*, pp. 336, 337.
(2) Allo, *Plaies d'Europe et Baumes du Gange*, p. 235 ; Massis, *Défense de l'Occident*, p. 221.

Encore n'est-ce pas complètement exact. On néglige trop de nuances. Des ruines, des tombeaux, quelle que soit leur beauté, ne sont pourtant que des tombeaux et des ruines. Peut-on dire que Sainte-Sophie à Istamboul ou Sainte-Geneviève à Paris soient « toutes pénétrées du christianisme », sous prétexte que « c'est lui qui les a faites »? Le cadavre est peut-être encore dans la maison, couvert de fleurs et, qui sait? de larmes; mais c'est un cadavre, et ceux-là même qui le fleurissent et le pleurent ne font rien pour qu'il ressuscite. Ils en ont pris leur parti et se tiennent pour assurés qu'il ne ressuscitera pas. C'est d'eux que le Christ a dit : « Qui n'est pas avec moi, est contre moi; qui n'amasse pas avec moi, dissipe. » Cela les classe, eux et leur « civilisation ».

Les illusions que l'on se fait sur celle-ci viennent, semble-t-il, d'une double erreur. On regarde, on raisonne, on juge, sciemment ou non, comme si la *civilisation de l'Occident* était à la fois une et stable : un grand arbre où les ouragans ont cassé de fortes branches, mais qui n'a jamais cessé de pousser des branches nouvelles grâce à la même sève puisée dans le même sol. On paraît croire en outre qu'il ne saurait y avoir, dans la même contrée, qu'une civilisation à la même époque et que, par suite, s'il se rencontre, au même moment, dans la civilisation de cette contrée des éléments qu'elle ne peut assimiler sans en éliminer d'essentiels, cela ne saurait manifester autre chose qu'un désordre interne, maladie ou crise d'âge, indice de progrès ou de décadence, sans plus.

L'histoire contredit toutes ces vues. Les civilisations sont des courants profonds et rapides qui naissent au souffle des esprits sur la mer humaine. Ils fuient et changent. Ils se heurtent, se dévient, se confondent, s'entrecroisent à des niveaux différents, roulent souvent côte à côte en sens inverses ou dans le même sens, mêlant plus

ou moins leurs eaux dans la zone qui les sépare, plus ou moins large et plus lente à se mouvoir. Pour les observer et les connaître, il faut les distinguer d'abord, puis les suivre dans leur incessante mobilité.

Ainsi la civilisation grecque et l'orientale ont subsisté l'une et l'autre en Perse après Alexandre ; comme, un peu plus tard, la grecque et la juive en Palestine et, plus tard encore, l'antique et la chrétienne pendant quatre siècles sous l'empire des Césars. Ainsi la chrétienne et la moderne, en Occident, celle-ci en dessous, cachée, avec de brusques éclats, pendant tout le Moyen-Age, où lentement elle s'élabore ; mais, depuis le XVIe siècle, de plus en plus visible, puissante, envahissante à côté de l'autre et se ruant à l'encontre pour la détruire.

VI

Aujourd'hui, les deux civilisations de l'Occident, plus que jamais incompatibles, ont cessé d'être occidentales : ce sont deux civilisations universelles. Déjà la troisième, celle de l'Antiquité, qui survivait en Orient au-delà du désert de Syrie et des steppes de la Caspienne, leur cède de toutes parts. Elle se modernise et, en se modernisant, elle a conscience de se corrompre ; en quoi elle se rencontre avec un des plus ardents « défenseurs » de l'Occident.

« Nous sommes d'accord, écrit M. Henri Massis, avec ceux qui constatent que la civilisation moderne est le grand vice ; qu'elle fait du bien matériel le but unique de la vie ; qu'elle ne s'occupe pas du bien de l'âme ; qu'elle affole les Européens et corrompt les Orientaux ; qu'elle les asservit à l'argent ; qu'elle les rend incapables de paix

et de loisir intérieur. Il est bon que cette protestation s'élève et qu'elle soit dite à l'Occident. » Mais elle n'empêche pas l'Orient de se livrer à cette civilisation que ses sages méprisent.

Cela tient à ce qu'elle lui apporte des promesses de domination. Car elle donne l'empire au nombre, à la masse, à l'argent, à la machine et, sur trois de ces quatre points, il est de taille à vaincre quand il voudra. L'Occident ne peut compter que sur la machine : rien de plus aisé que de la lui prendre : le Japon l'a déjà fait. Est-ce tout cependant ? N'y a-t-il pas quelque autre cause plus profonde aux évolutions dont nous sommes les témoins ? Il y a l'unité des paganismes qui reposent tous sur les mêmes confusions, engendrent tous les mêmes sophistiques chez les lettrés, les mêmes superstitions dans les masses et ne sont tous que les manifestations diverses d'une même tendance originelle de l'homme à se faire Dieu. Entre le nouveau paganisme de l'Occident et le paganisme antique de l'Orient, nulle incompatibilité foncière, et celui-ci, en s'appropriant ce qui procure à l'autre, dans l'ordre matériel, une écrasante supériorité, se berce de l'espérance que cela renforcera la supériorité qu'il s'attribue, par une illusion à certains égards explicable dans l'ordre spirituel.

Alliance ou sujétion, les deux peut-être, car la limite entre l'une et l'autre est d'ordinaire assez indécise, voilà pour l'Occident paganisé et pour l'Orient modernisé le terme normal de leur marche actuelle. Qu'ils se disputent quelque jour l'empire du monde, c'est possible, sinon probable ; mais ils s'uniront tôt ou tard puisqu'ils se heurtent au même obstacle, irréductible et mondial, l'Église de Rome, la civilisation catholique.

VII

La question qui se pose de nos jours aux hommes de bonne volonté ne concerne donc nullement l'Occident, la civilisation de l'Occident, la défense de l'Occident : ces mots-là n'ont plus de sens. C'est une question mondiale, comme toutes celles qui ont actuellement quelque importance. D'un bout de l'univers à l'autre, il s'agit, pour ces hommes-là, de choisir, non pas entre l'Orient et l'Occident, mais entre l'adoration de Dieu fait Homme sur le seuil de ces deux mondes qui, désormais, n'en font plus qu'un, et l'adoration de l'homme fait dieu à la face de tout le ciel.

Ce choix, les nations de l'Occident l'ont exercé pour la plupart, avec plus ou moins de réserves, en faveur de l'homme. Dieu et son Christ n'ont déjà plus de place acceptable dans les Républiques soviétiques, ni dans l'Allemagne hitlérienne, ni au Mexique. On leur accorde aux États-Unis, en France, en Espagne, dans les nouveaux États de l'Europe centrale, une certaine considération comme à des étrangers de marque qui comptent, parmi les citoyens du pays, trop d'amis pour qu'on les ignore. L'Angleterre leur élève des temples ; mais elle y admet un clergé et des fidèles singulièrement disparates, échelonnés d'une foi quasi romaine à une incrédulité quasi moscovite. Pour le surplus, elle se comporte dans l'univers à peu près comme si l'homme était dieu, collectivement incarné dans la nation britannique. Nul n'a fait plus qu'elle pour étendre au monde entier la *civilisation de l'Occident* seconde manière.

Quelques Républiques sud-américaines, bien qu'un peu trop oscillantes, la Belgique, l'Autriche, l'Italie, sont les

seules qui se soient nettement prononcées pour le Chris
et son Église, que la Société des Nations, dont elles fon
partie, rejette.

Un aussi triste bilan laisserait peu d'espoir pour le
catholicisme comme pour les nations occidentales si la
Révélation et l'histoire n'étaient d'accord pour affirme
la transcendance de l'Église. Cela ne permet aucun
doute sur son triomphe final ; mais ce triomphe n'est pro
mis qu'à elle. En dehors d'elle, pas de salut pour le
nations occidentales ni pour les autres. On peut cherche
à la détruire. On peut la vaincre, l'opprimer, l'acculer
comme le Christ, à l'agonie, à la Passion et au sépulcre
elle en sortira tôt ou tard vivante et victorieuse.

C'est pourquoi il ne convient pas que les catholiques
en Occident non plus qu'en Orient, se laissent déprime
ou seulement effrayer par les circonstances présentes n
par la puissance et l'ampleur du mouvement qui nou
emporte. La peur est mauvaise conseillère et ne sied pa
aux disciples de Jésus-Christ dans la Barque du Pêcheur
« Ne craignez pas » : c'est la parole de leur Maître. Qu'il
élèvent seulement leurs âmes au niveau de ces circons
tances décisives et mondiales. Leur optimisme est la
mesure de leur foi. Il est beau et il est bon de vivre en
un temps où les nations et l'Église ne peuvent échappe
à une ruine totale que si l'Église refait ou achève la con
quête des nations. C'est un temps de grandeur, d'espé
rance et de joie, quels que puissent être ses périls et se
agitations. Car l'Église est impérissable, et cette conquête
est sa raison d'être, sa mission, sa destinée. C'est elle qu
porte en soi de nos jours pour tous les peuples de la terre
comme jadis pour l'Occident aux jours de Rome païenne
la civilisation de l'avenir.

J. du Plessis.

NOTES ET RÉFLEXIONS

« Espérer contre l'espérance »

Notre continent s'en va-t-il peu à peu à la dérive vers le gouffre, comme un bateau ivre ? La fatalité est-elle près de s'appesantir de nouveau sur les peuples avec, en conclusion, les tueries, les gaz asphyxiants, les épidémies, le bolchevisme ?

On ne veut pas croire à une telle issue. Toute la conscience chrétienne se révolte à l'idée de cette « anankè » renouvelée d'Eschyle. Nous sommes des êtres libres, qui veulent bâtir eux-mêmes leurs destins, avec l'aide de la Grâce, et non des pantins entre les mains de je ne sais quelles divinités atroces. Il nous faut lutter contre les noires pensées, « espérer contre l'espérance », selon les mots du Saint-Père.

Demain, 14 mars, le Conseil de la Société des Nations se réunit à Londres. Décidera-t-il d'appliquer des sanctions aux violateurs de Locarno ? Tentera-t-il d'amener l'Allemagne à retirer les troupes qui ont réoccupé de façon massive la zone démilitarisée ? Et s'il échoue — ce qui est à craindre — l'Angleterre n'ayant rien obtenu de Berlin ?

La position de chacun semble inextricable. Le Reich s'engage à fond. Hitler, ivre de succès, parle d'imposer à l'Europe la paix allemande. Peu lui chaut qu'il existe une Société des Nations. Les traités signés ne comptent pas. Il affirme cependant ne point vouloir la guerre. Mais n'y sera-t-il pas entraîné par son attitude franche, certes,

brutale aussi ? Pour parler ainsi, il faut qu'il se sente prêt, sûr de lui-même. Ou bien il s'enivre de sa propre rhétorique. Il se raidit dans une exaltation folle. Neurath, Schacht, Blomberg, ont crié : casse-cou; le Führer prêche la politique du désespoir, et lui, le persécuteur du christianisme, il ose invoquer Dieu !

Paroles dangereuses, qui peu à peu ferment la porte à toute négociation. Cela, l'Angleterre commence à le sentir. Elle a voulu éprouver la sincérité allemande. Elle redoute la guerre, pour laquelle elle n'est pas prête, et que son peuple ne veut pas. Elle comprend — et nous comprenons aussi en France — l'erreur qui consista à imposer à un peuple d'une vitalité débordante une paix inexécutable. Elle sait la crise économique profonde d'outre-Rhin, et la nécessité pour l'Allemagne de remédier au chômage en se livrant au dumping ou en fabriquant du matériel de guerre, et d'enrôler les jeunes sans-travail dans une armée reconstituée au mépris des traités. Car toute la question est là : c'est Versailles et c'est la crise qui ont fait Hitler. Au lieu du dumping, qui eût porté un coup droit au commerce britannique, le dictateur a choisi le réarmement, qui porte un coup droit à la sécurité de la France — et, par là même, à la sécurité de l'Europe entière et de la Société des Nations.

D'où les hésitations de Londres. On veut la paix, on veut en même temps sauvegarder Genève et la doctrine de la sécurité collective. Mais il ne peut y avoir deux poids et deux mesures. Les sanctions furent appliquées à l'Italie, et l'on refuserait de les appliquer à l'Allemagne ?

A mesure que le temps passe, troupes allemandes et troupes françaises se massent des deux côtés du Rhin. Il faudrait agir vite, mais Londres veut gagner du temps, et essayer d'obtenir l'impossible, ce qu'Hitler vient de refuser, le retrait, ou tout au moins la diminution du nombre des troupes en Rhénanie. Problème diplomatique qui dépasse les diplomates, car *la force est*

déjà entrée en jeu. Dieu nous garde d'un incident de frontière !

Dira-t-on que la situation est plus facile pour l'Italie ? Le pays est « sanctionné », il eût donc pu se ranger immédiatement du côté du futur « sanctionné ». Mais Mussolini sait sans doute à quoi s'en tenir sur les projets lointains du germanisme. Il est resté fidèle à l'esprit de Stresa; la garde sur le Danube lui est apparue comme un impératif. Seulement il songe avant tout à l'intérêt italien et il subordonne son appui à la suppression des sanctions prises contre l'Italie.

Pourrait-on d'ailleurs concevoir un pays « sanctionné » souscrivant à son tour à des sanctions contre un autre pays « sanctionné » ? Il faut que l'on comprenne cela à Londres. Certes, la logique voudrait que les sanctions fussent appliquées à tous sans discernement, la loi étant égale pour tous. Mais il ne s'agit plus ici de principes, il s'agit du danger que court l'Europe — et ce danger ne fut jamais aussi pressant — d'une hégémonie allemande. Jeter l'Italie dans les bras du Reich, comme ce serait le cas si l'on continuait à lui appliquer les sanctions à elle, autant dire provoquer délibérément la guerre générale, si redoutée par Londres.

La question devient quasi inextricable. C'est encore la France qui a le rôle le plus facile — relativement. Car enfin, notre traité avec les Soviets fut approuvé par les garants des accords de Locarno, et nous avons offert de l'étendre à l'Allemagne, et même de soumettre à la cour de la Haye ou à une procédure de conciliation les objections d'ordre « locarnien » soulevées par ce dernier pays. Nous avons aussi souscrit aux sanctions contre l'Italie, en les freinant certes, mais nous y avons souscrit quand même. Il ne s'agit pas d'une agression allemande, il s'agit de la violation d'un traité volontairement signé par Berlin, et auquel Hitler avait promis de façon solennelle de se conformer. La sécurité collective, désormais chère à nos amis anglais, est donc en jeu.

Oui, mais nous voulons la paix, et il existe aussi au fond de nous-mêmes comme un regret d'avoir accepté un traité tel que le traité de Versailles. Notre honnêteté foncière ne répugne pas à admettre que ce traité voulait l'impossible et ne pouvait durer. Au lieu d'ouvrir toutes grandes les portes à la paix, il entr'ouvrait l'étroit couloir de la paix comme celui de la guerre. Nous nous rappelons aussi les occasions manquées, les satisfactions données trop tard aux revendications allemandes, excédantes dans leur bien-fondé même. Nous voulons être justes, mais nous sentons que la limite fut atteinte et dépassée. Nous ne disons pas : pourquoi cette brutalité, alors que pour l'abolition des réparations et pour le réarmement du Reich nous avons cédé si facilement. Nous ne disons même pas : il y a la manière. Mais il s'élève en nous une sourde irritation contre ce Führer qui, malgré ses offres de paix et de retour à la Société des Nations, au lieu de se taire, s'appesantit lourdement sur ses « dernières propositions ». Il y avait de l'arrogance en parlant de la poudre sèche; il peut y avoir de l'arrogance à clamer sans arrêt : « l'honneur allemand, la paix allemande ». D'un peuple pacifique comme le nôtre, trop ancré dans son esprit juridique, qui a peut-être exagéré ses craintes quant à sa sécurité, que des querelles intérieures divisaient profondément, les lourdes oraisons germaniques finiront par faire un peuple dressé tout entier pour clamer à son tour : en voilà assez.

On voudrait garder cependant l'âme sereine, à l'abri des passions de l'heure. On sait que 67 millions d'habitants, qui ont besoin de vivre, et qui souffrent, cherchent à oublier en se grisant de l'indépendance et de l'égalité des droits enfin reconquises. Mais le passé ne peut être aboli — et c'est cela que les Allemands, s'ils sont vraiment sincères dans leur désir de paix, ne devraient pas oublier. Ils ne comprennent pas notre émoi à savoir Strasbourg sous le feu de leurs canons, alors que certaines de leurs villes se trouvent sous le feu des nôtres.

C'est que la dernière guerre — sera-t-elle la dernière des guerres ? — se livra sur notre sol et fut conduite de façon atroce.

Entente ? oui ; mais nous craignons que cette entente ne soit l'étouffement. La paix ? oui; mais pas de *pax germanica*. L'égalité des droits ? oui ; mais réaliser ce concept juridique dans les faits en violant des traités, c'est là une proposition impossible. Et pour l'avenir, quelle sécurité y a-t-il ?

Nous voulons « espérer contre l'espérance », et que de cette crise — la plus terrible, de beaucoup, de l'après-guerre — sorte une aube meilleure pour le monde. Demain peut amener cette aube, ou le crépuscule. Nous devons nous habituer à vivre dangereusement, en gardant notre esprit alerte, nos nerfs calmes. Et peut-être l'Europe méritera-t-elle enfin cette paix qui est pour elle la condition essentielle de son existence.

13 mars 1936.

André-D. Tolédano.

Paysans de France...

Plusieurs ouvrages publiés récemment s'occupent du problème paysan. Dans les quelques pages qui suivent, nous avons essayé de résumer les réflexions provoquées par la lecture de ces ouvrages. Nous nous sommes surtout inspiré de l'ouvrage du R. P. Maurice de Ganay, intitulé *Problèmes paysans et apostolat spécialisé* (Edit. Spes). Mais nous avons utilisé les livres suivants : Daniel Halévy, *Visites aux paysans du Centre* (Edit. Bernard Grasset); C.-F. Ramuz, *Taille de l'Homme* (Edit. Bernard Grasset); Emile Guillaumin, *La Vie d'un simple* (Libr. Stock); Gaston Roupnel, *Histoire de la campagne française* (Edit. B. Grasset).

*
* *

Le R. P. de Ganay a étudié la paysannerie avec une sympathie lucide et une patience inlassable. Pendant plus de quinze ans, son apostolat actif dans les milieux agraires lui a permis de préciser et d'approfondir ses observations. Nous ne le suivrons point pas à pas, car nous espérons que tous ceux que le problème intéresse voudront bien se rapporter à son livre. Nous nous proposons simplement de résumer les leçons les plus *actuelles* qui se dégagent de cette longue enquête.

Au point de vue économique. — La crise économique est assurément la cause sinon la plus profonde du moins la plus directe et la plus impérieuse du mécontentement paysan. Comment essayer de faire face à cette crise?

Trop souvent, les groupements agraires se contentent de préconiser exclusivement des mesures douanières et étatistes (prix minima, etc...), c'est-à-dire des mesures artificielles et

qui ne peuvent résoudre la question. Le R. P. de Ganay essaye de voir plus loin... Il analyse la situation économique nouvelle du paysan, et le montre « coincé » entre les industries pré et post-agricoles, et les intermédiaires parasitaires. « A cette terre, qui jadis commandait à tous (*primum vivere*), tous commandent désormais : transformateurs ou non, c'est en face de ces intermédiaires organisés que l'agriculture se trouve *isolée et sans défense.* »

Pour mettre fin à cet état de choses, il faut que l'agriculture *s'organise* à son tour. Dans cet ordre d'idées, le R. P. de Ganay préconise un certain nombre de mesures, qui, sans être suffisantes — du moins à notre avis — semblent en effet nécessaires. Il se montre, en particulier, partisan convaincu d'une double « concentration » (dans le sens de collaboration, coopération, et non de centralisation, bien entendu) des agriculteurs. « *Concentration* » *horizontale* entre producteurs, tout d'abord. Mais ce groupement de producteurs devrait être étayé par une « *concentration* » *verticale* qui aurait pour but de réintégrer en quelque sorte dans l'agriculture les fonctions économiques qui s'en sont séparées graduellement. Il s'agirait avant tout de libérer l'agriculture de l' « esclavage du crédit », en éliminant le crédit parasitaire et en préparant l'essor d'organismes de crédit corporatifs et coopératifs. Il s'agirait aussi « d'aller chercher les matières premières le plus loin possible dans l'échelle de leur préparation, et ensuite de pousser le produit agricole à demi fini à travers les étapes de ses transformateurs et de ses intermédiaires, pour le rendre aussi directement que possible au consommateur ».

L'un des résultats de cette double « concentration » verticale et horizontale de l'agriculture serait d'aboutir à la constitution — ou reconstitution — de centres corporatifs *mixtes* à la fois industriels et agraires.

Cette réorganisation radicale de l'agriculture se heurtera à mille obstacles, mais quelles que soient les difficultés, tout doit être tenté pour la mener à bien afin de sauver l'essentiel.

Par contre, l'étatisme, le protectionnisme, et encore plus, les contingentements ne sont que de pseudo-solutions. Comme l'écrit judicieusement le R. P. de Ganay, « tout malthusianisme n'a jamais été qu'un aveu d'impuissance et

le malthusianisme économique une rationalisation à rebours ».

Non, les quelques mesures que nous n'avons fait qu'effleurer sont bien nécessaires pour « sauver l'essentiel »... Mais cet « essentiel » n'est pas sur le plan économique : ce qui nous incite à passer...

Au point de vue social. — Le R. P. de Ganay étudie tour à tour l'habitat, le travail, la propriété, les rapports avec la nature, etc... Contentons-nous d'indiquer que le *rapport de l'homme à la terre*, qui est le fondement de la vie agraire, se révèle à tout observateur perspicace comme étant en même temps l'un des fondements les plus solides de la société humaine, une source inépuisable de force, de santé, d'équilibre psycho-physique. Le contact de l'homme avec la nature reste, pour la société tout entière, une origine et un régulateur.

Mais si le paysan fait don de son cœur à sa terre, la terre le lui rend bien. M. Daniel Halévy note le lien qui existe entre la propriété et la famille, ainsi l'action formatrice et ennoblissante de ces deux facteurs étroitement unis : « Je remarque en ce pays même l'énergie moralisante qu'exercent la famille et la propriété : tous ces hommes que j'y connais (et si je les connais c'est qu'ils se sont élevés très au-dessus du niveau moyen) sont des hommes dont la famille a quelque ancienneté, et qui possèdent, au sens populaire du mot, quelque bien (1). » Et le R. P. de Ganay d'insister également sur ce point : « Le régime le plus favorable, c'est la propriété, constatent l'enseignement de l'Église et la science sociale ; l'instinct terrien leur donne raison qui pousse si âprement le paysan à arrondir son bien (2) »...

Malheureusement, dans le monde moderne, tout semble se liguer contre la petite propriété terrienne. Sans parler de l'expérience russe qui tend résolument à « prolétariser » la paysannerie, la législation et surtout la fiscalité françaises menacent les formes traditionnelles de la propriété paysanne.

(1) *Visites aux paysans du Centre*, ch. IV de la Ire Partie.
(2) *Problèmes paysans et apostolat spécialisé*, ch. III de la Ire Partie.

La crise économique aidant, le paysan est porté à renoncer de plus en plus à l'ambition stimulante et féconde du « beau domaine »...

Ce complexe d'infériorité favorise le dépeuplement des campagnes, — mal terrible que l'on ne guérira point par des discours académiques. Mais la « désertion de la terre » a également une autre raison : la *dénatalité*. En étudiant la vie d'un village qu'il connaît bien, M. Daniel Halévy résume amèrement : « En somme, pour six (dernières) années, soixante-trois naissances et cent soixante-seize décès, un déficit de cent treize vies (1). »

Le problème de la dénatalité a pour nous un caractère éminemment tragique qui se résume dans cette question angoissé : « La fin de tout cela, quelle est-elle?... Est-ce la fin de la race française? » Ce problème est social, certes; mais il est plus que cela : pour avoir la moindre chance de le poser correctement, il faut s'élever plus haut.

Au point de vue spirituel. — Comme tout problème social et humain, la question paysanne est inséparable de ce qui constitue en quelque sorte son foyer de rayonnement : la *religion*.

Or, la vérité est que, depuis des années, une œuvre de *déchristianisation* a été méthodiquement accomplie dans les villages français. Malheureusement, le paysan n'a pas su toujours résister à cette œuvre insidieuse : bien souvent, il faut le reconnaître, sa religion était trop formelle, trop instinctive, alourdie singulièrement par des préjugés et par des superstitions. Un tel christianisme était constamment exposé au risque de succomber au prestige naissant de la science « laïque ». Et certes, une religion spontanée, une religion naturelle (si l'on peut dire), une religion fermée aux ratiocinations excessives a sa beauté et sa raison d'être : mais n'étant pas suffisamment « raisonnée », elle résiste mal aux raisonnements spécieux : « elle risque de n'être plus que cet entraînement grégaire qui rend si souvent le paysan aussi sensible au respect humain pour pratiquer en milieu pratiquant, que pour ne pas pratiquer en milieu hostile, parce

(1) *Visites aux paysans du Centre*, ch. III de la IIe Partie.

qu'il ne raisonne pas plus ses abandons, qu'il n'a raisonné son adhésion ».

Il n'a pas été difficile, à l'école « laïque », de déceler ce défaut de la cuirasse; le coup, habilement porté, a introduit dans la plaie un poison virulent... De sorte qu' « il y aura peut-être lieu, dans cinquante ans, de parler du paysan, dernier atout de l'anticléricalisme, parce qu'il sera le plus long à *rechristianiser*. Actuellement, dans tous les milieux citadins (les milieux intellectuels surtout, et même dans les autres), une petite élite se lève qui remonte la pente, alors que la masse paysanne continue à la descendre, achevant de vivre sur des réserves religieuses qui s'épuisent (1) ».

Certes, pour défendre ces réserves et même pour les accroître, d'admirables efforts ont été déjà tentés. Efforts *individuels*, mais aussi et surtout, efforts *collectifs*. — Il faut lire les pages que le R. P. de Ganay consacre à « l'apostolat spécialisé », à l'enseignement agricole par correspondance (E. A. C.), aux « semaines rurales », aux retraites fermées et tout spécialement à la « jeunesse agricole catholique » (J. A. C.). Sait-on — pour ne citer que des chiffres — que la « J. A. C. », qui n'existe que depuis cinq ans environ, compte aujourd'hui plus de 70 fédérations, près de 700 sections, et que son journal, *La Jeunesse Agricole*, tirait, il y a un an, à 30.000 exemplaires?

*
* *

Mais la tâche qui s'impose à elle est si difficile qu'il est nécessaire de mobiliser toutes les forces pour essayer de se hausser à la hauteur des circonstances. Que les jeunes élites — même et surtout si elles sont d'origine urbaine — n'oublient jamais qu'elles sont *aussi* responsables de leurs frères terriens... Le problème paysan est, pour la France, un problème de vie ou de mort. Ce n'est qu'en agissant *à la fois* sur les trois « plans », — spirituel, social, économique, — que nous pouvons espérer le résoudre.

ALEXANDRE MARC.

(1) *Problèmes paysans et apostolat spécialisé*, ch. I de la Ire Partie (§ III).

A TRAVERS LES REVUES

Les catholiques dans la vie publique

Sous la signature de M. l'abbé André Richard, aumônier à Sainte-Barbe, la **Revue apologétique** du mois de mars publie une étude opportune intitulée *L'Union des catholiques dans l'action civique.* Elle cadre trop avec nos propres préoccupations pour que nous la passions sous silence.

... Il est évident que la coopération des catholiques n'est si avantageuse au bien public que précisément parce que, placés à l'articulation du monde spirituel et du monde temporel, ils se trouvent en situation privilégiée pour mettre le contact grâce auquel la masse sociale sera pénétrée des influences de l'Esprit. C'est dire par là même que les catholiques qui se dévouent à la chose publique doivent non seulement vivre en leur âme et conscience individuelle une vie chrétienne, mais qu'ils doivent connaître les principes du christianisme en matière sociale et travailler dans le sens de leurs exigences.

Des catholiques, même sincères, qui, consciemment ou non, ne retiendraient du christianisme que les éléments qui cadrent avec leurs habitudes mentales de race et de classe ou avec leurs traditions de famille, ne peuvent que nuire très dangereusement à la cause de l'Église en même temps qu'au bien public.

Comment agir chrétiennement dans la vie politique sans compromettre le catholicisme avec une politique donnée, voilà le problème délicat que s'efforce de résoudre l'auteur. Appuyé sur des textes pontificaux bien choisis et sur l'ouvrage récent de l'abbé Lallement, il établit clairement que toute la vie publique doit être informée par l'esprit chrétien, mais que liberté est laissée au catholique de choisir pour arriver à la fin poursuivie les moyens techniques qui lui semblent les meilleurs, étant supposé que ces moyens sont imprégnés de christianisme.

C'est pourquoi nous n'hésiterions pas beaucoup à abandonner la

terminologie ancienne de temporel et de spirituel, cause de malentendus innombrables, parce qu'elle semble séparer ce qu'il faut seulement distinguer, pour adopter celle que Pie XI insinue à plusieurs reprises, lorsqu'il oppose la technique au moral et au religieux.

Il n'y a pas d'un côté la politique, c'est-à-dire l'organisation de la cité des hommes, et de l'autre côté la religion, le christianisme. Le christianisme ne peut pas être étranger à la vie des sociétés, à la politique par conséquent. Mais il y a une politique chrétienne et une politique technique.

Il y a matière à politique chrétienne chaque fois que les principes de la foi et de la morale chrétienne portent la lumière de leurs exigences jusque sur un point concret du domaine de la vie politique et sociale.

Il y a matière à politique technique, indépendante, à partir du point où, les principes chrétiens cessant d'éclairer d'une manière élective, plusieurs systèmes et des aménagements temporels divers se présentent comme capables de répondre substantiellement aux exigences religieuses et morales.

De cette excellente distinction la conclusion se tire avec évidence : « L'union des catholiques ne peut se réaliser sur la base d'un parti politique. » La proscription d'un parti catholique, que nos collaborateurs ont prononcée à diverses reprises, soit ici même, soit dans *Sept* (notamment MM. Gilson, Maritain, Henri Simon), est nettement formulée par M. l'abbé Richard.

Pourtant les catholiques doivent s'unir sur le plan civique; c'est nécessaire dans l'intérêt de leur foi, et les Souverains Pontifes le réclament avec insistance. Sur quel plan se fera cette union ? C'est là le point critique. L'auteur indique fort bien que la cause de la religion est en jeu dans un très grand nombre de cas concrets.

Mais alors, et sans retomber dans le parti catholique, il faut aboutir à une formation où les catholiques « obéissent à des mots d'ordre précis, nets, les entraînant comme un seul homme dans une direction donnée lorsque l'intérêt de la Cause sacrée est en jeu ». Œuvre de l'Action catholique, dont le rôle sur le plan civique serait :

poursuivre des réalisations concrètes, donner des mots d'ordre précis, capables d'assurer l'unité d'action, la discipline et le succès, et cependant se tenir au-dessus des partis, c'est-à-dire ne pas s'engager dans la discussion de faits contingents, ni dans la proposition de

solutions techniques qui sont en dehors de la compétence ecclésiastique et hiérarchique.

« Tel est le problème, ajoute l'auteur, dont certains diraient facilement qu'il s'apparente à la quadrature du cercle. » Il faut avouer que bien des difficultés restent dans l'esprit, même après qu'on a conclu : « La solution, pour difficile et délicate qu'elle soit, est nécessaire. Il faut donc bien qu'elle soit possible »...

Concrètement, un organisme a tenté de résoudre le problème : la *Fédération Nationale catholique*. Avec clarté, l'abbé Richard expose les principes à la lumière desquels elle a marché en temps d'élections et la force qu'elle fut au moment où elle groupa les catholiques pour une œuvre de défense religieuse. Œuvre magnifique qu'il ne faut pas oublier et pour laquelle le général de Castelnau mérita à ce moment la reconnaissance et l'admiration de tous les catholiques. Mais depuis, il y a eu une « crise de croissance », où s'est avérée la difficulté concrète de l'entreprise :

Pour attirer à elle un plus grand nombre de concours dans une France très déchristianisée, elle a été contrainte de mettre en évidence, dans son programme, des objectifs capables de rallier tous les Français partageant certaines idées et sentiments moyens sur la liberté de conscience, la pacification religieuse, la propriété, la famille, la patrie. Sans doute, les idées directrices de la Fédération étaient nettement d'Action catholique, et la plupart des chrétiens qu'elle réunissait sous la menace du Cartel n'avaient de regards que pour la défense religieuse. Mais le péril imminent une fois écarté, les bases proprement chrétiennes du rassemblement ne risquaient-elles pas de se trouver légèrement déportées ? Les catholiques se placent au premier rang de ceux qui servent la famille et la patrie. Pourtant, ni la famille ni la patrie ne constituent le but de l'activité chrétienne, ni la base suffisante d'une union entre chrétiens. Les intérêts communs essentiels des chrétiens ne sont autres que la chrétienté, l'universelle Cité de Dieu. La famille et la patrie ne nous sont si chères que parce que, la nature devant porter la grâce, elles remplissent toutes deux un rôle nécessaire dans l'œuvre de Dieu et s'ordonnent ainsi au bien de la communauté chrétienne.

Cette essentielle hiérarchie, certes, n'a jamais été niée par la Fédération Nationale. Son intention n'a jamais été de grouper des catholiques sur la base de l'intérêt de la France, mais bien des Français (baptisés) sur la base de l'intérêt du catholicisme. Il n'empêche qu'en pratique et dans plusieurs circonstances le point de vue national a pu paraître estomper le point de vue catholique, et que l'on a

semblé agir comme si la désunion entre chrétiens n'était point pir qu'un certain désaccord entre Français.

Tels articles récents du général de Castelnau dans *L'Éch* *de Paris* montrent bien la vérité regrettable de cette asser tion.

La conclusion ? c'est d'abord que l'Action catholique peu et doit donner des consignes concrètes dans l'action civiqu quand les grands intérêts de la religion sont en jeu, ma seulement dans les cas où, dûment couvertes par la hiérar chie, ces consignes sont acceptables pour tous les catholique fidèles. C'est ensuite que dans la légitime diversité de leur formations politiques, sociales, professionnelles, etc...,

les catholiques, méditant l'Évangile et les enseignements des Pon tifes, s'efforcent, soit individuellement, soit en se groupant selo leurs affinités, et toujours sous le contrôle de la hiérarchie, de fair rayonner autour d'eux ce qu'ils saisissent de la Vérité catholique e de la faire passer dans la vie humaine, individuelle, familiale, so ciale.

C'est enfin que, par-dessus tout ce qui nous divise, nou devons prendre conscience de ce qui nous unit et y attache délibérément notre cœur afin de créer entre nous une « mys tique de l'unité » :

Il s'agit avant tout de développer ce qu'on pourrait appeler « l mystique de l'unité chrétienne ». Il faut par tous les moyens e notre pouvoir, aussi bien ceux qui relèvent d'une technique natu relle que les moyens purement religieux et surnaturels, aider le chrétiens à reprendre conscience de leur unité. Il faut que la com munauté qu'ils forment en tant que chrétiens leur devienne telle ment présente et nécessaire, et leur apparaisse si uniquement dign d'être servie, qu'ils soient portés puissamment à lui consacrer dan l'enthousiasme leur total dévouement.

LES LETTRES ET LES ARTS

DANIEL-ROPS. *Rimbaud, le drame spirituel.*

« N'ayant rien autre chose à révéler, sinon qu'il a retrouvé l'Éternité,

« N'ayant rien autre chose à révéler, sinon que nous ne sommes pas au monde... »

Ainsi Paul Claudel a-t-il défini le message d'Arthur Rimbaud. Et chacun y reconnaît également le témoignage du drame éternel qui se joue au secret de chacun de nous. Il est donc vain de souligner l'intérêt de l'étude dont nous commençons la publication. Conduite avec pénétration par l'un des écrivains les plus écoutés des jeunes générations, elle nous met d'abord en face du poète adolescent.

CHRISTIAN DUCASSE. *Chronique.*

Algèbre des valeurs, par Marcel Jouhandeau. — *Le raisin vert,* par Simone Ratel.

HENRI POURRAT. *Quelques livres.*

HENRI GOUHIER. *Théâtre.*

La folle du ciel.

Rimbaud, le drame spirituel

Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes. Dure nuit! Le sang séché fume sur ma face! (1)

Plus que tout, ce que le monde moderne a oublié et trahi, c'est le sens du péché. L'homme vit ou croit vivre libre parce qu'il est oublieux. Tout s'applique à lui redire qu'il n'y a plus de responsabilité que sociale, de conscience que grégaire. Mais d'où vient ce malaise qui le trouble et lui laisse le cœur insatisfait ?

La distinction du bien et du mal, qui est le fondement et la base, la voici en lambeaux. Même dans le domaine de la simple morale, où est-elle ? Quant au plan théologique, nul n'ose plus y accéder. Elle est là, cependant, la vérité éternelle, celle qui, à la porte des jardins de l'Éden, se dressait, épée de feu dans la main de l'Archange. N'est chrétien, au sens plein du terme, que celui qui, même au sein des pires égarements, connaît sa misère, se sait pécheur, et n'oublie point qu'une goutte de sang a été, pour toujours, versée en son intention. N'est chrétien que celui qui est engagé dans le combat, et qui se risque, et qui lutte tout entier. Il peut méconnaître la grâce,

(1) Les citations en italiques placées en tête des chapitres sont, sauf indication contraire, extraites des œuvres ou de la correspondance de Rimbaud.

refuser tout ce qui lui a été offert, dresser dans une rébellion forcenée son orgueil et sa haine. Peu importe. Au fond de lui, contre lui, une voix silencieuse répétera, obstinée : « In hoc signo... »

Le combat contre le mal est essentiellement le combat pour la vie. Bossuet, qui a si souvent et si admirablement parlé du péché, dit de lui, un jour, qu'il était une *rouille invétérée de notre nature.* Expression d'une profonde justesse, et qui montre bien que le péché est *nous*, qu'il est *de nous*, qu'il participe à notre plus secrète existence et que, cependant, il nous est, en un sens, extérieur. Entre une âme et son péché, il y a une ligature secrète que rien ne peut rompre par des moyens humains, mais qui, cependant, peut être rompue : c'est ce qui fait la force immense et, en même temps, la faiblesse du Mal, ce perpétuel dilemme où l'âme est engagée et qui, sans cesse, peut être résolu par une option secrète, par le mot efficace de la Grâce et de la Miséricorde.

Le mal est *nous*, le péché est *nous.* Et cependant n'est pas *nous.* Il est notre réalité la plus profonde, et pourtant il n'a aucune réalité, puisqu'il doit être vaincu, enfin disparaître. C'est une matière morte, qui recouvre les chairs vives, et qui menace en nous infiniment plus que cette satisfaction, en quelque sorte extérieure, du bien préféré au mal (le plaisir de la bonne conscience) : notre vie même, les sources jaillissantes de notre vie que sa présence empoisonne. Les êtres qui sont *du mal*, qui participent au péché par veulerie, par abandon, sans même le savoir, donnent une impression hallucinante de néant : ils sont coupés de leurs racines : ils ne vivent pas, à la lettre. Ne vit dans l'homme que ce qu'il a arraché à l'empire du mal, que ce qui s'est délivré par une lutte.

La singulière impression d'absence que donnent tant d'hommes modernes, — dans la vie comme dans les

livres, — qui semblent n'être plus que ces *spectres* dont parlait Strindberg, à qui manque la véritable réalité, n'a plus d'autre cause que cette méconnaissance de l'essentiel. La vraie lutte n'est ni entre des intérêts, ni entre des passions qui, pour violents qu'ils soient, n'engagent que nos surfaces : elle est en nous, entre ce qui opte pour la vie et ce qui tend à la mort. La vie triomphera-t-elle de la mort ? C'est le problème que le monde moderne élude; c'est celui qui se pose pour nous lorsque, dans un cœur tout pétri de haine, commence à renaître, des pourritures du mal, la chair éternelle rachetée.

Sur une fresque de Signorelli, dans la cathédrale d'Orvieto, est figurée la Résurrection de la chair. Les morts sortent de leurs tombes. Quelques-uns ne sont encore que d'affreux squelettes; d'autres ont déjà retrouvé leurs muscles, leur peau, leur sourire. Mais deux ou trois sont dans un état intermédiaire : à demi cadavres, ils redeviennent vivants. On aperçoit encore la trace des os, les stigmates de la tombe : mais déjà la chair se reconstitue, s'apprête à retrouver la vie. Et l'effort est visible sur eux, l'effort vers la vie, vers l'Éternité. On les dirait occupés à livrer une bataille si dure que nul mot ne pourrait la qualifier.

Symbole profond et admirable, le symbole même de tout notre drame, qui, sans cet effort, sans cet espoir, se vide de sens. Arthur Rimbaud a pu, dans les délires de sa colère et dans la frénésie de son orgueil, jeter à la Nuit des mots qui semblent écarter tout pardon. Il a pu, au cours de son existence mortelle, souiller à d'immondes visions ses yeux « de pervenche » faits pour des spectacles surhumains : il n'importe. Ce qui compte, pour lui, et ne saurait être oublié, c'est que, au moment où toute une civilisation béait d'admiration devant les constructions rationalistes et les arguments de M. Taine, il a su,

lui, s'engager dans le seul combat qui vaille la peine, ce « combat spirituel aussi brutal que la bataille d'hommes ».

« *N'ayant rien autre chose à révéler, sinon qu'il a retrouvé l'Éternité,*

« *N'ayant rien autre chose à révéler, sinon que nous ne sommes pas au monde...* »

C'est ainsi que Claudel, qui est, devant la postérité, sans doute le premier des *témoins* de Rimbaud, a défini le message du poète. Cela pourrait suffire.

Mais les sots de se moquer. — Quoi ! ce voyou, cet individu sournois et louche, volontiers louche, capable de petits larcins et de grandes trahisons, l'homme du blasphème, de la haine, des expériences immondes, cet être-là, poète chrétien ?

Il ne s'agit pas de jouer sur les mots. Il ne s'agit pas non plus de proposer du poète maudit une hagiographie. D'autres s'y sont employés. Je ne les suis pas sur ce terrain. Lorsque Paterne Berrichon, en truquant les textes, essaie de nous montrer en Rimbaud une façon de catholique bourgeois, on peut sourire. Lorsque M. J.-P. Vaillant écrit (1) : « Comme Dieu, comme la nature, Rimbaud nous décourage par son mystère », et qu'il lui attribue « un rôle de Messie »... on peut voir là l'expression excessive d'une de ces exaltations coutumières aux fervents d'un homme de génie. Mais quand un écrivain de l'importance de Jacques Rivière (2) ose écrire : « On peut le dire presque sans métaphore, Rimbaud, c'est l'être exempt du péché originel... », il faut bien admettre qu'il ne savait pas ce que cela signifiait. Le drame de

(1) J.-P. Vaillant, *Rimbaud tel qu'il fut* (Le Rouge et le Noir, 1930).
(2) Jacques Rivière, *Rimbaud* (Kra, 1930).

Rimbaud a téé précisément de *se croire*, de *se vouloir* exempt du péché originel, par sa propre force : un drame monstrueux de l'orgueil.

Que ce drame ait un sens chrétien, une valeur décisive de témoignage, nul plus que nous n'en est convaincu : cette œuvre est née de cette conviction. La vie d'un être que Dieu marque d'un signe au front n'est pas forcément apologétique et exemplaire aux yeux des hommes : il suffit qu'elle le soit au regard de Dieu. Mais il importe de garder la mesure et de ne pas tirer Rimbaud dans un sens que lui-même n'eût guère accepté.

Sa sœur Isabelle écrivait (1) que dans le poème intitulé *Génie*, on avait pu voir « une des plus parfaites et des plus fortes images du Christ et de la Rédemption ». Cela n'est pas impossible, en effet : mais avant d'en appeler au témoignage de l'œuvre, il faut bien considérer que tout texte de Rimbaud suppose un grand nombre de possibilités d'explications, et que les commentaires les plus subtils ne constituent jamais que des approximations. Il est aisé d'extraire des vers et proses de Rimbaud des lignes d'apologétique; mais il n'est pas moins facile d'en tirer une anthologie du blasphème. Ce n'est point là ce qui nous convaincra de la catholicité du poète.

Sa vie, du moins ?

Enfant, il semble que Rimbaud eut la foi. On raconte qu'un jour, au moment où ses camarades et lui sortaient de la chapelle, deux ou trois garnements s'amusèrent à des pataugeages dans l'eau bénite et à quelques autres impiétés pas très graves. Rimbaud bondit de fureur, et, tous poings dressés, se jeta contre eux.

Mais il ne paraît pas que cette ferveur ait été de lon-

(1) Isabelle Rimbaud, *Reliques* (Mercure de France, 1922).

gue durée. A peine adolescent, Arthur Rimbaud a plus souvent à la bouche le blasphème que la prière. Tout le temps — si bref — de sa vie littéraire, sa rébellion contre Dieu et même l'Église, dont nous aurons à reparler, est évidente, encore que ses mots diaboliques cèdent parfois la place à l'on ne sait quelle oraison murmurée, sous-entendue, quelle confidence tendre au Christ ou à la Vierge. Cela ne peut suffire.

« J'en appelle à ton dégoût lui-même de tout, lui écrivait Verlaine (1), à ta perpétuelle colère contre chaque chose, juste au fond cette colère, bien qu'inconsciente ; pourquoi ? » Et de lui jeter cette affirmation véridique : « Toi, si prêt, bien que ça puisse t'étonner. »

Verlaine voyait juste. Ce qui prouve le chrétien, en cette période, c'est cette colère, cette amertume, ce déplaisir de soi. Mais cela ne prouve pas le catholique.

Vient ensuite la période du silence, du départ, de l'aventure. Après un grand renoncement, Rimbaud est-il redevenu croyant ? Il ne le paraît pas dans ses actes extérieurs; ou du moins si la charité, qu'il avait tant méprisée et insultée, l'habita, elle serait la seule preuve de ce retour. En Afrique, il n'allait jamais à la messe, « indifférent sans ostentation aux choses de la religion », dit M. Bardey, son ancien patron (2). Il se bornait à entretenir de bonnes relations avec les missionnaires, préférant même leur compagnie à celle des autres Européens. C'est bien peu.

Vient ensuite la grande décision. La maladie, l'agonie, la mort, la *conversion*. C'est là une question qu'il convient de régler sans retard, au seuil de ce travail, pour qu'elle n'en fausse point le sens. Sa sœur Isabelle, dans

(1) Verlaine, *Correspondance*, t. III (Messein, 1929).
(2) Cf. Vaillant, *loc. cit.*

des lettres bouleversantes et dans des études exaltées et habiles (1), a affirmé que Rimbaud est mort catholique. Le 28 octobre 1891 (il allait mourir le 10 novembre), Rimbaud aurait accepté de voir un prêtre et de se confesser. Et le prêtre, en sortant de la chambre, dit, en regardant Isabelle, d'un air troublé : « Votre frère a la foi, mon enfant. Que nous disiez-vous donc ? Il a la foi. Et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité ! »

Cette conversion finale du poète, d'aucuns l'ont crue, sans discuter. « Sur parole », comme Claudel. Parole de Rimbaud, ou parole d'Isabelle ? D'autres l'ont niée.

Certes, tout ce qui touche au catholicisme *officiel, apparent* de Rimbaud, est enveloppé, on ne sait pourquoi, d'un halo de tromperie, de falsification. La faute en est surtout au mari d'Isabelle, Paterne Berrichon, dont le zèle maladroit a été si souvent dénoncé par M. Marcel Coulon (2). Dans son premier livre sur son beau-frère, Paterne Berrichon écrit :

« On l'a dit converti au christianisme. Aucune formule religieuse isolée, fût-ce la catholique, n'était capable d'enclore ses colossales et inouïes mysticités. »

Plus tard, poussé par Isabelle (si avisée à nous dire que, « au point de vue de la doctrine catholique, les *Illuminations* sont encore moins inquiétantes que la *Saison en enfer* »), il s'efforce de tirer Rimbaud vers l'église, presque vers la sacristie. Il a même d'habiles petites ruses : plaçant avant la *Saison en enfer* le célèbre texte : « Cette saison, la piscine des cinq galeries était un point d'ennui... » parce qu'il rend un son infiniment plus chrétien.

(1) *Loc. cit.*

(2) M. Coulon, *La vie de Rimbaud et son œuvre* (Mercure de France, 1929); *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud* (Le Livre, 1925).

Par ailleurs, Isabelle était seule au moment de la conversion et de la mort, le prêtre ne s'est jamais départi d'un silence absolu. Du point de vue de la « critique historique », ce document serait suspect si le ton des lettres ne suffisait à en attester la pleine, la magnifique sincérité. Mais, il faut le dire, parce que cela passe toutes les discussions sur la valeur des témoignages, la conversion de Rimbaud n'est pas de ces faits qu'il convient de *démontrer*. Elle est inscrite dans la courbe de sa vie comme une nécessité inéluctable (1). Engagé comme il l'était sur le chemin qu'il s'était fixé, Rimbaud ne pouvait aboutir qu'à cela : à cet appel suprême, à cette acceptation qui couronnait son renoncement antérieur.

Ici le témoignage de l'œuvre vaut tout entier. Et Paterne Berrichon, malgré toutes ses erreurs, a entièrement raison d'écrire qu'elle est « l'affirmation la plus substantielle du christianisme, un témoignage poignant de la réalité catholique ». Non pas au pied de la lettre, répétons-le, sur le plan de la glose et de l'exégèse, où tous les contresens sont permis. Mais sur le vrai terrain où Rimbaud veut qu'on le situe, celui du drame chrétien, du drame existentiel de l'être aux prises avec le mal. Et sur ce plan-là, nul doute n'est plus permis. Encore même n'aurions-nous aucun document sur sa mort, ma conviction resterait la même : celle dont Jacques Rivière faisait l'aveu à la fin de son livre :

« Je n'accepte pas de laisser sans guérison la blessure qu'il a portée dans mon intelligence. Je la ressens avec

(1) Il serait curieux de noter (ce détail eût amusé Rimbaud) que l'horoscope du poète, publié dans la revue surréaliste *Minotaure* (n° 3-4 de 1933) par Paul Chardon, laisse nettement conclure à la probabilité de la conversion : « Il sera favorablement affecté par des influences psychiques qui l'aideront à la fin de sa vie. »

application, je la médite, et peut-être ne pourra-t-elle être fermée que par les dogmes catholiques. »

Chaque homme digne de ce nom connaît en lui, dans le plus profond de son être, ce drame que Rimbaud a subi et sur lequel il nous a laissé son témoignage. Au cœur de l'adolescence, le sentiment de la vie, de sa pureté bouleversante, de son intensité, ouvre dans l'âme qui fut informée chrétienne une blessure d'où coule le meilleur sang. Vivre, se délivrer, échapper à cette croyance qui a oblitéré la raison, qui interdit aux sens d'être libres et joyeux, refuser cette porte étroite du renoncement, du silence et de la mortification, quelle tentation! Tragédie de la pureté que tous connaissent, dans la conscience ou dans la négligence, et dont demeure influencée la vie entière.

Ce drame, l'enfant génial l'a vécu avec une intensité terrible. Nous essaierons de suivre à la trace la montée de la rébellion en lui, de saisir le moment où il la formule. Il ira plus loin que tous, là où la plupart se contentent de petites ruses, de péchés ladres, lui risque la grande aventure, celle dont l'Ange de Lumière fut le héros et la victime. Mais, qu'on le veuille ou non, cette aventure témoigne tout entière ; elle témoigne de ce qui fait le fond de la doctrine chrétienne, le dogme de la chute et de la Rédemption. L'échec de Rimbaud, échec conscient, et, dans un certain sens, voulu, est la preuve même de ce que les chrétiens tiennent pour la plus haute certitude : que rien ne vaut en dehors de l'union à Jésus, que l'homme ne se sauve pas seul, et qu'il faut, pour fléchir la loi de mort, l'intervention du Sang versé.

Rimbaud, comme Pascal, a « cherché en gémissant » ; il a cherché sans le savoir, désespéré d'avoir mordu au fruit de l'arbre de science, harassé d'avoir forgé un ins-

tant le rêve d'être Dieu. Ses gémissements ont souvent des résonances de haine, parce qu'il est tout pétri d'orgueil, et qu'il ne veut pas avouer qu'il cherche. Mais le pécheur, jusque dans sa détresse et sa colère, s'il insulte Dieu, affirme Dieu. C'est en ce sens qu'on a raison de voir en Rimbaud un être « essentiellement croyant ». « Mystique à l'état sauvage », dit Claudel. Cet être à qui semblait manquer la grâce peut fuir jusqu'au fond de l'Afrique les certitudes entrevues. Longuement, dans le silence et l'action vaine, au cœur de l'exil désiré, la lutte pourra continuer entre l'orgueil et l'acceptation. Son aventure, achevée au seuil de la mort, aurait pu, à nos yeux humains, ne pas prendre cette apparence de victoire que lui donne le témoignage d'Isabelle : il n'en resterait pas moins que, depuis l'instant où, devant l'option suprême, il avait renoncé, s'était lui-même brisé, son existence avait découvert sa forme éternelle, et, dans le secret de son cœur, il était *appelé*.

L'existence enragée, la colère dans le sang.

Nous le voyons bien devant nous, tel qu'il était à cet âge prodigieux où, l'âme ruisselante d'un génie nouveau, mais le cœur hanté par de mauvais rêves, il arrive à Paris, attendu par Verlaine, et décidé à y triompher. (Ne parlons pas de la première fugue à Paris, qui n'a guère de sens que de nous montrer en lui le désir forcené d'évasion.)

Pour qui le rencontre l'esprit non prévenu et qui le regarde d'un œil bourgeois, il n'est guère qu'un adolescent à cet âge encore ingrat qui avoisine la dix-huitième année, où l'orgueil et la pudeur mêlent dans le cœur

leurs influences rebelles. Il devait être assez exactement tel que Mathilde Verlaine l'a décrit (1) :

« Un grand et solide garçon, à la figure rougeaude, un paysan... Les yeux étaient bleus, assez beaux, mais ils avaient une expression sournoise. » — « Son pantalon écourté laissait voir des chaussettes de coton bleu tricotées. »

Oui, c'est ainsi qu'il devait apparaître aux femmes, lesquelles ne s'intéressaient guère à lui. Un collégien rustaud, poussé en graine. Forain a dit qu'il ressemblait « à un grand chien ».

Mais il y avait autre chose que ses portraits laissent deviner (surtout celui de Fantin-Latour dans son *Coin de table*), et qui exprime profondément la vérité de son être. Quelque chose de très attirant et de très déplaisant à la fois. En face de lui, l'impression était de sympathie et de haine alliées.

« Très beau, d'une beauté paysanne et rusée », dit Verlaine ; et encore : « Une sorte de douceur luisait et souriait dans ces yeux cruels bleu clair et sur cette forte bouche rouge au pli amer. » Les comparaisons que le poète de *Sagesse* a semées à son propos, dans des vers nombreux, achèvent de dessiner le portrait : *Ange en exil, Satan adolescent.*

La force de séduction d'un tel personnage est grande, mais sa force de répulsion n'est pas moindre. On l'aime, on le hait, l'un ou l'autre, ou à la fois. Dans une société, quand il ne se livre pas à quelque agressive incongruité, il ne répond que par monosyllabes ennuyées : *Ane lugubre,* dira de lui le caricaturiste André Gill. Et Lepelletier, ami de Verlaine, « l'air d'un échappé de maison de

(1) *Mémoires* inédits, cités dans le très intéressant *Verlaine tel qu'il fut* de M. François Porché (Flammarion, 1933).

correction ». Tout cela est certainement vrai en même temps. Timide et révolté, orgueilleux démesurément, violent jusque dans des silences trop explicites, il correspond très bien à cette définition qu'il a proposée lui-même dans la *Saison en enfer* : « mauvais sang ».

Ce type de garçon nous est bien connu. Foncièrement inadaptés à la civilisation et à la société où le sort les a fait naître, conscients de leur faiblesse à rompre les liens, parfois les chérissant en secret et s'indignant contre soi de les chérir. La révolte est pour eux moins une décision qu'un instinct. Une force de haine, qui se débonde sans motifs apparents, les habite sans cesse : leur tendresse inemployée est douloureuse. La pudeur la plus atroce les lie, la pudeur de la vie : ils en ont honte. Ils n'acceptent pas d'être ce qu'ils sont, dans un monde tels qu'ils le voient. En eux, si l'on retrouve cet amour des « îles de mélancolie », dont Barrès dit qu'elles sont la chère patrie de tous les adolescents, il y a cependant bien autre chose : un appétit du malheur, comme la chose la plus noble qui soit, la seule qui, dans la vulgarité générale, élève la protestation de la douleur.

Cette obscurité de l'âme, bien peu parmi les adultes la comprennent : cette perversion — à leurs yeux — de se refuser à la joie et au cours tranquille de l'existence paraît aux cœurs paisibles, aux « assis », une absurdité dont il n'est point nécessaire d'élucider les raisons. On se borne à noter les gestes extérieurs de ces jeunes êtres : leurs mauvaises actions, leurs rébellions ridicules, les sursauts de leurs colères, tout est prétexte à les *juger*. Mais, précisément, l'erreur est de vouloir les estimer en fonction de conventions et de codes dont ils n'acceptent pas la juridiction. Leur meilleur juge, c'est encore leur conscience qui, plus secrètement qu'un père ou qu'un

magistrat, les rappelle à leur condition inacceptable et les oblige, cruels, à tourner leur cruauté contre soi.

Il est hors de doute que Rimbaud ait d'abord été un enfant de cette sorte. *D'abord,* car il ne s'agit point de tout expliquer par cette facile analyse psychologique, dont tels commentateurs (1) se sont, un peu vite, contentés. La grande expérience de Rimbaud n'est pas seulement un des aspects de sa juvénile révolte : c'est autre chose, mais elle y puise son élan initial.

Mauvais sang. Il l'était dès l'école, alors même qu'élève travailleur et doué, il remportait les prix en se jouant. « Rien de banal ne germe en cette tête, écrivait le principal du collège de Charleville; ce sera le génie du mal ou celui du bien. » C'est très bien vu. Dès l'âge tendre son instinct de révolte se dévoile. Sa mère lui ayant refusé un piano, il découpe en forme de clavier les bords de la table de la salle à manger; épisode amusant si l'on veut, — sauf pour Mme Rimbaud mère, — mais qui témoigne d'une certaine maîtrise dans l'art de se rendre désagréable.

Cet art, il le perfectionnera encore. Il va bientôt faire exprès de déplaire, de se montrer odieux, d'insulter, de railler. La haine semble sourdre de lui, une haine violente, sadique. Il hait l'humanité tout entière, sans distinction, sans raisons précises bien formulables : sa violence le fait se jeter en avant, contre n'importe quoi, contre tout.

« *Ses strophes bondiront : Voilà, voilà, bandits !* »

Bien entendu, le plaisir de scandaliser, un des plus forts au cœur de ce genre d'enfants, est de ceux qu'il apprécie le plus. Quand il écrit sur les bancs du jardin

(1) André Fontaine, *Génie de Rimbaud* (Delagrave, 1934).

public : « M... à Dieu », il y a certainement en lui cette satisfaction. Quand il sera à Paris, dans les cercles littéraires, le même besoin de scandale le poussera à maintes reprises. Est-il reçu dans une famille bourgeoise, qui tient à être respectée de ses voisins et de sa concierge, Rimbaud s'amusera à dormir au soleil, dans la cour ; quels commentaires dans la loge! Ou bien rapportera des poux dans sa chevelure. Ce ne sont là que puérilités, si l'on veut, et l'on pourrait sourire de celui qui, selon Verlaine, « épouvanta nombre d'imbéciles ».

Mais il y a plus grave. La haine atteint chez lui des profondeurs insoupçonnées. Le goût de la destruction, la joie frénétique de voir souffrir, sont, chez lui, poussés loin. Il se réjouit de savoir l'Ardenne occupée par les troupes allemandes; il souhaiterait que sa ville natale fût bien pressurée. Il rêve de destructions, de bouleversement : *Vertige*, poème satanique et splendide, nous livre un des songes apocalyptiques dont son cœur haineux s'enivrait.

Ce n'est pas seulement dans son imagination que gît l'instinct diabolique. Sa langue en témoigne, sa pensée et son cœur en sont pleins. Il aime ce qui est bas, ce qui souille; décrire les *Accroupissements* de façon immonde, étrange revanche de rebelle sur la société qu'il hait. Là-haut aussi se manifeste un goût du scandale infiniment plus grave que celui dont il témoignait quand avec il jouait l'innocente et baudelairienne comédie du bandit échappé du bagne. (Cela n'avait de conséquences fâcheuses que pour lui.) « Rimbaud, écrit Jacques Rivière, est naturellement précédé par cet immense salissement. » Le langage même, quand il le veut — lui qui sait muer les mots en pur cristal —, semble se dévoyer et s'encanaille d'une étrange façon. Les vocables auxquels il ajoute des désinences d'apache, malaxés, réinventés par lui, ont

l'air d'injurier et de ricaner. L'injure lui est d'ailleur familière : il en possède un répertoire peu commun. Se lettres ont des accents orduriers (il n'y a pas d'autre termes) dont on devine assez qu'en les trouvant il deva sourire de toutes ses dents de mauvais ange.

Tout cela n'est pas beau, et il est nécessaire de le dire non pour *expliquer,* je le répète, le cas Rimbaud, mai pour montrer par quelle fréquentation usuelle du mal e de l'abject il a pu s'habituer à un satanisme quotidien Il faut aller plus loin, car cela encore ne serait qu'exte rieur.

Cette sournoiserie que lui découvrait Mathilde Ve laine (et auquel Lepelletier fait aussi évidemment allu sion) se manifeste dans le caractère de Rimbaud et dar ses actes. Injurier, blasphémer, crier, railler, brandir l poing : soit. Mais, dans sa vie, il y a souvent pire : que que chose de louche, qui, cette fois, ne mérite plus d'in dulgence.

Qu'il envoie au *Bulletin de l'Académie de Douai,* sou sa signature, une admirable traduction en vers de l'invo cation à Vénus de Lucrèce, volée à Sully-Prudhomme le geste n'est pas très joli : cela peut passer encore pou une farce, et, au fond, les académiciens de Douai n'a vaient qu'à être mieux au courant. Mais le mensonge e la trahison ne semblent pas du tout lui répugner, au con traire. Au moment du grand drame avec Verlaine, Bruxelles, quand nous voyons Rimbaud livrer son ami la police, quand nous lisons la déposition froide et ca culée qu'il fait à l'instruction (plus tard il retirera s plainte, mais un peu tard), nous éprouvons une impres sion pénible. Était-ce la peine de tant railler l'ordre bour geois ?

Il sembla bien aussi qu'il n'ait pas répugné à quelque

menus larcins chez tel ou tel de ceux qui l'accueillaient. Larcins calculés? Sans doute pour continuer à jouer le jeu, son jeu, pour bien se montrer à soi-même qu'il n'était pas étouffé par la reconnaissance. Ce trait-là aussi est bien commun.

Il y a enfin l'incident Carjat, dont une version, du moins, nous le montre en bien mauvaise posture. Dans une réunion de poètes, Rimbaud s'amusait à hacher du mot de Cambronne la lecture de quelque versificateur. Carjat, photographe et ami dudit versificateur, ayant fait des remontrances au gamin, Rimbaud l'aurait attendu à la porte et lui aurait donné un coup de canne-épée, sans crier gare. Verlaine a raconté autrement cette histoire en la mettant sur le compte de la colère, mais, même dans la première version, elle n'est pas du tout incompatible avec le caractère du poète.

Tout cela se résume en un mot : Rimbaud donne aux gens de raison calme et de bon sens le droit absolu de le mépriser. Il est bien, dans le sens que M. Benjamin Fondane revendique pour lui (1), un *Voyou.* Ce n'est cependant pas une raison pour que nous, nous le jugions. *Nolite judicare...* Jamais ce ne fut plus vrai qu'avec ce mauvais enfant.

Nous avons tous les droits sur lui. Nous sommes dans la norme, la vie paisible, le bonheur et la loi. Ne nous enorgueillissons pas trop : il est moins pharisien que nous. Il est mené par son sang, comme disait Rainer Maria Rilke de Charles le Téméraire; il laissait transparaître dans sa vie ce que tant d'autres nous dissimulent au fond inavouable de leur cœur. Jusque dans la boue, dont il aime à se barbouiller, il y a le témoignage d'une

(1) Benjamin Fondane, *Rimbaud le Voyou* (Denoël et Steele, 1933

pureté perdue dont nous aurons à voir que le drame a dominé sa vie, et dont tant d'entre ceux qui le méprisen n'ont même pas le plus petit soupçon.

Cette colère, d'ailleurs perpétuelle et sans but vérita blement désigné (car, nous le verrons, rien n'est plu inexact que de faire de Rimbaud un révolutionnaire), n se réserve même pas ce refuge dernier qu'est la complai sance envers soi. Nul pharisaïsme chez Rimbaud : a contraire. Cet esprit, qui ne trouve sa paix que dans l destruction du monde et dans la négation de tout, ne s'ex cepte même pas lui-même de ce vœu désespéré. La plu haute joie qu'il se puisse donner, c'est de se nier radica lement. « Je est un autre. » Il ne se reconnaît pas à soi même, dans l'extrême de sa volonté de néant, d'exis tence véritable : son être n'est rien, rien que le reflet, l pensée insaisissable d'une réalité qui lui échappe.

Il est aisé de suivre dans sa vie et dans son œuvr cette démarche de l'esprit contre soi. Combien de fois n s'est-il pas senti en état de *veuvage*, suivant son expres sion, c'est-à-dire dépris de soi, évadé de ce qui, quelque semaines ou quelques jours plus tôt, lui a tenu le plus à cœur ? Sa vie ressemble à une fusée. La période de s création littéraire, si étonnamment brève soit-elle, es marquée par une série de renoncements. Après les poè mes, quand il écrit à son professeur Izambard de les dé truire, c'est déjà un premier « moi » qu'il condamne *L'Alchimie du Verbe,* implicitement, ne porte-t-elle pa un démenti aux *Illuminations* ? Plus tard, c'est-à-dir quelques semaines après l'avoir écrite, il détruira sino toute la *Saison en enfer*, du moins quelques exemplaires *Veuvage,* c'est-à-dire abandon d'un thème, d'un concept d'un aspect de son être périmés. Il a été toute sa vie e état de veuvage, jusqu'au jour du grand, du définitif.

Cela ne trompe point. Il n'est pas nécessaire d'avoir approché beaucoup de ces adolescents au front rebelle et aux yeux inquiets, pour savoir de quels trésors de sensibilité est plein leur cœur, si habile que soit leur bouche à insulter soi-même et autrui.

« Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur », disait Rimbaud à son ami Delahaye.

Mensonge. La plupart des adolescents de ce type commettent ce mensonge sciemment : la sensibilité leur paraît quelque chose d'abject, qui livre l'être à toutes les curiosités des autres, de tous ces hommes qu'ils détestent; la pitié, un sentiment de faibles, incompatible avec l'orgueil dont ils ont fait leur secrète armature. Être sans cœur, c'est plus commode : c'est une façon pour eux de se masquer ; nous verrons combien, pour Rimbaud, le besoin du masque fut impérieux. Tous ces sentiments, dont ils savent bien qu'ils ont en eux les raisons, ils les ont vus jouer autour d'eux, dans le cadre bourgeois qu'ils ont en horreur, d'une façon si piètre, si convenue, souvent avec tant d'arrière-pensées, qu'ils ne savent plus les voir nus et purs, admirables. La pudeur, la fausse pudeur de l'adolescence, achève de les paralyser.

« Ce sans-cœur de Rimbaud », signait-il une lettre à son maître Izambard, alors qu'elle contenait ce passage (1) :

« La reconnaissance que je vous ai, je ne saurais vous l'exprimer plus que l'autre jour. Je vous le prouverai! Il s'agirait de faire quelque chose pour vous que je mourrais pour le faire — je vous en donne ma parole. »

Un tel aveu est trop sincère : il sied, aussitôt après, de se masquer. D'où la signature.

(1) *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud* (Gallimard, 1931).

Ces trésors de sensibilité au sein des mauvais anges, que deviendront-ils ? Il suffit souvent d'un mot, d'un signe, de ce regard qui ouvre le cœur le plus rebelle : encore faut-il que ce cœur accepte de s'ouvrir. Mais la jeunesse d'Arthur Rimbaud ne lui avait appris qu'à mieux se taire, mieux se dissimuler, et à l'âge où une crise, chez d'autres, finit par contraindre l'orgueil à se rendre, lui, il avait déjà quitté ce plan et risqué une autre aventure. Ce *mauvais sang* lui restera séché à la face sa vie durant.

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne !

Si grandes que soient les réserves qu'on peut faire sur l'interprétation psychologique, éthique et métaphysique qu'il propose de ses observations, on ne saurait refuser au freudisme d'avoir mis admirablement en lumière un des faits essentiels qui conditionnent la vie affective et spirituelle de l'homme : l'importance des influences reçues au cours de l'enfance. Les notions psychanalytiques de censure et de refoulement sont extrêmement éloignées d'expliquer dans sa vérité le drame humain, ou plutôt elles n'en expliquent que ce qui, dans ce drame, est le plus extérieur. Cependant, il est hors de doute qu'elles éclairent le mécanisme de la responsabilité, et que, sur le point d'imbrication où se mêlent en la conscience la passion sexuelle, l'égoïsme, la peur de la mort et la frénésie de la vie, elles ont permis d'apporter un peu plus de réalité. Replacées dans l'ordre du dilemme fondamental, c'est-à-dire du conflit entre le bien et le mal, elles permettent de comprendre un peu plus et un peu mieux.

Il nous faut donc revenir sur l'enfance de Rimbaud et

sur les conditions matérielles dans lesquelles elle s'est déroulée. D'ailleurs la période de sa création littéraire forme le seuil même de l'enfance dont elle est, à la vérité, indissociable. Thèmes d'inspiration, visions oniriques, images verbales, une grande part de la poésie rimbaldienne est empruntée à cet univers de l'enfance que chacun de nous a traversé, plus ou moins vite, les yeux plus ou moins ouverts, mais dont le souvenir reste en nous comme une silencieuse promesse. Pour la plupart des hommes, le mythe du paradis perdu a une réalité profonde et immédiate, même si la hâte et le désordre de la vie ne permettent plus d'y porter attention : il est comme un refuge contre les brutalités de l'existence, un refuge où l'adulte se retrouve faible, désarmé, mais protégé par des divinités tutélaires, les parents. La maison qui a servi de cadre à l'enfance, le paysage, même banal, même logiquement indifférent, participent à cette poésie toute spéciale où subsiste ce qu'il y a de plus pur au cœur le plus déchu du plus malheureux des vivants. Ils sont à plaindre, ceux pour qui ce thème d'inspiration secrète et de ferveur n'a plus de sens : ce refuge leur manque, et, avec lui, la source inépuisable de forces neuves qu'il abrite.

Il y a, à la fin de la vie de Rimbaud, un épisode particulièrement émouvant pour moi, et auquel on n'a guère prêté attention. Sa sœur nous le raconte. C'était peu après la grande opération : la douleur revenait; le fémur tranché augmentait de volume, le bras droit devenait rigide, et le cancer qui proliférait rendait la souffrance à l'aisselle intolérable. Il s'était réfugié à Roche, la maison de campagne de sa famille, un lieu qui lui faisait horreur : il l'avait surnommé *Terre des Loups*.

C'est alors que, portes et volets hermétiquement clos, buvant des tisanes de pavots qui endormaient un peu sa

souffrance, il vécut quelque temps un rêve éveillé extraordinaire. Il avait coupé le contact avec tout ce qui lui rappelait le monde réel. Il vivait dans sa chambre, lampes et cierges allumés, et, « au son doux et entretenu d'un tout petit orgue de barbarie, il repassait sa vie, évoquait des souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes, exposait plans d'avenir et projets ».

N'y a-t-il pas quelque chose de poignant dans le spectacle de ce moribond qui, ne pouvant rejoindre son enfance sur le plan réel, ne pouvant lire son rêve sur la face de la terre, des paysages et des êtres, le poursuivait dans une hallucination semblable à celles dont il avait été le bénéficiaire extasié au temps de son enfance, semblable à celle dont, une semaine miraculeuse, était sorti le *Bateau ivre* ? Puisque son enfance véridique, il ne l'aimait pas, il ne l'avait jamais aimée.

Il détestait sa cité natale, « supérieurement idiote entre les petites villes de province ». Pourtant, avec sa Meuse où tremblent des herbes mystérieuses, ne prête-t-elle pas au rêve ? L'Ardenne, dont les plateaux faiblement ondulés se couvrent de landes et de pins tordus, et qui, dans ses fonds creux, ramasse, le soir, un brouillard en longues traînées, offre encore à l'imagination. Mais le pays de Roche, celui d'Attigny, où les Rimbaud séjournaient, n'a pas le pittoresque douloureux de la Fagne, de la dure Ardenne.

La vie de l'enfant Rimbaud se déroula dans cette bourgade provinciale semblable à tant d'autres en France, où tout le monde se connaît, où les paires d'yeux, derrière les rideaux soulevés, surveillent l'existence de chacun, où les conventions sont plus rigoureuses, plus absolues que nulle part. *Les poètes de sept ans,* qui comptent parmi ses premiers vers, nous donnent bien l'image de ce

que devait être l'existence de la famille Rimbaud, et d'Arthur en particulier, à Charleville :

Tout le jour, il suait d'obéissance; très
Intelligent; pourtant, des tics noirs, quelques traits
semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.

Retenons le mot ; et cet autre, où il nous montre la mère s'écartant — après une réprimande ou quelque conseil ? — fermant le livre du devoir,

. . . . . . *sans voir,*
Dans les yeux bleus et sur le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant, livrée aux répugnances.

Il faudrait suivre ce poème. *A sept ans il faisait des romans sur la vie du grand désert.* Sadisme, révolte précoce, impiété, exaspération contre tout ce qui est la convention bourgeoise, l'ordre, la vie bien réglée et facile, tout y apparaît. Jusqu'à ces

. . . . . . *blafards dimanches de décembre,*
où, pommadé, sur un guéridon d'acajou
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou.

Au sein de cette famille où, sous la férule de la mère, femme forte, tout marchait droit et devait obéir, cet enfant n'était sensible qu'à ce qu'il y avait de conventionnel, de rigide, d'anti-naturel dans ces coutumes si parfaitement réglées. La chose est moins rare qu'il ne semble. Son camarade Louis Pierquin a raconté (1) comment la famille Rimbaud se rendait à la messe de 11 heures le dimanche. Majestueusement. « En avant, les deux fillettes, Vitalie et Isabelle, se tenant par la main ; au deuxième rang, les deux garçons, Frédéric et Arthur, se tenant également par la main. Mme Rimbaud fermait la

(1) Cf. *Lettres de la vie littéraire* d'Arthur Rimbaud.

marche, à distance réglementaire. Les petits étaient proprement habillés, en gros souliers, en costume de coupe désuète... Le cortège original cheminait d'une façon impeccable sous les commentaires ironiques. »

Il peut paraître que ce soit bien peu de choses. Pas pour un enfant. Les perspectives de l'enfance ne sont pas les nôtres. On imagine mal quelles forces de rébellion, de haine véritable, peuvent être mises en jeu dans un cœur puéril par une observation déplacée, moins encore par un costume démodé que la mère impose, par une forme de coiffure dont elle vous affuble et dont les camarades riront ! Les conditions extérieures de son enfance n'étaient guère favorables à l'expansion libre de cette personnalité excessive.

Aussi tout ce qui, en lui, poussait l'être à la fuite, trouvait-il, dans ces conditions mêmes, une justification qui, chez Rimbaud, apparaît si souvent sous des formes diverses, trouve là son origine. Peut-être était-il étayé encore, dans le fond de son être, par l'influence héréditaire de son père, qui, déjà, en avait porté la marque. Son frère Frédéric, qui fut un pauvre diable, avait aussi des tendances à la fugue. Ainsi la verrons-nous se manifester aussi bien dans des fugues caractérisées et déconcertantes, que dans les fuites spirituelles dont tant de ses poèmes nous livrent les analogies symboliques.

L'enfant qu'Ernest Delahaye vit « fixant longuement, délicieusement, l'eau agitée et clapotante, les herbes arrachées, les débris qui passaient, les toisons noyées, demi disparues, formes et couleurs changeantes, indécises, mystérieuses », est un enfant qui refuse la vie réelle, *les aubes navrantes* du *Bateau ivre*, et rêve à d'impossibles départs.

Ce n'était certes pas que sa mère fût une mégère et

qu'elle ait, systématiquement, été dure. Mais, abandonnée avec ses quatre petits par un mari ivrogne et volage, elle avait dû prendre la vie à pleins bras et n'avait ni le tempérament ni le temps de raffiner sur les sentiments.

Paterne Berrichon dit d'elle : « une femme de fer » ; G. Izambard la déclare : « Très au vinaigre » ; et Louis Pierquin : « Rien de sentimental en elle ». En somme une matrone ferme et autoritaire, paysanne peu sensible, et qui giflait encore de la belle façon Arthur adolescent, alors même que la *Saison en enfer* avait déjà paru.

Il n'y a pas à douter que les rapports entre Rimbaud et sa mère ne soient un des points essentiels qui expliquent sa rébellion, et, partant, le sens de son œuvre. Un témoin, le Dr Beaudier, d'Attigny, qui a soigné Rimbaud à la fin, a fourni là-dessus une observation décisive (1) :

« Une seule grande impression me reste de mes visites à Roche : c'est l'indifférence (pour ne pas dire l'aversion) d'Arthur Rimbaud pour sa mère. On sentait en lui un malaise physique à sa présence. A plusieurs reprises, pendant que je m'entretenais avec lui, elle poussa la tête dans une porte entrebâillée. Immédiatement les traits de Rimbaud se contractaient, et je me souviens d'une fois où il la rabroua vertement, en la priant de foutre le camp. »

Si les rapports entre mère et enfant, au cours de l'enfance, ont l'importance que lui attribue le freudisme, il est hors de doute qu'ils devaient contribuer à faire de Rimbaud le révolté qu'il devint. On ne trouve jamais dans son œuvre, ni dans sa correspondance, ni dans sa conversation, la moindre allusion tendre à celle qu'il

(1) Rapporté par Robert Goffin, *Sur les traces d'Arthur Rimbaud* (Kra).

nomme tantôt la *mother*, tantôt *la mère Rimb*, et encore *la bouche d'ombre*. Ce coin-là du paradis de l'enfance lui fut à jamais fermé : rien ne pouvait, rien ne devait d'ailleurs dans sa vie essayer de le remplacer.

Il est probable, au surplus, que dans l'impiété blasphématoire qu'il affecta bientôt, sa mère porte une part de responsabilité. La foi de cette femme devait paraître à ce terrible enfant quelque chose de bien conventionnel et de stéréotypé. Je n'entends pas juger ici de cette foi, mais seulement de ce qu'Arthur pouvait en penser. Un témoin qui les a connues déclarait, il y a peu (1), que ... « sa mère et sa sœur Isabelle étaient deux fausses bigotes, et que tout le monde, dans le village, racontait que le capitaine et Arthur n'avaient pas eu tous les torts de partir. »

Isabelle, — avec la mère, le plus célèbre des membres de la famille, — n'eut aucune influence sur la jeunesse d'Arthur, ou bien peu. Plus tard, — nous y reviendrons, — elle aura une tendance évidente à pousser son frère vers la respectabilité bourgeoise. Ce n'est en tout cas pas chez elle, ni chez son autre sœur ou son frère, personnages falots, que l'enfant rebelle aurait pu trouver appui ou connivence. Il est seul : seul de sa race, seul de son espèce. Situation terrible pour un orgueilleux.

C'est dans cette solitude morale que rien ne rompra (il n'y a pas un ami intime dans cette vie, pas un seul à qui il se soit complètement dévoilé, même pas son jeune professeur Izambard, à qui il a pourtant beaucoup avoué), c'est dans ces *déserts de l'Amour* qu'il grandira. Et que grandira avec lui l'orgueil démesuré de sa non-conformité. Il se sentira différent. Dans ses études excellentes, mais « quelque peu révoltées », selon Verlaine, on sent je ne sais quelle gageure, quelle secrète dérision et quelle

(1) Cf. Robert Goffin, *loc. cit.*

insolence, qui d'ailleurs sont loin d'être rares chez des enfants particulièrement doués. Dès l'âge le plus tendre, il a conscience de son irréductible différence et en nourrit une fierté qui ira grandissant. Sa facilité déconcertante le flatte : il méprise les autres. A un moment où d'autres subissent et acceptent, lui juge et apprécie. Et condamne. De l'enfant prodige il aura les défauts agaçants, le saura et s'en fera un masque.

Un masque. Voilà le mot qu'il faut prononcer. Rimbaud, encore enfant, a eu conscience de la nécessité d'être *masqué*. C'est un sentiment qui existe, à l'état plus ou moins net, chez un très grand nombre d'enfants. Le désir de se montrer différents de ce qu'ils sont, plus extraordinaires, plus déduisants, qui les pousse à se déguiser ; cette mythomanie si fréquente, dont les psychiatres ont analysé le mécanisme, tout cela trouve chez Rimbaud sa correspondance, sur un plan évidemment supérieur et à une échelle plus grande.

On peut dire que, toute sa vie, il est demeuré masqué. Les habitudes sentimentales qu'il avait prises au cours de son enfance, et qui le contraignaient à ne laisser transparaître de son moi profond que des images truquées, lui resteront tout le temps. Il n'est pas sûr que dans son attitude agressive et scandaleuse parmi les milieux littéraires parisiens ne correspondance pas à un autre de ses masques.

Ce n'est pas seulement dans l'ordre psychologique que Rimbaud nous apparaît comme masqué. Son œuvre en porte la trace évidente et, mieux, ne s'explique entièrement que par cette volonté de masque, ce désir de ne pas permettre au lecteur d'aller plus loin qu'un certain point, celui où commence le domaine de la confidence, celui du « *temps dont on s'éprenne* », celui de l'enfance perdue à

la poursuite de laquelle le poète est resté sa vie durant.

Poussé à un degré inouï par le don génial que possédait Rimbaud pour la métaphore et la vision, cette volonté aboutit à cette poésie mystérieuse, où nous avons à chaque instant le sentiment d'une réalité essentielle là même où, en apparence, il ne s'agit que de jeux de plume et d'esprit. Il me paraît presque certain que toute l'œuvre rimbaldienne peut s'expliquer ainsi sur un double plan. Il est demeuré toute sa vie, — en tout cas pendant toute la période de sa création littéraire, — l'enfant qui voit dans les objets les plus simples motifs à des rêves prodigieux, mais qui ne veut pas l'avouer, de peur d'être moqué, et qui affabule à plaisir pour se masquer.

Une ingénieuse interprétation du *Sonnet des Voyelles* (1) a récemment montré que ce poème célèbre pouvait correspondre, tout simplement, à la description d'un Abécédaire d'enfant. Chaque lettre colorée devant être prise alors pour ce qu'elle est, une lettre imprimée en couleur pour permettre au jeune élève de la mieux identifier; mais chacune étant interprétée jusque dans les détails allusifs qu'utilise le poète, de la façon la plus propre à dérouter le lecteur. De même, G. Izambard a affirmé qu'on pourrait expliquer mot pour mot *La Saison en enfer* ou *Le Bateau ivre* en se servant des détails quotidiens, — livres, objets, êtres, souvenirs, — qu'Arthur Rimbaud avait à sa disposition au moment où il écrivait.

Je serais enclin à voir un processus de pensée tout à fait analogue dans les pièges que Rimbaud se plaît à tendre à son lecteur, dans l'emploi qu'il chérit des mots à double sens. Par exemple le titre même de son recueil les *Illuminations* prête à une amphibologie voulue, consciente.

(1) *Du nouveau sur Rimbaud*, par Henri Héraut (*Nouvelle Revue Française*, octobre 1934).

Verlaine écrit dans la préface à la première édition (1886) :

« Le mot *illuminations* est anglais et veut dire gravure coloriée, — *couloured plates* : c'est même le sous-titre que M. Rimbaud avait donné à son manuscrit. »

Ailleurs, dans une lettre familière, il fait allusion à ce recueil et l'écrit, par plaisanterie, en imitant la prononciation anglaise : « illuminécheunes ».

Il y a donc là, de la part de Rimbaud, volonté de masque. Nul ne pensera au sens anglais qu'il revendiquera comme auparavant. Chacun, au contraire, sera enclin à soupçonner l'existence de cette vision métaphysique qui éclate en tant de passages de l'œuvre : il suffira au poète de pouvoir nier, se protéger, se réfugier derrière les « couloured plates ».

C'est, qu'en vérité, cet enfant qui se masque défend quelque chose dont il sait assez que tout l'essentiel y est enclos. Son drame intérieur, le secret de sa vie, celui qui, inextricablement lié à l'angoisse de sa jeunesse, conditionnera chacune de ses pensées et déterminera ses gestes : la tragédie de la pureté.

DANIEL-ROPS.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Chronique [1]

Si notre temps gardait encore le sens des valeurs véritables, M. Marcel Jouhandeau serait depuis longtemps tenu pour un des plus importants écrivains vivants. Quelques esprits, plus séduits par les caractères extérieurs qu'attentifs à la signification profonde des œuvres, décèlent chez M. Jouhandeau l'influence du surréalisme ; pour eux, M. Jouhandeau rejoindrait M. Léon-Paul Fargue, M. Pierre-Jean Jouve et quelques autres que, dans son beau livre *De Baudelaire au Surréalisme,* M. Marcel Raymond classe « en marge du surréalisme ». Je crains que ceux qui abordent M. Jouhandeau avec le même esprit que M. Jouve, par exemple, ne se trompent tout à fait ; les rapports des recueils de contes de M. Jouhandeau (*Le Journal du Coiffeur, Astaroth*) avec le surréalisme sont seulement apparents. Un incident récent, la mort du pauvre René Crevel, a permis d'ailleurs à M. André Breton de manifester avec éclat les sentiments d'animosité qu'il nourrit contre M. Jouhandeau.

A vrai dire, ceux qui risquent de se méprendre sur M. Jouhandeau en le rapprochant de certaines tendances surréalistes sont rares, car peu d'esprits sont attentifs à son œuvre, qui est pourtant d'une portée considérable. La plupart des livres de M. Jouhandeau sont accueillis par le silence à peu près général de la critique. Cette solitude glacée où vivent les personnages de ses grands livres, elle est aussi le lot de ces livres mêmes. C'est un

(1) *Algèbre des valeurs morales*, par Marcel Jouhandeau (N. R. F.); *Le Raisin vert*, par Simone Ratel (Plon).

destin parfaitement accordé à quelqu'un qui écrit : « Il est certain que ceux qui nous aiment sont ceux qui nous ont fait le plus de mal. Ils nous ont flattés pour nous dérober le temps et l'éternité. Ils ont exercé la pire influence sur nous, celle qui surprend l'âme dans sa solitude. » Mais si accordé que soit son destin à l'auteur de ces phrases, le silence qui se perpétue autour de son nom est une des plus frappantes injustices littéraires de ce temps. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas à proprement parler une injustice. Il faut sans doute nous résigner à ce que le médiocre et le facile accaparent normalement l'attention des critiques et reçoivent les suffrages du public; la vraie grandeur ne s'impose que par exception, et ceux qui la reconnaissent seront toujours peu nombreux.

La vraie grandeur... Il est aisé de déceler le facile et le médiocre, aussi aisé que de se laisser duper par eux ; mais comment distinguer la vraie grandeur de la fausse ? Cela est très particulièrement difficile en France, où l'attitude, la rhétorique, la fausse éloquence, impressionnent toujours et se font si souvent prendre pour la grandeur. Il y a un mot de M. Léon-Paul Fargue qui, sous son apparence humoristique, va très loin : « Victor Hugo est un immense poète, quand il ne fait pas d'effets avec son métier. Quand il ne fait pas rouler ses muscles comme à la parade, chez Marseille. Quand il ne se donne pas de grands coups de poing dans le caisson, comme fait le gorille avant d'attaquer le chasseur. » Trop souvent en France on considère les coups de poing dans le caisson comme une manifestation indispensable de la grandeur, et on hésite à saluer la grandeur quand on la rencontre nue et sans effets. La grandeur, comme l'art, de M. Jouhandeau est absolument nue ; on n'en imagine pas de plus dépouillée; on dirait que M. Jouhandeau, gêné par sa grandeur, craint toujours d'y ajouter quoi que ce soit. Mais quelle que soit à cet égard la pudeur de l'auteur d'*Astaroth*, on ne peut lire une page de lui sans être frappé par son accent presque toujours souverain. A tels

moments privilégiés, l'accent de certains aphorismes de M. Jouhandeau fait même penser à celui de Nietzsche ; c'est dire jusqu'où il s'élève.

Son style aussi est sévèrement dénué d'attraits extérieurs. Les paragraphes, les phrases, les mots, sont si précisément moulés sur la pensée qu'on n'imagine pas une langue plus exacte — au sens que l'on donne à ce mot quand on parle des sciences exactes ; de même que M. Jouhandeau cherche avec un soin presque excessif à ne rien ajouter à sa grandeur naturelle, il évite aussi tout mot, toute phrase, qui pourraient ajouter tant soit peu à la pensée qu'il veut toujours aussi nue, aussi décantée que possible; quand je dis qu'il l'évite, j'ai tort, car une telle addition lui est sans doute un acte impossible. Si je voulais trouver un exemple moderne d'une langue absolument classique, je ne citerais pas celle de M. Gide ou celle de M. Paul Valéry, mais celle de M. Jouhandeau. A condition d'entendre par cette expression non une langue d'une élégance formelle irréprochable, mais une langue juste, accordée avec précision à ce qu'elle veut exprimer, la langue de Pascal, de Retz, de Saint-Simon.

Le livre que M. Jouhandeau vient de publier sous le titre *Algèbre des valeurs morales* n'est pas seulement très important en lui-même : il exprime, je crois, ce qu'il y a de central dans la pensée de son auteur, et il éclaire tous ses autres livres; de certains aspects de son œuvre jusqu'ici encore obscurs, il livre la clef. Essayons, à la lumière d'*Algèbre des valeurs morales*, de déterminer quelques caractères de cette œuvre.

Il y a chez M. Jouhandeau deux facultés intimement confondues. Il est un investigateur infatigable de l'homme en tant que doué d'une âme, et des conditions dans lesquelles cette âme arrange son existence. Mais sur cette vue, ou plutôt sur cette connaissance de l'homme, M. Jouhandeau construit tout aussitôt des figures humaines (M. Godeau, Véronique, etc.) qui n'ont presque plus rien d'humain, qui semblent appartenir à

une autre race qu'à la nôtre et qui se meuvent dans un univers spirituel très particulier où nous ne reconnaissons que rarement le nôtre. Nous pensons que cette « théologie de vertige » dont M. Jacques Maritain parle à propos de M. Jouhandeau, va éclairer sans cesse davantage les réalités spirituelles où l'homme est engagé — mais aussitôt le passage de l'homme et de ces réalités à l'homme et à l'univers jouhandelliens s'opère, et nous ne savons plus où nous en sommes. Ce monde propre aux livres de M. Jouhandeau, je me le représente comme un désert illimité et absolument aride où l'excès de froid et l'excès de chaleur se confondent; parfois, dans ce désert, on rencontre d'étranges palais de cristal où quelque toute-puissante machine pneumatique a fait le vide, et à travers les parois de cristal, on assiste aux déconcertantes allées et venues d'êtres qui sont et ne sont pas humains...

Est-ce sa trop profonde, sa trop implacable connaissance de l'homme qui conduit M. Jouhandeau à cette étonnante trahison de l'homme? Le premier caractère qui frappe le lecteur de cette œuvre est une lucidité dont peu d'écrivains nous offrent l'exemple. Dans un des contes les plus extraordinaires du grand romantique allemand Achim d'Arnim, un personnage qui donne son nom à l'histoire, Isabelle d'Égypte, communique la vie à une racine de mandragore que l'on baptise Cornélius ; Cornélius se trouve doué d'une paire d'yeux derrière la tête qui lui permet de découvrir tout ce que les êtres qui vivent autour de lui croient lui cacher. Eh bien M. Jouhandeau est lui aussi doué de ces yeux de derrière ; ce que tout individu croit cacher à ses semblables, et parfois se cache à lui-même, l'auteur d'*Astaroth* le découvre, ne peut pas ne pas le découvrir ; rien n'échappe à sa vue. Dans *M. Godeau marié,* M. Jouhandeau écrit : « Ce n'est pas toujours l'endroit où l'on se tient qui a de l'importance pour soi, mais un endroit que tout le monde ignore et que l'on fuit. » Et ailleurs : « Tout le monde a

son masque. Tu as perdu le tien. Ton visage est nu, et c'est plus violent que si tu découvrais ton corps » ; et dans *Algèbre des valeurs morales,* nous lisons : « A force de légèreté, de hâte, et tant nous manquons de curiosité profonde, nous ne sommes pas nous-mêmes dans le secret de notre désir. » Ces phrases sont assez révélatrices : M. Jouhandeau replace les êtres à l'endroit essentiel que tout le monde ignore, il démasque les visages, il révèle le secret des désirs. Comment, de cette lucidité qui lui inspire tant de pages ou d'aphorismes inoubliables, passe-t-il à un monde où nous ne nous reconnaissons plus ?

Je ne crois pas qu'on puisse dire que nous sommes si peu habitués à une telle lucidité que nous refusons de tenir pour humain ce qu'elle nous découvre; nous ne disons pas oui jusqu'à un certain degré de lucidité et non au-delà; en réalité, M. Jouhandeau a forgé lui-même les conditions d'existence où il place l'homme, et tout ce que sa lucidité dévoile est déformé ou transformé par les caractères si particuliers du monde jouhandellien. Tâchons de dessiner l'architecture de ce monde et de voir comment s'y équilibrent les « valeurs morales » dont M. Jouhandeau nous propose l'algèbre.

M. Jouhandeau ne s'intéresse qu'à l'âme. Mais pour lui l'âme s'égale presque à Dieu ; l'âme revêt ici une valeur quasi absolue; sa gloire est moins d'obéir que de résister à Dieu. Ceci suppose qu'une « des valeurs morales » essentielles d'un tel univers sera l'orgueil. « Solitaire, nu, son chapeau accroché à l'arbre auquel il s'appuie, dans un désert que peuple une seule tentation d'orgueil, le saint Jérôme de Lotto, c'est moi » ; mais est-ce bien seulement une tentation ? « Je sais qu'en moi, est-il dit plus loin, l'orgueil aussi bien que l'humilité ne peuvent pas avoir de limites. » C'est que l'orgueil est grand, et que l'âme ne peut avoir aucune connivence avec rien de mesquin. Toute l'œuvre de M. Jouhandeau est d'ailleurs une admirable protestation contre la médiocrité et

la bêtise humaines. « Mieux eût valu dégoûter tous les sots d'être vertueux, disait M. Godeau. Ils eussent donné peut-être au reste du monde le goût d'être vertueux. »

Au contraire, tout ce qui est grand mérite que l'âme s'y attache. Et d'abord l'amour. C'est de l'amour que traite toute l'œuvre de M. Jouhandeau. Mais à cet amour il n'est demandé que d'être grand, d'achever de porter l'âme au plan de Dieu : « Si l'on ne peut plus sacrifier Dieu à quelqu'un, on n'aime personne, si l'amour n'est pas uniquement cette équation de quelqu'un à Dieu, tout est plat. »

Pour que cette âme soit digne de tout ce qu'il y a de grand, il faut d'abord qu'elle renie ce qui n'est en elle que de l'homme, et qu'elle ne reconnaisse pour sien que ce qui, en lui-même, passe l'homme, non pas ce « Quelqu'un qui est en moi plus moi-même que moi », de saint Augustin et de Claudel, mais l'Ange et le Démon qui sont en lui. Nulle part, dans notre littérature, le mariage du Ciel et de l'Enfer n'a été célébré comme dans l'œuvre de M. Jouhandeau. Véronique disait jadis à M. Godeau : « Vous, Monsieur, vous avez deux profils inconciliables, celui-ci dur, âpre, dépravé, diabolique ; l'autre doux, pur, éthéré, d'un ange. » Et dans *Algèbre des valeurs morales*, nous trouvons l'une à la suite de l'autre ces deux réflexions : « Le drame paraît toujours se passer sur la terre et emprunter le visage de l'homme, mais la qualité, l'intensité, l'exigence du désir, le transposent, et tout se passe en réalité dans l'absolu et amorce le ciel et l'enfer. »

« Je détache de X. l'ange et le démon qui sont le meilleur et le pire de lui-même, et je les force l'un et l'autre à me faire escorte, à s'entretenir de lui avec moi. Privé de cette société enchanteresse, à quelle solitude, à quelle disette intérieure X. n'en est-il pas réduit ? »

Or, entre cet ange et ce démon, il n'y a pas au fond de hiérarchie. Ils se situent au même plan, ils sont en lutte l'un contre l'autre, mais chacun est aussi grand que l'au-

tre, a les mêmes prérogatives, la même puissance, a droit à une égale considération. Dans les grands livres auxquels M. Godeau donne son nom, l'élément angélique (Véronique, Prisca) et l'élément diabolique (le vice de M. Godeau) combattent vainement à armes égales.

L'âme ne peut dès lors choisir que ce qui est à la mesure de l'Ange et du Démon qu'elle est à la fois. A ses yeux, que sont le bien et le mal ? Ils ne se distinguent que pour une vue tout humaine de leurs composantes. Mais en réalité ils sont intimement unis; les vertus et les vices s'équivalent; entre les valeurs morales que la coutume oppose, existe au contraire une équation qui permet toujours de passer de l'une à l'autre. Ayant ainsi transcendé les catégories faussement opposées du bien et du mal, l'âme choisira dans l'une et dans l'autre, guidée par le souci de la grandeur. « Je n'opte que pour tout ce qui dote mon âme de plus d'étendue et de durée. » Il est plus grand d'être fidèle à soi-même jusque dans l'excès du mal que de feindre un bien emprunté. Et si cette fidélité comporte un châtiment, qu'importe, pourvu qu'il soit lui aussi à la mesure de cette âme démesurée : « L'abîme où je serai logé, si je me damne, ne m'épouvanterait que s'il est médiocre. Perdu, que me console au moins l'excès de mon malheur ! » L'excès de son malheur — et aussi, sans doute, le sentiment d'avoir, dans le mal, accompli son « devoir » : « Toute créature de Dieu, lit-on dans *M. Godeau intime*, avait le droit d'être royale », et si elle est royale dans le mal, elle préservera la beauté de ce mal, car, est-il dit dans le même livre : « Le Mal avait encore « son devoir », qui était d'être beau... la beauté régnait sur le bien et sur le mal. » M. Denis de Rougemont a jadis profondément marqué cet aspect essentiel de la pensée de M. Jouhandeau en écrivant : « Il nous apparaît que cette œuvre est une illustration, non dépourvue de complaisance, du « pecca fortiter » de Luther. »

L'âme n'a de raison d'être que de dialoguer avec Dieu,

de se disputer à lui, de se refuser à lui dans l'exercice de sa liberté. Cette lutte perpétuelle de l'Ange et du Démon avec Dieu, tel est le drame de l'œuvre de M. Jouhandeau. (Car, de même que le bien et le mal s'équivalent, l'Ange et le Démon s'équivalent aussi, et ni l'un ni l'autre ne mène à Dieu.) Mais quel est ce Dieu qui semble, lui aussi, indifférent au bien et au mal ? Ce qu'il y a d'assez terrible chez M. Jouhandeau, c'est, comme le faisait remarquer M. de Rougemont dans l'article auquel je faisais tout à l'heure allusion, qu'il est question de bien et de mal, mais non de péché, non de la rupture par le péché de l'ordre que Dieu impose à l'âme. Pourtant, pour un croyant, toute la question du bien et du mal est là, et non sur le plan où la situe M. Jouhandeau. Après tout, il est peut-être exact de dénoncer une équivalence entre les vices et les vertus et de penser que les vices sont indissolublement unis aux vertus qui leur sont, en apparence, contraires si l'on se situe sur un plan abstrait où les vices et les vertus sont considérés en eux-mêmes sans rapport avec la volonté libre qui les fait siens. Mais il est impossible d'en juger de même si l'on se réfère à cette volonté, si l'on considère les vertus et les vices incarnés. Nous trouvons ici le seul point où la lucidité de M. Jouhandeau soit en défaut. Mais c'est un défaut voulu, et qui voudrait nous donner le change.

A mon sens, *Algèbre des valeurs morales* nous propose une subversion généralisée des valeurs morales, qui aboutit en fin de compte à la subversion même de la notion de Dieu. Dans *M. Godeau marié,* M. Jouhandeau écrivait : « Il y a certainement quelque chose de démoniaque au fond de moi, mais le Démon conditionne le Divin, la présence du Diable signale et appelle celle de Dieu. » On n'ose pas, à la lumière d'*Algèbre des valeurs morales,* interpréter une telle phrase...

Ce qui est sans doute le plus émouvant dans l'œuvre de M. Jouhandeau, c'est le besoin qui subsiste, malgré tout, de la fraîcheur de l'amour véritable, de la charité.

« Rafraîchis, Seigneur, mes lèvres brûlées par le mal... », c'est sur cette prière que s'achève *Algèbre des valeurs morales*. Mais le goût de cette fraîcheur est-il conciliable avec le génie de M. Jouhandeau ? Malgré tout nous obsède la terrible phrase de *M. Godeau intime* : « Le moi isolé, ruiné, dépossédé de toutes choses et des plus précieuses, séparé de tous les êtres, sans illusion sur les mots, sans confiance dans les sentiments, incapable même de conviction définitive, subsistait merveilleusement royal, tellement libre et lointain. »

Le beau roman que Mlle Simone Ratel vient de publier sous ce titre : *Le Raisin vert*, est un des plus baignés de poésie que nous ayons lus depuis longtemps. Par ses plus parfaits passages, ce livre s'apparente à quelques-uns des romans féminins anglais, tout imprégnés de poésie rêveuse, d'aspirations confuses à on ne sait quel bonheur impossible; nous retrouvons dans *Le Raisin vert* l'atmosphère que nous aimons tant dans certaines parties de l'œuvre de George Éliot, dans les grandes nouvelles de Katherine Mansfield, dans les livres de Rosamond Lehmann.

La poésie est d'ailleurs le sujet même du *Raisin vert* — ou plutôt la lutte entre la poésie et l'anti-poésie. L'anti-poésie, c'est M. Durras, despote taciturne, insensible à la jeunesse, la spontanéité, la jubilation de vivre de sa femme Isabelle, de ses enfants Lise et Laurent, de sa nièce Anne-Marie, dite le Corbiau. Pendant des années, les enfants et Isabelle arrivent à mener une vie où toute poésie, toute fraîcheur est préservée, traversée seulement par les accès de hargne de M. Durras qui ne peut intervenir dans sa famille sans briser toute joie. Au début de la guerre, M. Durras est tué, et en grandissant ses enfants se découvrent avec lui une ressemblance ignorée jusque-là, subissent à leur insu son influence posthume. La lutte entre la poésie et l'anti-poésie s'installe maintenant en eux-mêmes. Isabelle, impuissante, voit le

côté Durras s'accentuer sans cesse chez ses enfants, surtout chez Laurent. Et le Corbiau, en qui les trésors de l'enfance sont restés intacts, sent s'approcher sa mort, car elle n'était sans doute pas faite pour ce monde brutal.

Ce qui donne au *Raisin vert* un accent si humain, c'est sans doute que la part de l'autobiographie y est très grande. Mais ce roman n'a rien d'une confession : les souvenirs personnels y sont admirablement diffusés ; nous avons l'impression que l'auteur a pu être à la fois Isabelle, Lise, Laurent et le Corbiau, et malgré cela Mlle Simone Ratel a su rester au-dessus de ses personnages. Si engagée qu'elle semble en chacun d'eux, elle les a doués de vies propres; mais en même temps, entre leurs vies, entre leurs destinées se nouent des liens, s'effectuent des échanges mystérieux. Rien de plus émouvant que ces romans où l'art et les souvenirs donnent naissance à des personnages à la fois tout tremblants et tout exaltés de vivre.

Tout ce qui a trait à l'enfance des petits Durras est plus parfait peut-être que la seconde partie, où l'art de Mlle Ratel me paraît moins naturel, sans doute parce que la part autobiographique y est moindre. Je signale en particulier la fin du chapitre VIII (p. 120 et ss.), où le Corbiau, âgée d'une douzaine d'années, vaguement amoureuse d'un docteur, dans une île où les Durras passent leurs vacances, a un bref entretien avec ce docteur. C'est là un des passages les plus purs, les plus profondément poétiques du roman contemporain.

CHRISTIAN DUCASSE.

QUELQUES LIVRES

Virgile, père de l'Occident, par Théodor Haecker, traduction de Jean Chuzeville (Desclée de Brouwer).

On entre dans ce livre par un avant-propos un peu rebutant. Mais il faut y entrer. L'auteur croit que nous courons le danger d'une monstrueuse confusion babélique de l'esprit et du langage. Et que si depuis plus de deux mille ans l'homme occidental a eu le primat sur tous les autres hommes, c'est qu'en principe, il a eu de *par sa foi*, la possibilité de les comprendre tous. C'est pourquoi Th. Haecker s'est tourné vers Virgile comme vers le type même de l'Occidental et « l'expression la plus pure de l'âme naturellement chrétienne » *vates gentilium* : dans l'attente du Messie.

« Je ne vais pas ici ensevelir une fois de plus un mort, je vais montrer un vivant. » Et l'auteur tient parole. Le livre est vivant, riche, dense, peut-être pesant, disons plutôt pondéreux. Il faut le lire, et le traducteur a rendu la tâche agréable.

La Jeunesse de H.-F. Amiel, Lettres publiées avec préface et notes, par Bernard Bouvier (Stock).

Ces lettres de jeunesse à sa famille, à ses amis et amies, « autobiographie morale, spontanée et immédiate », forment une introduction naturelle à la longue introspection du *Journal intime* Qui donc a défini Amiel « l'Océan qui s'écoule par des rob nets »? C'est un peu cela. Mais, ici, l'onde bouillonne mieux. Amiel est jeune, vibrant, allant, allègre. Il y a dans ces correspondances de vingt ans, — qu'on pense à celles de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, — quelque chose qui fait penser à la fraîcheur, à l'ampleur du vent, et aux couleurs en fleur de nuages dans le déploiement de l'aurore. Puis on est dans les années qui précèdent 1848. Amiel est étudiant, il voyage. Qu'il nous paraisse lointain, c'est certain. — Et les lettres ont naturellement un ton facile de plaisante amabilité qui sent la famille bourgeoise ou la camaraderie estudiantine Notre époque ne peut le goûter beaucoup. Mais, par-delà les goûts et les époques, on retrouve là, fine et noble, la vie d'un esprit et d'un cœur, la pensée éternelle : on y trouve un homme, et qui, même s'il l'a trop délayée, a eu de l'âme.

Porcelaine de Limoges, par JACQUES CHARDONNE (Grasset)

On retrouve ici, durant la guerre, après la guerre, surtout, et dans la crise actuelle, le Jean Barnery et ses entours des deux premiers tomes des *Destinées sentimentales*. On se le rappelle : Jean Barnery, qui a été pasteur, mais qui a renoncé au ministère, qui a été marié, mais qui a divorcé et qui a épousé Pauline Pommerel, a dû, pour sauver l'œuvre familiale, prendre la direction d'une fabrique de porcelaine. Pauline aurait voulu le garder tout à leur union, dans la paix d'un village suisse; lui-même il le souhaitait : mais la tâche l'appelait. Plus il ira, plus il sentira qu'il y a dans la vie « une force insensée qui nous surpasse », celle qui nous impose d'aimer, d'agir. « Il était emporté dans le sens de sa vie qui ne relevait ni de la raison ni du plaisir, fidélité mystérieuse, volonté subie, implacable comme la direction du train. »

Il se demandera si la sagesse ne serait pas de tout liquider, de fermer l'usine pour aller vivre en paix peut-être dans la lumière et le silence de l'Estérel, là où le romarin, l'arbousier, le myrte poussent dans les ravins rosés et où, de la brousse argentée, se lève quelque grand pin. Mais il ne le pourrait. Même sans savoir s'il se trouvera des clients pour l'acheter, des gens de goût pour l'aimer, il créera une nouvelle porcelaine semblable à l'ivoire : il cherchera le ton exact, rare et pur, la ligne simple et heureuse, qui feront d'une tasse, d'une assiette, des choses aussi parfaites que les choses naturelles. C'est presque fou au temps de la crise, et, cependant, Jean Barnery tente cela; et lorsqu'il est cloué au lit, sa femme, reprenant son dessein profond, fait pousser les essais jusqu'à la réussite.

Ainsi peut-être tout homme est mené par un dessein quasi chimérique, et toute destinée reste sentimentale, à la poursuite d'images et de songes.

Porcelaine de Limoges... Ce roman en trois tomes, n'est-ce pas aussi comme une porcelaine de ton ivoire, d'une finesse quasi parfaite? Une telle justesse de détails, d'impressions, un tel art de faire vivant, de marier l'importance des vues sur les grands problèmes de l'époque au familier de scènes découpées dans le reel le plus simple. Je sais peu de romans propres à satisfaire autant, par leur ton, ceux qui attendaient un roman français de même qualité que les excellents romans anglais, et donnant, comme ils font, le sentiment d'une vie fine au plus près du réel, en même temps qu'une grâce de naturel qui fut déjà poésie. Ceux-là sentent trop qu'une certaine façon de mener l'analyse, comme de conduire le

récit, sonne faux, est devenue impossible. On peut aimer beaucoup les *Destinées sentimentales*, d'une part pour tout ce qui n'y est pas : — l'appareil psychologique, les explications si loin de la véritable vie intérieure, plus sourde, plus obscure, plus riche; et la narration, « la marquise sortit à cinq heures », qui, d'emblée, met le lecteur devant une histoire et non devant des êtres ; — d'autre part on peut l'aimer pour tout ce qui est si bien, si doucement trouvé sous les ombres et les lumières que cela atteint à la dignité du vrai.

L'auteur n'apparaît presque pas. Il y a là, parfois très espacées, des scènes toujours directes, qui semblent telles quelles et qui sont significatives. En accumulant les pages, un romancier arrive à un effet de masse, et un roman-fleuve donne toujours plus ou moins une impression de vie. Mais ces trois tomes sont de peu de volume, et cependant, comme ils font vivant. On peut les dire une réussite du roman français. Art du choix, de la justesse; art de suggérer, de rendre sensible et non de démonter et d'expliquer, art d'être romancier enfin, avant d'être moraliste.

Il faut que le romancier soit moraliste, aussi, observateur de mœurs et presque sociologue, mais qu'il soit tout cela par en dessous; que tout reste pris dans la vie, naisse du roman même, n'y paraisse pas apporté par l'auteur, mais né de l'expérience où l'on voit se former les personnages. Que le roman ait quelque chose d'intéressant et de neuf à nous dire, le roman, non le romancier. Mais quelque chose qui soit encore enveloppé, moite, duveteux, comme en bourgeon, et qu'on sente sorti directement du réel.

Ici, c'est cela. Des deux premiers tomes de ce livre, se dégage une sorte de sagesse réservée, faible écho de la sagesse, mais qui n'est pas sans espérance. *Porcelaine de Limoges*, discrètement, murmure la même parole. Je demande à citer le passage où Jean Barnery, voyant que la crise anéantit son œuvre, fait sans doute le testament de sa pensée et de son cœur. Sans donner une idée de l'art de Jacques Chardonne, il mettra quelque peu dans son climat.

« Tout ce que j'ai fait est inutile... Eh bien! c'est étrange, je n'ai pas le sentiment d'une vie perdue... Il n'y a pas de vie perdue quand on a aimé... ne fût-ce que ses outils... Cet attachement, cet amour pour des êtres et pour de petites choses de rien, assurément périssables, et que la vie même, avant la mort, nous retire, je voudrais savoir ce qu'il signifie, ce que signifie l'amour si vivace, rebelle à toute raison, à la plus vieille expérience... et cette espérance qui est au fond de l'amour,... cette espérance qui est au fond de tout... »

Henri Pourrat.

THÉATRE

Si une pièce peut être dite « curieuse », l'épithète convient parfaitement à *La folle du ciel*, féerie en deux parties et dix tableaux de M. H.-R. Lenormand. Curieuse par l'histoire qu'elle raconte et le thème qui en inspire les symboles. Curieuse aussi par la curiosité continue qu'elle excite, car si nous sommes parfois tentés de moins nous intéresser aux personnages, nous ne cessons pas de nous intéresser à l'auteur qui les conduit. C'est d'ailleurs dans ce glissement qu'apparaît la faiblesse dramatique de l'œuvre. La curiosité implique à la fois un *mouvement vers...* et un certain détachement, ou plutôt une certaine extériorité par rapport à l'objet considéré. Pendant la seconde partie de *La folle du ciel,* nous ne nous demandons plus ce qui va arriver, mais comment l'auteur va s'en tirer; nous avons spontanément pris du recul, devenus observateurs attentifs plutôt que spectateurs.

Le pêcheur norvégien Jarl est revenu du Spitzberg hanté par une extraordinaire histoire. Là-bas, dit-il, dans un monde tout blanc, il a épousé une femme qui avait été une mouette. Le Troll qui règne sur la race des hommes et celle des oiseaux avait donné à cet animal un double mot de passe, si l'on peut dire : celui qui lui permet de se transformer en femme et celui qui, après cette transformation, doit lui permettre de retrouver sa première nature. Jarl a donc rencontré sur une banquise la jeune fille muette dans l'émerveillement de sa métamorphose ; il lui apprend à parler, à vivre et à aimer. Pendant deux années, un bonheur absolu a illuminé leur cabane. Mais Jarl a promis de ne plus tirer sur les oiseaux auxquels sa

femme se sent encore unie par une obscure parenté ; or, après plusieurs jours de pêche infructueuse, la faim est plus forte que son serment, et aussitôt sa compagne prononce la parole magique qui lui rend des ailes.

Telle est l'aventure qui obsède l'âme de Jarl, comme un souvenir qui serait aussi un remords. Depuis son retour au village, il regarde les mouettes qui traversent le ciel, maudissant les chasseurs. De son côté, l'oiseau qui fut femme...

Mais ici commence la seconde partie. Jarl a pour ami un oiseleur, et c'est dans cette maison qu'il reconnaît un jour son épouse du Spitzberg. Celle-ci a regretté sa condition humaine, et surtout son amour, aussitôt après sa seconde métamorphose; Jarl, d'abord méprisant, feint de ne pas la voir, puis la traite avec dureté ; enfin il décide de la recueillir sous son toit : il est vaincu. Avant de voir où le mènera sa défaite, remarquons la direction dangereuse que prend la pièce. Au cours de la première partie, M. Lenormand nous présente une femme qui était une mouette ; maintenant, il nous présente une mouette qui fut une femme ; or c'est toujours Mme Pitoëff qui évolue sous nos yeux. Il n'y aurait aucun inconvénient si la convention portait sur tous les êtres réunis autour d'elle ; la transposition est facile dans la jolie scène qui la montre chez l'oiseleur, à côté des perruches jacassantes, des pingouins peu idéalistes et d'une poule d'eau qui fait la coquette. Tout change lorsqu'elle se trouve au milieu d'hommes ; même pour Jarl qui connaît son passé, elle est une mouette avec des plumes, un bec, des pattes et les instincts de sa race. La pièce évite la catastrophe de justesse lorsque le malheureux garçon constate la répugnance de l'aimée pour la cuisine bourgeoise et son goût naturel pour la chair crue : il faut bien alors que Mme Pitoëff louche du côté du bocal aux poissons rouges.

Si M. Lenormand a tiré le meilleur parti possible d'une situation difficile, si à aucun moment notre absence de crédibilité ne devient souriante, il reste que la mouette

au pays des hommes crée une équivoque, en paralysant la *réalisation* intégrale qui est la condition même du théâtre (1). L'auteur nous impose une double convention ; la première est normale : c'est d'admettre que Mme Pitoëff est une mouette ; la seconde est gênante : c'est d'admettre que Jarl voit une mouette en Mme Pitoëff. Cette équivoque est la première raison de ce recul qui me fait observateur curieux et non spectateur pris au jeu.

Jarl et sa mouette sont donc sous le même toit, mais leur séparation n'en est que plus cruelle. L'oiseau implore en vain le Troll, et lorsqu'elle revient sans espoir dans la maison de Jarl, ce dernier cède à la tentation qui les tourmente l'un et l'autre : si l'oiseau ne peut retrouver la forme humaine, pourquoi l'homme ne se donnerai-il pas une âme animale ? Ils retournent dans leur cabane du Spitzberg et, cette fois, l'oiseau est le maître ; il apprend à l'homme comment vivre dans la nuit des pays glacés. Le froid, la faim, l'obscurité, interrompent l'expérience avant la déshumanisation complète du pêcheur, et la malédiction du Troll bénit les mourants. Le mythe né de la mentalité primitive (2) se termine alors en mythe platonicien : l'oiseau et l'homme ne formaient jadis qu'une seule race : leur séparation est une sorte de chute pour laquelle aucune rédemption n'est possible ; l'être qui pense et l'être qui chante en volant ne seront jamais plus réunis.

Point de mythe, primitif ou platonicien, sans poésie. Lorsque le spectateur ne peut être arraché à la réalité quotidienne par une autre réalité qui se dresse sur la scène, il faut que les choses irréelles du monde imagi-

(1) J'entends : le fait que le spectateur *réalise* pleinement la fiction à laquelle il assiste, se considère comme un témoin.

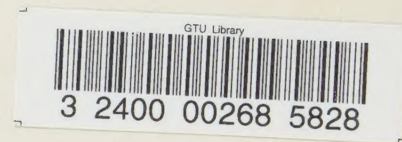
(2) Voir le très intéressant feuilleton de M. Henri Bidou dans *Le Temps* du 24 février ; ce sujet de la pièce se trouve dans le répertoire de légendes dressé par M. Lévy-Bruhl dans son dernier livre, *La mythologie primitive.*

naire le séduisent. Pendant la seconde partie de *La folle du ciel,* la séduction n'opère pas. La langue est belle, mais sans magie. On ne peut prévoir ce que serait devenu un pareil sujet conté par Giraudoux ou Cocteau : il est probable que le spectateur eût été curieux et aussi complice. La partition délicate et doucement chimérique de Darius Milhaud accompagne un texte qui manque trop souvent de musicalité. Il ne s'agit plus ici d'une erreur ou d'un défaut, mais d'un écart entre l'inspiration et l'exécution.

Ces réserves n'ont de sens qu'à travers la volonté de mettre *La folle du ciel* à sa place. C'est une œuvre qui compte. Il serait navrant qu'elle quitte l'affiche du Théâtre des Mathurins trop rapidement. La première partie est bien menée; la seconde ne cesse pas un instant d'être intéressante; surtout c'est une pièce où il y a une âme, et elle est dramatique par la présence de cette âme. *La folle du ciel* n'est pas dramatique par les événements, ou plutôt les événements sont ici des chutes ou des élans de la vie intérieure, des émergences qui décèlent au fond de l'Être une puissance mauvaise, une ironie méchante. Le pessimisme de M. Lenormand n'est pas une attitude littéraire, et c'est ce qui donne un tel accent humain aux propos de ses créatures misérables, perdues dans un univers gouverné par un nain omnipotent.

HENRI GOUHIER.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).


GTU Library
3 2400 00268 5828